LES MAITRES DE L'AMOUR

L'Œuvre de Nicolas Chorier

SATYRE SOTADIQUE DE LUISA SIGEA

sur les Arcanes de l'Amour et de Vénus

EN SEPT DIALOGUES :

L'Escarmouche — Tribadicon — Anatomie — Le Duel
Voluptés — Amours — Fescennins

INTRODUCTION ET NOTES

PAR

B. DE VILLENEUVE

Ouvrage orné d'une Gravure hors texte

PARIS
BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX
4, RUE DE FURSTENBERG, 4

MCMX

Erotica
017
SmRS

3444402232 4404

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/satyresotadiqued00chor

L'ŒUVRE DE NICOLAS CHORIER

= *Il a été tiré de cet ouvrage* =
10 exemplaires sur Japon Impérial
(1 à 10)
25 exemplaires sur papier d'Arches
(11 à 35)

Droits de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.

Frontispice de la *Satyra Sotadica*

(Édition Moet, 1757).

LES MAITRES DE L'AMOUR

L'Œuvre de Nicolas Chorier

SATYRE SOTADIQUE DE LUISA SIGEA

sur les Arcanes de l'Amour et de Vénus

EN SEPT DIALOGUES :

L'Escarmouche — Tribadicon — Anatomie — Le Duel
Voluptés — Amours — Fescennins

INTRODUCTION ET NOTES

PAR

B. DE VILLENEUVE

Ouvrage orné d'une Gravure hors texte

PARIS
BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX
4, RUE DE FURSTENBERG, 4

MCMX

INTRODUCTION

Au seuil de cette courte étude, il nous paraît curieux de consigner une constatation, déconcertante sans doute pour les champions de la morale publique, pour ceux qui s'ingénient à classer les esprits et pour lesquels le mot seul d'érotique est prétexte à nausées. Nous n'avons cependant pas, de parti pris, la prétention de scandaliser ces esprits méthodiquement pudiques, non plus que celle de fronder de respectables convictions. Mais n'est-il pas permis de se féliciter, sans arrière-pensée, que deux des œuvres littéraires les plus franchement érotiques aient été composées, l'une, la *Satyre sotadique d'Aloisia Sigea,* par un savant jurisconsulte, Nicolas Chorier; l'autre, le *De figuris Veneris,* par un philosophe érudit, Friedrich Karl Forberg, conservateur, en 1807, de la bibliothèque aulique de Cobourg.

Ce dernier ouvrage, dont Isidore Liseux a pu présenter la traduction sous le titre de *Manuel d'érotologie clas-*

sique, est l'étude la plus complète des formes physiques et antiphysiques de la volupté charnelle à travers les textes classiques anciens et modernes. Écrit pour ceux qui se refusent à l'ignorance ténébreuse aussi bien qu'à l'étalage impudique, pour ceux qui pensent qu'en matière d'érotisme le mieux est encore de savoir beaucoup et de savoir juste, le *De figuris Veneris* sera toujours consulté avec fruit par les lettrés et les philosophes curieux de documents précis.

Quant à la *Satyre d'Aloisia Sigea,* dont nous rééditons la traduction, c'est une œuvre d'imagination, mais pleine de documents sur les mœurs intimes des anciens et des modernes, et aussi, nous le verrons et nous y insisterons, empreinte d'une philosophie sexuelle très clairvoyante et très pratique, émaillée de maximes d'une morale sage, non point sans doute à la façon de graves stoïciens, mais telles que le bon La Fontaine ne les eût pas toutes désavouées.

L'auteur, authentifié depuis longtemps en dépit de toutes les protestations, Nicolas Chorier, naquit à Vienne, dans le Dauphiné, en 1609. Fils d'un procureur au bailliage de Vienne, il fut élevé par les jésuites, qui, on le sait, se sont acquis une solide réputation dans les études classiques. Chorier fut un élève remarquable : il était parvenu à une rare maîtrise dans les langues anciennes, et particulièrement en latin. Ses humanités terminées, il va suivre les cours de droit à l'Université de Valence, est reçu docteur en droit en 1639 et se fait inscrire sur le tableau de l'ordre des avocats à la Cour des aides de

Vienne. Ses débuts au barreau furent brillants; mais le goût des belles-lettres l'emportait chez lui sur la passion de la chicane, et le latiniste de marque brûlait d'essayer ses forces. En 1640, il publiait en latin un Éloge des quatre archevêques de Vienne du nom de Villars; six ans plus tard, en latin encore, le *Portrait du magistrat et de l'avocat,* et en 1648 la *Philosophie de l'honnête homme.* Mais tous ces opuscules ne valurent à leur auteur aucune renommée.

Nicolas Chorier trouve bientôt sa voie en se livrant tout entier à l'étude des annales du Dauphiné, pour lesquelles il rassemblait consciencieusement ses matériaux dans les archives publiques et particulières. En 1654, il lance le prospectus de son *Histoire du Dauphiné,* et en 1658 il prélude à la publication de ce grand ouvrage en donnant ses *Recherches sur les antiquités de la ville de Vienne,* recueil très précieux aujourd'hui encore en ce qu'il conserve le souvenir de monuments disparus.

En 1661 paraît le premier volume de l'*Histoire du Dauphiné,* accueilli par d'enthousiastes éloges : le P. Gratte, jésuite, le P. Trillard lui dédièrent des odes, des sonnets d'une poésie quelque peu fade ou même ridicule, mais qui témoigne de la faveur dont jouit l'ouvrage dans le monde des savants. Au reste, les États du Dauphiné votèrent à Chorier, lors de la publication de l'*Histoire,* un don de cinq cents louis, que le Parlement, il est vrai, refusa d'ordonnancer, mais qui n'en reste pas moins comme un nouveau témoignage d'estime.

Quelque temps après, Chorier reçoit la charge d'avocat

de la ville de Grenoble, car il avait dû quitter Vienne en 1658, la Cour des aides ayant été supprimée. Son nouveau titre lui valut le désagrément d'être impliqué dans un procès en concussion intenté aux consuls de Grenoble et dont il sortit victorieux après cinq longues années de lutte.

En 1666, Chorier fut nommé procureur du roi près la commission établie en Dauphiné pour la recherche des usurpateurs de titres de noblesse. Ses études spéciales le désignaient tout particulièrement pour des fonctions aussi délicates et qui exigeaient, avec une certaine indépendance d'esprit, des connaissances généalogiques très approfondies.

Le second volume de l'*Histoire du Dauphiné* ne fut publié que onze ans après le premier, en 1672. Dans l'intervalle, Chorier avait livré au public l'*Histoire généalogique de la Maison de Sassenage,* sans grand intérêt, et l'*État politique de la province du Dauphiné,* ouvrage dans lequel se trouvent des recherches curieuses sur les origines des évêchés, des établissements publics et des institutions de la province.

La nomenclature des publications historiques, juridiques ou généalogiques de Chorier n'ajouterait pas grand'chose à notre étude et sortirait d'ailleurs de notre cadre. Chorier nous est connu d'ores et déjà comme historien, comme juriste; nous savons qu'il fut, à ces divers titres, très apprécié de ses contemporains et que ses œuvres sont restées pour la postérité comme une source de documents uniques.

*
* *

Mais ce n'est pas là tout Chorier : il ne fut pas absorbé par ces arides et ingrates études au point de laisser étouffer en lui toute imagination. Ce n'est pas impunément qu'on nourrit son esprit des littératures anciennes : l'empreinte en est ineffaçable.

« L'amour des lettres, dit Chorier lui-même dans ses *Mémoires,* ne cessa de m'inonder et de me baigner de sa volupté céleste... Je vouai mon plus fervent amour et mon attention la plus diligente aux muses latines et françaises (1). » Et parmi les auteurs anciens, Chorier déclare apprécier particulièrement et lire fréquemment à ses amis Perse, « ce poète si obscur, dans les Satires duquel, comme au fond d'une ténébreuse caverne, on découvrira, sans regretter sa peine, des perles de sagesse et de doctrine du plus haut prix ». (*Mémoires,* III, 2.)

A fréquenter intellectuellement de pareils esprits, Chorier devait éprouver le désir de les imiter. Son inspiration fut discrète, ou du moins se manifesta tardivement en public. Ce n'est, en effet, qu'en 1680 qu'il publia

(1) *Mémoires,* I, 2. — Les Mémoires de Nicolas Chorier ne parurent pas de son vivant. Ils furent publiés pour la première fois, dans leur texte latin, en 1846, dans le *Bulletin de la Société de statistique du département de l'Isère,* sous le titre choisi par Chorier lui-même : *Nicolai Choreri Viennensis J. C. Adversariorum de vita et rebus suis libri III* (Carnet de notes de N. Chorier, de Vienne, sur sa vie et ses actes, trois livres). Une traduction fut publiée par F. Crozet, à Grenoble, en 1868. Texte et traduction ont paru dans la *Curiosité littéraire et bibliographique* de Liseux, 3e et 4e séries, 1882 et 1883.

le recueil de ses poésies latines, sous le titre *Nicolai Chorerii Viennensis Carminum liber unus,* Gratianopoli, 1630. Mais ce recueil, d'apparence modeste, fut une révélation pour un grand nombre de sceptiques. Il contenait deux poèmes : *Poemation de laudibus Aloisiae,* et *Tuberonis Genethliacon,* dont nous publions plus loin la traduction, et qui se trouvaient également dans un livre imprimé clandestinement deux ans auparavant sous le titre *Aloysiae Sigeae Toletanae Satyra sotadica de arcanis amoris et Veneris. Aloisia hispanice scripsit. Latinitate donavit Joannes Meursius.*

Cet ouvrage avait été imprimé pour la première fois, vers 1659, à Lyon sans doute, sous le même titre, mais sans l'adjonction des deux poèmes dont nous venons de parler. Il avait fait sensation. En un latin « d'une élégance soignée et précise sans pédantisme », ainsi que dit Forberg, l'auteur dressait un tableau complet des inventions et des secrets de l'amour physique, quelques-uns aussi de l'amour antiphysique, sans épargner aucun détail, sans reculer devant les termes propres qui d'ailleurs, dans la langue de Juvénal, bravent l'honnêteté.

Le dix-septième siècle, malgré toute sa façade brillante, sa morgue hautaine, connut bien, vers la même époque, un roman obscène, *Le Rut ou La Pudeur éteinte*, de Corneille Blessebois ; mais c'était là de l'érotisme sans prétention et sans valeur littéraires, présenté dans une langue heurtée, brutale ou quintessenciée, faisant servir l'obscénité à une besogne de rancune, de vengeance personnelle, dont nous connaissons mal les motifs.

La *Satyre sotadique,* au contraire, était une œuvre de maître, n'hésitons pas à dire, après d'autres plus autorisés, un chef-d'œuvre. « J'estime, a écrit Octave Uzanne, que ces admirables *Dialogue de Luisa Sigea* n'ont rien de ce que le sens du mot *pornographique,* interprété à la moderne, semble désigner. Tous les vrais lettrés seront de mon avis, j'en ai l'assurance, car on ne trouverait ni au dix-neuvième siècle ni à cette époque une œuvre de si hautaine allure et de si mâle style que celle de Chorier (1). »

Dès l'apparition du livre, présenté comme l'ouvrage de l'Espagnole Luisa Sigea traduit en latin par Jean Meursius, les curieux s'informent.

Luisa Sigea, née à Tolède vers 1530, était fille de Jacques Sigée, Français d'origine, homme très lettré, d'après les témoignages contemporains. De bonne heure, Luisa fit de rapides progrès dans les lettres et les langues anciennes : elle savait le grec, le latin, l'hébreu, le syriaque, l'arabe, le castillan, le français et l'italien. A l'appel de Jean III, roi de Portugal, qui avait entendu parler de Jacques Sygée et de ses filles (Angela, la sœur de Luisa, était savante et artiste), la famille partit pour Lisbonne. Le père fut nommé précepteur du duc de Bragance et de ses frères ; Luisa, à peine âgée de treize ans, fut chargée d'élever et d'instruire la sœur du roi, l'Infante Marie, fille du feu roi don Manuel et d'Éléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint.

(1) *Le Livre,* 10 juillet 1882, p. 439.

Après un séjour de treize ans à la cour de Lisbonne, Sygée se retira avec sa famille à Torres Novas, où Luisa épousa, en 1557, Francisco de Cuevas, d'une famille noble mais pauvre de Burgos. Dans cette dernière ville, Luisa vit la reine de Hongrie, sœur de Charles-Quint, qui habitait alors Valladolid. Celle-ci la mit au nombre des dames de sa maison et donna à Francisco de Cuevas la charge de secrétaire de ses commandements. Mais la reine mourait la même année, ne laissant au jeune ménage qu'une modique pension.

Luisa mourut elle-même à Burgos, à l'âge de trente ans. Juan de Merlo, écrivant ses louanges, mettait en titre :

LOISIAE SIGAEAE, TOLETANAE, SAECULI SUI MINERVAE

De son vivant, Luisa Sigea avait été en correspondance littéraire avec les hommes les plus érudits. Elle avait écrit un *Dialogus de differentia vitae rusticae et urbanae* qui n'a jamais été publié. Le seul écrit d'elle qui ait été conservé est une description, en vers latins, des jardins de Syntra, palais des rois de Portugal, situé près de Lisbonne : il parut en 1566. En 1546, elle avait adressé au pape Paul III une épître en cinq langues : hébreu, syriaque, grec, latin, arabe. Paul III lui répondit, le 5 janvier 1547, en louant sa vertu et sa piété non moins que son savoir (1).

Quant à Meursius (Jean II), fils de Jean 1er, célèbre antiquaire hollandais, il fut, lui aussi, un érudit précoce.

(1) Voir P. Allut. *Aloysia Sigea et Nicolas Chorier*. Lyon, 1862.

Né à Leyde en 1613, il mourut à quarante ans, c'est-à-dire en 1653, quelques années avant l'apparition de la *Satyre sotadique*. On a de lui des dissertations d'ordres différents : *Majestas veneta : De tibiis veterum,* que Gronovius a inséré dans le tome VIII du *Thesaurus antiquitatum graecarum ; Observationes politico-miscellaneae ; Arboretum sacrum, sive de arborum consecratione*, réimprimé à la suite du poème des *Jardins,* de Rapin ; *De Coronis liber singularis.*

Ni l'un ni l'autre de ces modestes érudits n'avait pu composer un pareil livre que la *Satyre sotadique,* un pareil « monument d'impudicité », disaient en substance de graves personnages. L'un et l'autre étaient, en effet, complètement étrangers à cette composition. La personnalité véritable de l'auteur ne tarda pas à être soupçonnée, et les soupçons s'étaient confirmés pour beaucoup, même avant la publication des poésies de Chorier.

L'avocat gratianopolitain ne pouvait pas ne pas prévoir les conséquences de cette publication. Il ne pouvait pas davantage s'avouer ouvertement l'auteur de cette satire, on en comprend aisément les motifs ; et cependant il devait lui sembler pénible de renoncer à la paternité d'une œuvre qu'il savait remarquable. Il a tout fait, en somme pour que sa paternité fût évidente ; mais, pour satisfaire aux exigences de sa situation sociale et mondaine, il a fait le geste de la protestation.

Dans l'épître dédicatoire de ses poésies latines, il manie, à ce sujet, l'ironie de main de maître :

« Je composai, dit-il, le *Tuberonis Genethliacon* alors

que j'étais à Paris, irrité, exaspéré contre certain fourbe, du nombre des personnages les plus haut placés. L'horrible perfidie de cet hypocrite stimulait mon indignation ; je me laissai donc aller un peu trop librement, par la licence des expressions, à une satire violente et insultante, ce qui, d'ailleurs, convient le mieux à la satire. Sur la prière d'un ami, d'après le témoignage de De Thou, je louai une jeune fille, à l'occasion d'une satire écrite par elle et qui, certes, à cette époque, ne m'était pas encore venue entre les mains. J'eus confiance en l'ami qui me l'avait recommandée, moi qui tiens pour certain qu'on ne doit rien refuser à l'amitié, si cette amitié est véritable. J'ai appris qu'il y a deux ans l'un et l'autre de ces deux poèmes avaient été publiés : j'eusse mieux aimé les condamner à une nuit éternelle. Que pouvait-il, en effet, m'arriver de plus désagréable que de voir l'un d'eux appelé à la défense d'une cause que je ne voudrais pas défendre, si je ne tiens compte de l'honnêteté, et je la priserai toujours par-dessous tout ? Quant à l'autre, j'ai honte, tout libre qu'il est, qu'on le lise en cet endroit, où les gens modestes et graves refuseront, par pudeur, de l'absoudre, non autrement que s'ils étaient invités et appelés aux Jeux Floraux. C'est pourquoi mon intention était de renier et d'anéantir, si je le pouvais, ces malheureux fruits de ma muse ; malheureux, non par ma faute, mais par celle d'autrui. Je considérerais comme un profit cette perte, que je voudrais avoir faite. L'amour paternel fut plus fort. Je préférai laisser à ces innocents la vie que je leur avais

donnée. Mais j'ai châtié, expurgé le *Genethliacon*, de façon qu'il n'ait plus rien d'offensant et qu'il ne puisse me susciter aucune haine (1). »

Quelque vingt ans plus tôt, au moment de la première édition de la Satyre, Chorier avait déjà dû se disculper en haut lieu. Il conte lui-même sa démarche, non sans constater, avec un légitime orgueil, que cette accusation reposait sur sa connaissance approfondie de la langue latine. Un de ses amis, l'abbé de Saint-Firmin, était accusé d'avoir chanté des couplets assez gaillards, entre deux vins ; Chorier se fit son défenseur officieux. Il écrit, à ce propos, dans ses *Mémoires*, à la date de 1680 :

« Je m'attirai la haine de Le Camus (l'évêque de Grenoble, Étienne Le Camus). Vingt ans auparavant, la satire de Luisa Sigea, écrite en latin, d'un style élégant et fleuri, avait vu le jour. Lorsque tout d'abord elle tomba entre les mains des hommes, comme nul n'ignorait que je fusse savant en latin, je ne sais quels lettrés me soupçonnèrent perfidement et injurieusement d'être l'auteur de cette satyre. Aux yeux de Le Camus, qui veut du mal à tout le monde, sans aucun égard pour les mérites, un soupçon qui n'a pas la moindre importance tient d'ordinaire lieu de preuve complète. Il s'étonnait, disait-il, qu'un pareil livre eût pu être publié impunément ; il

(1) *Nicolai Chorerii Viennensis Carminum liber unus. Gratianopoli,* 1680. La traduction de *Tuberonis Genethliacon* (Horoscope de Tuberon) que nous publions, d'après l'édition de Lisieux, est celle de la pièce complète parue dans les premières éditions.

me désignait tout haut, afin d'exciter contre moi la malveillance. Pour persuader à d'Herbigny cette imposture, aussi éloignée de la vérité que les ténèbres le sont de la lumière, il remuait ciel et terre. Je fus trouver d'Herbigny (1), non pour m'excuser, mais pour repousser l'accusation. Tandis que je lui parle avec la liberté d'un honnête homme et d'un innocent, il m'échappe de dire que ceux qui m'accusaient avec tant de fausseté en avaient menti impudemment ; je ne croyais pas le choquer en m'exprimant de la sorte. Mais, indigné de ce que je ne tiens pas compte de son rang, il s'emporte et ne se contente pas de vociférer, il se met en rage contre moi avec d'autant plus de fureur que je m'efforçais plus soigneusement d'expliquer le mot. Que faire ? Je me retirai de sa présence. Georges Matelon, de Vienne, supérieur des capucins de Grenoble, me rapporta du caractère de ces deux personnages beaucoup de traits qui adoucirent mon chagrin. Je me consolai par le témoignage de ma conscience ; ne me sentant coupable d'aucune faute, je n'avais à pâlir d'aucune (2). »

*
* *

La préface de la première édition de la *Satyre sotadique* avertissait prudemment — à moins que ce ne fût

(1) Henri Lambert d'Herbigny avait été nommé en 1679 à Grenoble, en remplacement de François Du Gué, l'illustre protecteur de Chorier.

(2) *Mémoires*, III, 3.

humoristiquement — le lecteur que l'original de Luisa Sygea était perdu et que seul le commentaire de Meursius subsistait. Cette édition comprenait six dialogues. Le bruit fait autour de ce livre, les malédictions stupéfaites des gens de bien n'effrayèrent cependant pas l'auteur outre mesure ; car en 1678 paraissait une deuxième édition « emendacior et auctior », à laquelle s'ajoutait un septième dialogue, *Fescennini,* dont le manuscrit, affirmait le titre, venait d'être retrouvé. Mais pour déconcerter davantage encore les devineurs d'énigmes, l'éminent latiniste transportait la scène d'Italie en Espagne, sans autre explication.

Dans les six premiers dialogues, deux jeunes Italiennes, Tullia et Octavia, content et exécutent les mille et une variations classiques des voluptés charnelles ; mariées à deux Italiens, Caviceo et Callias, elles s'initient mutuellement aux douleurs légères et aux joies intenses du lit conjugal. Dans le septième dialogue, Caviceo et Callias sont Espagnols ; Octavia parle des lubricités de Gonzalve de Cordoue, comme d'un compatriote ; les expériences voluptueuses s'exécutent sous le ciel espagnol. Évidemment, l'auteur présumé, Luisa Sigea, Espagnole elle-même, pouvait parler en meilleure connaissance de cause de l'Espagne ; mais alors pourquoi les précédents dialogues n'étaient-ils pas modifiés? Pourquoi même cette pensée de situer l'action en Espagne n'était-elle pas venue à l'auteur avant la publication de la première édition ? Et encore pourquoi ce septième dialogue est-il présenté avec de nombreuses lacunes ? Est-ce

calcul, manque de temps ou surprise ? Mystère ! Mais, à tout bien considérer, il semble que chaque manœuvre soit, à dessein, maladroitement exécutée, comme pour infirmer l'attribution de la Satyre à Luisa Sigea, pour confirmer en même temps la paternité de Chorier.

Cette question d'attribution avait été suffisamment obscurcie par Chorier lui-même pour susciter un débat sans fin. Ainsi en fut-il. La Monnoye, Lancelot, de l'Académie des Belles-Lettres, l'abbé d'Artigny discutèrent à perte de vue sur des probabilités, des possibilités. Au cours de leur débat, un nom fut prononcé, celui de Jean Westrène, jurisconsulte hollandais, présenté comme l'auteur de la Satyre. La conclusion de leurs critiques bibliographiques semble être que Nicolas Chorier est l'auteur de cet ouvrage, que Nicolas, libraire de Grenoble, donna la première édition, et que la seconde parut à Genève, avec addition d'un septième dialogue. Cette édition était surchargée de fautes d'impression, parce qu'elle n'avait pas été faite sous les yeux de l'auteur. La traduction française fut l'œuvre de Nicolas, fils du libraire. Un monsieur M. (Du Mey), avocat général au Parlement de Grenoble, avait fait les frais de ces éditions, la situation financière de Chorier ne lui permettant pas d'y faire face.

Le débat fut repris plus tard par Charles Nodier. Ayant à rédiger, en 1839, le catalogue de la bibliothèque

Pixérécourt, dans lequel l'*Aloisia* est attribué à Chorier, il écrit qu'il ne croit pas à la paternité de l'avocat dauphinois, dans les écrits duquel on ne trouverait, à son avis, ni verve, ni élégance, qualités distinctives de la latinité néologique et maniérée du faux Meursius. Il attribue l'*Aloisia* « à un militaire hollandais, fort habile philologue et fort mauvais sujet » : c'est Jean Westrène qu'il traite aussi légèrement.

Un autre bibliophile de marque, Octave Delepierre, attribuait la Satyre sotadique à l'Orléanais Philippe Garnier, sous le prétexte que l'édition princeps portait le titre de *Philippi Garneri gemmulae gallicae linguae latine, italice, germanice adornatae.* Sans doute, Delepierre avait eu dans les mains un exemplaire dont la page de titre avait été changée, afin de permettre au possesseur d'en faire la lecture sans danger, même en public. Ainsi le régent Philippe d'Orléans avait fait relier les œuvres de Rabelais sous la couverture d'un livre d'heures.

Enfin, Isidore Liseux, l'érudit chercheur, affirme, dans l'Avertissement de son édition latine-française de 1882, que la première édition fut imprimée à Lyon, non à Grenoble, en 1657-1658. Chorier était encore à Vienne ; il ne vint à Grenoble qu'à la fin de 1659. D'autre part, Du Mey n'entra en relations avec Chorier qu'à Grenoble en 1660; il ne fut nommé avocat général au parlement de Grenoble qu'en 1677.

Quant à l'argument qui présente les ressources de Chorier comme insuffisantes, il nous suffit, pour y

répondre, de nous reporter à la partie de ses Mémoires qui a trait à la fin de 1659 : « Je gagnais chaque année, dit-il, à peu près neuf cents louis d'or (cinquante ou soixante mille francs de notre monnaie) d'honoraires, moi qui n'avais ni la voix ni la plume vénales. »

Jusqu'à preuves nouvelles du contraire, le débat se trouve clos par les affirmations de Liseux.

∴

Au reste, de son aveu même, Chorier a fait des excursions hors de la littérature pudique : il a écrit des œuvres licencieuses en prose latine, entre autres « deux satires, l'une Ménippée, l'autre Sotadique » (*Mémoires*, I, 2), dont il ne reparlera plus au cours de son carnet de notes. Il semble qu'il ait invité les chercheurs, les esprits vraiment curieux et capables d'efforts, à lire entre les lignes de ses œuvres, pour deviner en lui l'auteur de l'*Aloisia*.

Il déclare aussi, comme en passant, qu'il a écrit la biographie de quatre-vingt-quinze personnages, tant hommes que femmes, d'une certaine célébrité. « J'ai exposé sincèrement leurs origines, leurs mœurs, leurs actions, leurs écrits ; je n'ai rien ajouté à la vérité, je n'en ai rien retranché ; j'ai rapporté franchement les choses telles qu'elles étaient. Cet ouvrage porte le titre d'*Ane dotes*. Je ne le ferai pas imprimer, je ne le mettrai

pas non plus en circulation; je ne veux même pas le communiquer, de mon vivant, à mes plus intimes amis. » (*Mémoires,* III, 1).

Pourquoi nous ferait-il cette confidence s'il ne nous invitait pas à en déduire des conséquences? En réalité, Chorier a fait, dans la *Satyre sotadique,* une galerie de tableaux vivants, animés du souffle de son inspiration philosophique. Cette hypothèse a trouvé un affirmateur.

« M. Rochas, écrit Desnoireterres, nous a dit avoir eu entre les mains un exemplaire de l'*Aloysia* où se trouvait une clef de tous les acteurs de ces licencieux dialogues, d'une main visiblement contemporaine. D'après cette clef, Mlle Serment serait l'héroïne de l'aventure racontée par Octavie dans le septième dialogue. C'est une aventure où un jouvenceau appelé Robert est présenté sous des habits de jeune fille. »

Cette demoiselle Serment, Anastasie de son prénom, était une jolie Dauphinoise, femme d'esprit, fort libre dans ses manières, qui à Paris eut pour admirateurs Corneille, Quinault, Maucroix, etc. Elle écrivait élégamment en latin et avait fait un voyage en Italie, d'où elle avait rapporté les goûts que Tullia manifeste à Octavia dans le dialogue intitulé *Tribadicon.* De retour en son pays, elle vint évidemment à résipiscence, car ce fut pour cacher une grossesse clandestine qu'elle s'enfuit à Paris. Un huitain acrostiche latin, conservé dans un des recueils manuscrits de la Bibliothèque de Grenoble, nous édifie assez bien à ce sujet; elle y est appelée

Nazis, abréviation d'Anastasie, et l'acrostiche reproduit A. Serment :

Artem Lesboum cur non, Phaebeia Nazis,
  Servasti, didicit quam tibi Parthenope?
Eheu! luctator valida te cuspide fixit;
  Rima patet, crescens viscera tendit onus!
Maerentes Isarae linquis satiata puellas,
  Et mox Lutetiae clam genitura fugis.
Nostri vive memor, Musarum dulcis alumna;
  Te Lucina regat, Diva potens uteri!

« Que n'as-tu conservé, Phébéenne Anastasie, les pratiques lesbiennes que t'avait apprises Parthénope? Hélas! le jouteur t'a percée de son rigide javelot, ta fente bâille, un fardeau croissant gonfle ton ventre! Rassasiée d'elles, tu quittes les filles éplorées de l'Isère! Tu fuis à Lutèce, pour y accoucher bientôt. Souviens-toi de nous, fille chérie des Muses; Lucine te protège, la puissante déesse des couches (1)! »

On a sans doute exagéré. Il est peu probable qu'Octavia soit précisément Mlle Serment, non plus que Tullia, Rangoni, Callias, Caviceo soient modelés sur des personnages contemporains de Chorier. Mais, comme tout véritable écrivain, l'auteur de la Satyre a rassemblé des faits dont il a été le témoin, des conversations libres auxquelles il a pris part, des tableaux qu'on lui a dépeints, et prenant ici et là des traits distincts; il les a fondus en une œuvre qui est bien sienne, tout en étant un tableau de mœurs pris sur le vif.

(1) G. Desnoireterres, *Les Cours galantes,* P. 1863, t. III, p. 135.

Nous sommes dans le champ des hypothèses; mais combien vraisemblable est celle que nous émetttons et qui expliquerait mieux encore l'indignation scandalisée des « honnêtes gens », dont peut-être quelques-uns se reconnaissaient en scène.

Car l'indignation fut grande, si grande que, longtemps après sa mort, un biographe de Chorier, documenté dans le Dauphiné même, constate que la *Satyre d'Aloisia Sygea* lui valut l'exécration de tous les gens de bien, et qu'il vécut une vieillesse triste, dans l'amertume de la déconsidération publique (1).

C'est là, par bonheur, une légende que cherchèrent à accréditer les gens dits de bien. Nous sommes loin de la vérité. La Satyre a été publiée pour la première fois vers 1659; Chorier ne mourut qu'en 1692, âgé de quatre-vingt-trois ans. Or pendant ces trente-deux années, loin d'avoir été tenu à l'écart, Chorier fut honoré de l'amitié et de l'estime des hommes les plus considérables de sa provinee, voire même de la France : Du Gué de Bagnols, intendant de Lyon; François de La Chaise, qui devint confesseur du roi; Louis Moreri, l'auteur du *Dictionnaire historique,* qui prenait ses conseils et le priait de faire en quelques vers une inscription destinée à être gravée autour de son portrait; Joseph Gallien, préfet des Jésuites de la province de Lyon; Salvaing de Boissieu, premier président de la Chambre des comptes du

(1) Voir Colomb de Batines et Jules Olivier, *Mélanges biographiques et bibliographiques,* t. I, pp. 1-50.

Dauphiné. Ce fut sans doute grâce au patronage de ce magistrat, qui avait rempli plusieurs missions diplomatiques en Italie, que Chorier obtint, en 1678, le titre de comte palatin de l'Église romaine.

Il suffit de lire les Mémoires de Chorier pour se convaincre qu'il fut en relations avec tous les écrivains du grand siècle, et on en trouverait difficilement un seul, des plus humbles aux plus célèbres, dont il ne fasse mention, avec lequel il n'ait été personnellement en rapport.

En 1672, Nicolas Chorier est appelé à Paris pour solliciter l'évocation devant d'autres juges de l'accusation intentée aux consuls de Grenoble et à lui-même par Gallien de Chabons, procureur du roi au parlement de Grenoble, pour malversation. A cette occasion, il eut commerce avec des personnages élevés en dignités ou illustres par leurs écrits. Le cardinal de Bouillon lui fit une très flatteuse réception et lui offrit aide et assistance, si besoin était, dans ses affaires personnelles.

On étudiait à ce moment le projet de rendre à certains hospices et hôpitaux, auxquels il avait été donné une autre destination, l'ancienne destination pieuse dont ils s'étaient écartés. Les religieuses de Saint-Antoine, dont la maison mère était en Dauphiné, et qui s'éloignaient beaucoup de la règle primitive, étaient surtout visées. Antoine Ferrier, un des confesseurs du roi, voulut en conférer avec Chorier et approuva son avis.

Chorier fut aussi invité par Lamoignon, premier président du parlement, à assister à une réunion d'hommes

instruits qui se tenait dans sa maison, et qu'on appelait l'Académie. Il y entendit Boileau dire quelques mots touchant l'origine de la poésie.

Chorier reçut aussi le meilleur accueil de Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, employé à Saint-Germain en qualité de modérateur et d'arbitre pour former et gouverner la jeunessse du Dauphin. Il assiste même à une leçon donnée au Dauphin par Bossuet, évêque de Condom. Chorier entretenait aussi commerce avec Antoine Vion d'Héronval, François Bouchet et Jean Le Laboureur, éminents généalogistes. Chez l'un d'eux il rencontra l'abbé Michel de Marolles, qu'il eut ensuite pour grand ami. Il connut aussi Charles Dufresne du Cange, latiniste et helléniste érudit; il n'eut qu'à se louer de l'affabilité, de la courtoisie, de la politesse de Fouquet, et il mettait au premier rang de ses amis Ménestrier et Joseph Charonier, tous deux de la Société de Jésus.

En 1674, Chorier écrit un abrégé de son *Histoire du Dauphiné* et le fait offrir au Dauphin par Antoine Brunel de Saint-Maurice. « Ce prince accepta le présent avec bienveillance, car je le lui avais dédié; Montausier et Bossuet, évêque de Condom, me remercièrent au nom du prince. »

En 1678, les académiciens d'Arles élisent Chorier membre de leur compagnie ; et à partir de 1681, l'auteur de l'*Histoire du Dauphiné* est admis dans la familiarité du premier président Nicolas Prunier de Saint-André. Or la deuxième édition de la Satyre avait paru vers 1678,

avec un grand scandale, à cause de la publication des deux poèmes de Chorier.

*
* *

Non, Chorier ne fut pas honni des gens d'esprit pour avoir écrit la *Satyre d'Aloisia Sigea*. Tous y admirèrent d'abord, comme Forberg le fit, en 1824, dans les *Apophoreta* de son édition de l'*Hermaphroditus* de Panormita, « la finesse et la grâce des plaisanteries, les étincelles d'érudition latine jetant çà et là des feux éclatants, l'abondance et la facilité du discours où reluisent, comme des perles, des expressions et des pensées originales et brillantes, exhalant une bonne odeur d'archaïsme, enfin cet art suprême de varier merveilleusement un sujet limité ».

Ils se délectaient aussi, comme nous-même, des maximes de philosophie pratique dont l'ouvrage est assaisonné avec un sens parfait de la mesure et un bon sens remarquable. Lisez bien attentivement ces pages, non pas comme un écolier en maraude, mais comme un esprit prévenu doit le faire : à chaque pas vous trouverez des perles de sagesse, la plupart du temps dans la bouche de cette dévergondée de Tullia. « Tout le bonheur d'une femme mariée, dit-elle, dépend de son mari. » Et encore : « Chaque mari est le législateur de sa femme; à chacun ses habitudes et ses caprices. Celle-là se crée une existence heureuse qui met son plus grand soin à

adopter pour elle-même les habitudes de son mari. L'honnête femme est celle qui cherche son plaisir dans le plaisir de son mari. »

Et aussi : « Le mariage est, pour notre sexe, le souverain bien, car tout amour est funeste et honteux si l'hymen ne le sanctifie, et en dehors de l'amour il n'est point de vie heureuse. Mais nous sommes toutes, nous les femmes mariées, les ouvrières de notre bonheur. »

Et cependant ce n'est pas la morale des yeux fermés, de l'aveugle foi : les personnages de Chorier savent ce que vaut l'aune de l'amour. La mère d'Octavia dit à sa fille : « Dans peu de jours, tu dois être unie à Caviceo, ma fille ; mais tiens-toi pour assurée que si auparavant il veut prendre de toi une jouissance complète, ou bien il s'en ira pour toujours, ou bien, s'il préfère être félicité de sa constance, il te tiendra en profond mépris. »

Et Tullia confirme son amie dans cette pensée : « L'homme à qui il arrive de jouir pleinement du corps désiré, la chose une fois faite, hait le plus souvent celle qui auparavant le faisait consumer d'un fol amour. » Et elle insiste sur cette idée qui, plus que toute autre, doit retenir les jeunes filles dans la vertu : « Avant d'avoir joui de nous, les hommes nous aiment pour notre beauté, nos agréments, notre jeunesse ; plus tard, après que par la vue, le toucher, la libre possession de notre corps, ils ont assouvi leur passion, ils ne nous aiment que s'ils nous estiment. »

Finement clairvoyante, Tullia connaît bien les hommes. Elle instruit son amie des brutalités nécessaires du pre-

mier contact conjugal, et Octavia se promet de supporter toutes les souffrances sans une larme, sans un cri, d'un cœur ferme. « Garde-t'en bien, lui répond Tullia. Ton mari regarderait cela d'un mauvais œil, si tu montrais tant d'insensibilité : ton silence tournerait à ta honte. C'est pour le mari un complément de satisfaction, et pas le plus médiocre, que la vierge crie et pleure, lorsqu'il la force. » L'héroïsme est parfois une vertu dangereuse.

Elle sait aussi, cette philosophe dévergondée, que la façade, les apparences sont la sauvegarde la plus sûre ; que tout être habile et prudent peut se livrer aux plaisirs sous les dehors de la vertu ; elle connaît la comédie de la vie : « Le monde entier joue la comédie. Au spectacle, nous louons, nous condamnons, tant que se joue la pièce, ce que les acteurs font devant nous, ce qu'ils disent au jour de la rampe ; mais, de ce qui se fait ou de ce qui se dit derrière la scène, le rideau baissé, nous ne soufflons mot. Dans le commerce de la vie ordinaire, on expose de même à la critique ce qui se fait sous les yeux de tout le monde, mais non ce qui se trame et se pratique sous le voile. Oh ! si nous voyions à l'œil nu, alors qu'ils sont livrés à eux-mêmes et aux passions dont les a doués la Nature, ces grands de la terre et ces je ne sais quels orgueilleux qui simulent l'abattement et, par une feinte sévérité de mœurs, veulent se frayer le chemin du ciel. Oh ! si nous les voyions ! »

Mais elle aime la vie avec ardeur : elle en aime toutes les manifestations, les douleurs comme les joies. « Nous vivons, dit-elle, pour aimer et être aimées ; celle qui ne

veut ni être aimée ni aimer est déjà enseveli dans la tombe, déjà elle sent mauvais, en proie à l'infection et à la pourriture. » Et, dédaigneusement, elle ajoute : « Les stoïciens boivent, mangent, font l'amour, et ils nient être du nombre des vivants. »

Mais ne déflorons pas davantage une œuvre que les lecteurs savoureront beaucoup mieux dans son ensemble.

Cette œuvre, nous la présentons aussi complète que possible. Nous avons dû résumer ou supprimer quelques tableaux trop vifs, aux couleurs trop crues. Le lecteur y suppléera aisément par un minime effort d'imagination... ou de mémoire, si tel est son bon plaisir. Au reste, avouons-le, ils ont beaucoup plus de saveur en latin que dans notre malheureuse langue déformée, émasculée par la pudeur formaliste d'une morale sottement continente.

B. DE V.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

ALOISIAE SIGEAE TOLETANAE SATYRA SOTADICA DE ARCANIS AMORIS ET VENERIS : ALOISIA HISPANICE SCRIPSIT ; LATINITATE DONAVIT JOANES MEURSIUS. *V. C. sine nota, pet. in-12 de 6 feuillets préliminaires, 245 pages ;* errata, *6 pages non chiffrées. Pars altera, 3 feuillets préliminaires, 111 pages.*

D'après Isidore Liseux (Note de l'édition complète franco-latine, pages LXXI et suiv.), la première édition originale porte le titre exact ci-dessus ; elle fut donnée par Chorier, vers 1659. Liseux, qui en possédait un exemplaire, affirme que l'édition est d'origine française et croit qu'elle fut imprimée à Lyon. Les caractères typographiques sont identiquement les mêmes que ceux des *Recherches du sieur Chorier sur les antiquités de la ville de Vienne... A Lyon, et se vendent à Vienne, chez Claude Baudrand, 1658, pet. in-12.*

ALOISIAE SIGEAE TOLETANAE SATYRA SOTADICA DE ARCANIS AMORIS ET VENERIS : ALOISIA HISPANICE SCRIPSIT ; LATINITATE DONAVIT JOANNES MEURSIUS. *V. C. S. l. n. d., 3 part. en 1 vol. in-12.*

(Bibl. Nation. Enfer, 257.) Sur la page de titre de cet exemplaire, il est écrit à la main : « Estienne Royer, éditeur. Nicolas Chorier est auteur de ce livre. Il est mort en 1692, âgé de quatre-vingt-trois ans. C'est luy qui a aussy composé l'*Histoire du Dauphiné*, etc. La première édition de cette satyre fut imprimée in-8, à Paris, dans l'hôtel de Condé ; presque tous les exemplaires furent saisis et brûlés. » Le *Catalogue de la Bibliothèque du roi*, classe des belles-lettres, t. II, p. 71, attribue, en effet, la première édition à Etienne Roger. (Voir Colomb de Batines, ouvrage cité.)

Aloisiae Sigeae Toletanae Satyra sotadica de Arcanis Amoris et Veneris. *Editio nova, emendacior et auctior. Accessit colloquium antehac non editum,* Fescennini. *Ex Ms. recens reperto. Amstelodami, 1678, 3 part. en 1 vol. in-12.*

Cette édition comprend le *Poemation de laudibus Aloisiae,* le *Tuberonis Genethliacon*, et une longue épître, *Summo viro Aloisia ex Elysiis hortis* (Bibl. Nation. Enfer, 258).

Joannis Meursii (seu potius Nic. Chorerii Viennensis) Elegantiae latini sermonis. *S. l. n. d., 2 part. en 1 vol. in-12.*

(Bibl. Nation. Enfer, 259.) Publiée en Hollande, vers 1680. Le titre est, dès lors, modifié, sans doute pour détourner l'attention. Cette édition et les suivantes vont s'augmenter de morceaux n'ayant aucun rapport avec le sujet : *Remedium medendi ardorem libidinis mulierum ; La Puttana errante ; le Pornodidascalus ; Oratio Heliogabali ad meretrices.*

Joannis Meursii Elegantiae latini sermonis, seu Aloisia Sigaea Toletana, De Arcanis Amoris et Veneris, *adjunctis fragmentis quibusdam eroticis. Lugd. Batavorum, ex typis Elzevirianis* (Paris, Grangé), *1767, 2 tomes en 1 vol. in-8, fig.*

(Bibl. Nation. Enfer, 268.) C'est l'édition de Pierre Moet, alors attaché au duc de la Vrillière, depuis bibliothécaire particulier de Louis XV, mort à Versailles en 1806. Cette édition parut plus vraisemblablement en 1757. L'avertissement de cette édition disait : « Ces dialogues ont un goût de terroir gaulois ; par maintes fissures, ils exhalent l'esprit gaulois, la sensualité des régions qu'arrose la Seine. »

Joannis Meursii Elegantiae latini sermonis, seu Aloisia sigaea Toletana, De Arcanis Amoris et Veneris, *adjunctis fragmentis quibusdam eroticis. Editio accuratior, mendis innumeris purgata. Birminghamiae, ex typis nonnullius, 1770, 2 vol. in-12, fig.*

(Bibl. Nation. Enfer, 265-266.)

JOANNIS MEURSII ELEGANTIAE LATINI SERMONIS, SEU ALOISIA SIGAEA TOLETANA, DE ARCANIS AMORIS ET VENERIS, *adjunctis fragmentis quibusdam eroticis. Lugd. Batavorum, ex typis Elzevirianis, 1774, 2 part. en 1 vol. in-8, fig.*

(Bibl. Nation. Enfer, 269.) C'est l'édition donnée par Meunier de Querlon. Il est dit, dans l'avertissement, que onze éditions ont paru avant celle-ci. Meunier de Querlon ajoute que ce livre fut réimprimé plus tard sous les auspices d'un prince français, « père des lettres et élève de Mars », mais que, pour des raisons sur lesquelles il ne s'explique pas, et aussi par la volonté du prince, l'édition fut détruite avant de voir le jour. Il s'agit sans doute de Louis François, prince de Conti, qui mourut en 1776.

ALOISIAE SIGEAE TOLETANAE SATYRA SOTADICA DE ARCANIS AMORIS ET VENERIS : *Aloisia hispanice scripsit; latinitate donavit Joannes Meursius. Revera auctore Nicolao Chorier. Parisiis, cura et studio Isidori Liseux, editoris, rue Bonaparte, n° 25. 1885, in-8.*

C'est l'édition donnée par Liseux, conforme à l'original de la première édition, dont l'éditeur possédait un exemplaire. Elle comprend en outre une *Notice sur Nicolas Chorier*, un *Monitum lectori; De Aloisia Sigaea Toletana Joannis Vasaei Testimonium; Summo Viro Aloisia ex Elysiis hortis. S. D.*, et en appendice, les deux poèmes de Chorier.

L'ACADÉMIE DES DAMES *(trad. du latin de Nicolas Chorier, par Nicolas). Venise, P. Arretin (Grenoble, 1680?) in-8, fig. libres.*

(Bibl. Nation. Enfer, 277.) De cette édition, comme de la suivante, l'abbé Langlet-Dufresnoy a écrit : « C'est dommage que l'on n'ait point exprimé avec toute la délicatesse du latin tous les mystères secrets de l'amour qui sont répandus dans cet ouvrage. » (*Bibliothèque des romans*, Amst., 1734, t. II, p. 319.) Langlet-Dufresnoy ajoute qu'il a vu des éditions où il y avait des figures au nombre de trente-six « qui sont un peu sages pour les imaginations déréglées; car pour les autres cela ne fait aucune impression ».

L'Académie des Dames ou Les sept entretiens galants d'Alosia. *A Cologne, chez Ignace Le Bas, 1691, in-12.*

(Bibl. Nation. Enfer, 271.)

Le Meursius françois ou Entretiens galans d'Aloysia. *Orné de figures. A Cythère, 1782. 2 vol. in-18, fig. libres.*

(Bibl. Nation. Enfer, 280-281.)

Nouvelle Traduction du Meursius, connu sous le nom d'Aloisia ou de l'Académie des Dames, *revue, corrigée et augmentée de près de moitié, par la restitution de tout ce qui en avait été tronqué dans toutes les éditions qui ont paru jusqu'à présent; et aussi délicatement rendue qu'elle l'avait mal été dans toutes les précédentes : purgée des termes obscènes dont elles fourmillaient, sans cependant avoir énervé en rien la force des pensées. Le tout orné de quantité de jolies figures en taille-douce sur des desseins* (sic) *nouveaux. A Cythère, dans l'Imprimerie de la Volupté, 1775. 2 vol. in-12, fig.*

(Bibl. Nation. Enfer, 272-273.)

Le Meursius françois ou l'Académie des Dames. *Orné de figures. A Cythère, 1882 (pour 1782). 3 part. en 1 vol. in-16.*

(Bibl. Nation. Enfer, 278.)

Le même. A Londres, 1830, 3 tomes en 1 vol. in-12, fig.

Tous ces ouvrages ne sont pas des traductions, mais des sortes d'adaptations remplies de platitudes. C'est, comme l'a si bien dit Liseux, « l'*Aloisia* mise à la portée des cuisinières ».

Les Dialogues de Luisa Sigea ou Satire sotadique de Nicolas Chorier, *prétendue écrite en espagnol par Luisa*

Sigea, et traduite en latin par Jean Meursius. Edition mixte franco-latine (par Alcide Bonneau). *Paris, Isidore Liseux, 1881. 4 vol. in-16, frontisp. gravé.*

(Bibl. Nation. Enfer, 28.) C'est la première traduction consciencieuse et savante de la *Satyre sotadique*. Les passages trop crus sont laissés en latin.

Les Dialogues de Luisa Sigea sur les arcanes de l'Amour et de Vénus ou Satire sotadique de Nicolas Chorier, *prétendue écrite en espagnol par Luisa Sigea et traduite en latin par Jean Meursius. Texte latin revu sur les premières éditions et traduction littérale, la seule complète, par le traducteur des* Dialogues de Pietro Aretino (Alcide Bonneau). *Paris, impr. à cent exemplaires pour Isidore Liseux et ses amis. 1882. 4 vol. in-8.*

(Bibl. Nation. Enfer, 67.)

Avis au Lecteur [1]

Il y a cent trente ans que vivait Luisa Sigea, Espagnole, native de Tolède. Remarquable par son esprit, son érudition, sa beauté, elle brilla de toutes les vertus qu'on estime chez la plupart des femmes et qui conviennent surtout à celles qui sont honnêtes. Mais elle ne faisait point consister la vertu dans un abject et stupide abaissement du caractère, dans les sordides soins du ménage, dans la vile occupation des frivolités : s'appliquer aux études libérales, s'acquérir par ses écrits une renommée éternelle, tendre vers la sagesse la plus haute et non poursuivre de grandes richesses, voilà ce qu'elle estimait, ce qu'elle proclamait être bien préférable, quoique la plupart des femmes, par indolence, s'en soucient peu et que nombre d'hommes, par sotte et lourde bêtise, n'aient pour tout cela que du mépris. Comme elle aimait le vrai, elle invectivait librement les dépravées; ce qu'elle ressentait, elle le disait tout haut, et elle exerçait du haut de la chaise curule une sorte de censure dont toutes se méfiaient, vers laquelle elles tournaient toutes leurs regards. Elle se montrait particulièrement animée contre les débordements des femmes,

(1) Placé en tête de la première édition.

leurs dissolutions honteuses, et s'efforçait de les amender, en les faisant du moins rougir. Elle ne pouvait supporter, disait-elle, que des femmes brillantes par leur beauté, recommandables par leur noblesse, mises comme hors d'elles-mêmes par l'espoir ou l'assouvissement d'une courte jouissance, se donnassent elles-mêmes en jouet. Elle ajoutait que si pour la Vertu c'est chose honnête et glorieuse de se présenter nue aux yeux des mortels, c'est chose honteuse pour les Vices. Celles qui vivaient à la façon des courtisanes, elle voulut pour cette raison les tirer des repaires où elles se cachaient et les produire dans leur nudité sur la scène de la vie humaine, afin de montrer par leur exemple que ce n'est pas impunément que manquent à l'honneur des femmes d'un grand nom, de mine altière, issues de haute race. Celles, en effet, qu'elle appelle Tullia, Octavia, Sempronia, Victoria, furent les épouses ou les filles de ducs, de marquis, de comtes; elle n'a rien narré d'elles qui n'ait vraiment eu lieu; et comme elle était on ne peut plus ennemie du mensonge et de toute espèce de dissimulation, elle s'est servie du style le plus libre, le seul qui pût convenir. Elle donna le nom de Satyre sotadique à son œuvre, composée de sept dialogues, et la dédia à Eleonora Margarita, femme du marquis Rodrigo, son amie d'enfance, sur l'ordre pressant de laquelle elle l'avait entreprise et achevée en un seul mois, suivant les propres termes d'une lettre qu'elle lui adressa. De Sotadès, je n'ai rien à dire : personne n'ignore qu'il fut un auteur licencieux et qu'il composa des ouvrages érotiques (1).

(1) Sotadès de Maronée, surnommé le *Cinédologue* (dans la pédication, le cinède est le partenaire passif), se distingua dans les ouvrages licencieux, au point que tous les ouvrages remarquables par une excessive impudeur ont gardé l'épithète de sotadiques (voir Forberg, *De figuris Veneris*, préface).

Mais on ne doit pas s'étonner qu'une femme se soit appliquée à traiter de semblables matières : Éléphantis, une jeune fille, et quelques autres encore, se rendirent célèbres par des compositions du même genre. Au surplus, les femmes sont plus aptes à peindre ces sortes de tableaux, pour peu qu'elles soient d'une intelligente et spirituelle lubricité; ne sont-elles pas elles-mêmes le terrain des voluptés, le champ où naissent, florissent, prospèrent et, pour le dire en un mot, prennent leur orient et leur couchant les séduisantes jouissances et les plus délicieux plaisirs? Peut-être ne fut-elle pas si ferme qu'elle se refusât à laisser amollir son âme par le sentiment de la volupté et à goûter les joies de la vie; une partie des aventures qu'elle raconte sont les siennes propres, je pense, et ce doivent être les meilleures. Elle écrivit en espagnol ; le savant Jean Meursius, une des plus pures lumières de l'Académie de Leyde, en Hollande, alors adolescent et à peine sorti de la jeunesse, traduisit l'ouvrage en latin; sans doute y ajouta-t-il certaines choses que je croirais difficilement venues à l'idée de Luisa. Mais le livre de Luisa est perdu; le travail manuscrit de Meursius, ou, si l'on veut, son commentaire, m'est seul parvenu : je n'oserais rien affirmer. Quoi qu'il en soit, ces dialogues ne sont l'œuvre ni d'un esprit stérile, ni d'une érudition indigente; ils ne causent nul ennui au lecteur et n'irritent aucunement la bile du vrai sage. Nous produisons au jour les cinq premiers (1) qui, par un heureux hasard, sont tombés entre nos

(1) La première édition contenait néanmoins six dialogues et non cinq, ainsi que semblerait l'annoncer ce passage. Le sixième se trouva prêt, sans doute, au moment de la mise en vente, et on l'ajouta aux cinq premiers; il porte d'ailleurs une pagination séparée. Le septième ne parut que beaucoup plus tard (vers 1678). (Note Liseux.)

mains : il eût été honteux d'en priver notre âge, ami des lettres, et c'eût été bien dur pour les studieux amateurs de la haute philosophie. Les deux qu'il nous reste à éditer surpassent, dit-on, de beaucoup les autres, par leur perfection et leur ingénieuse lasciveté : le sixième ne se contente pas de décrire, il place les tableaux sous les yeux ; le septième récrée merveilleusement par une variété de récits et d'anecdotes qui se rattachent au sujet ; il repaît l'esprit comme d'un mets assaisonné de sel attique et dont on ne peut jamais se rassasier. Avant qu'il soit longtemps, ils tomberont, grâce à moi, dans le domaine public : qui ne supporterait malaisément et péniblement d'être privé de si piquants, de si plaisants et même si utiles préceptes de bonne vie, pour insensible et engourdi qu'il soit? L'orateur Tullius peut recommander les bonnes mœurs; le philosophe Platon en tenir école : les mimes Publius Syrus et Laberius y exhorteront bien mieux. Celui-là frappe et émeut l'esprit qui sait mêler l'utile à l'agréable, et le verbeux orateur, le philosophe décharné, sont fort éloignés de ce mérite. Un habile médecin augmente la force des remèdes, en écartant d'eux la répugnance et le dégoût, lorsqu'il les fait prendre dans des sucreries; telle était la pensée de Luisa : il lui semblait qu'elle remporterait tous les suffrages, elle qui, si ingénieusement, si plaisamment, avait su mêler l'utile et l'agréable. Adieu.

(On trouve à la fin du Manuscrit de Meursius une poésie à la louange de Luisa : je n'oserais dire qu'il n'y manque rien.

Poésie à la louange de Luisa

Par Dan. H*** B*** (1).

Dirai-je ton génie ou tes mœurs ? ô vierge de Tolède, unique gloire ! L'âge des aïeux n'en vante pas de semblable. Les cimes du Parnasse te voudraient pour dixième Muse ; dans leurs bras t'appelleraient les Muses : le joyeux Apollon irait vers toi, ravi, et de toi seule, parmi les Héroïnes, l'amoureuse Écho ferait résonner les bois ombreux. Audacieuse, tu as pu inspirer ce courage à la Pudeur virginale et l'habituer, timide, à une guerre en règle. Au nom de Vénus ne s'est pas enfuie la Pudeur : intrépide, elle harcèle l'ennemi qui l'insulte de ses paroles et la menace de ses rigueurs. Charmée des grâces d'une œuvre si élégante, Dioné s'abuse et, dans son vain espoir, attend des louanges nouvelles : « Allez rapides, allez, dit-elle, Amours, mais d'un coup d'aile gagnez les plaines que le Tage arrose d'or épars ; vers ses rives verdoyantes, entourez de vos jeux folâtres la jeune fille et, circonspects, écrivez les louanges de la cruelle. Nos

(1) Ces initiales désignent Daniel Heinsius, Batave.

traits pourront incendier même des âmes de bronze, lancés par cette main; et la Vertu recevra des chaînes et suivra nos chars en captive. O toi qui, embaumée, surgis dans un florissant royaume, je te salue, don immortel d'une tendre jeune fille ! »

Minerve courroucée ne supporta pas ces accents; souriante, elle rumine de nouvelles colères : « Coquine, dit-elle, c'est bien la guerre, coquine de Vénus; rejette ces vains espoirs; qu'une fallacieuse erreur ne te déçoive. En doutes-tu ? C'est bien la guerre : contre toi, impure, osa ourdir ces ruses une pure vierge, d'une chasteté intacte; elle te menace de l'épée, te serre de près, te poursuit victorieuse, toi en rut, jusqu'en tes repaires, et, terrible guerrière, resplendit de dépouilles opimes. Ingénieuse, elle te combat sous tes enseignes : comment eût-elle mieux écarté les esprits des vices honteux et de toi-même, gouffre aveugle des vices ? Saine, elle étale aux yeux les ardeurs de la passion malsaine, les forfaits dégoûtants de pus infect, et les ordures des étables d'Augias, des cloaques débordés, et les fureurs que tu oses exercer dans la nuit scélérate. »

Vénus gémit et pousse des soupirs haletants : « Depuis, dit-elle, que nous virent, nues, sous l'Ida, les Dryades accourues, et que, grâce à l'arbitre choisi, j'ai triomphé, seule, j'eus à supporter toutes les colères de la cruelle Pallas. Pourquoi, sans égard à la justice, me poursuis-tu de haines iniques ? Quelle est ma faute, si je surpasse en beauté toutes les Déesses ? Continue pourtant, Pallas. Ce que tu gagneras par cette entreprise, vois-le toi-même. Mais tu oses, frivole, lancer de vaines menaces ? Tu espères pouvoir anéantir mon royaume et troubler mes joyeux triomphes ? Tu n'en feras rien. » Doucement sourit la farouche Pallas : « Non, dit-elle, une vierge à l'éclatante vertu le fera bien. Ce siècle te renversera et,

vengeur, te mettra en deuil. Ces honneurs que tu déshonores, Cypris, ruffiane et putain, elle te les enlèvera malgré ton assurance. Tu t'enfuiras, éplorée, sous le Tartare. »

Salut, nouvelle étoile qui te lèves au ciel ibérien ! Tel le Délien surgit des Indes Orientales, telle s'élève Luisa de l'occidentale Ibérie. Avec le jour, il répand à travers l'espace les ris et les chants; pour toi, Flore exhale les odeurs suaves, et les nouveaux astres du ciel, astre nouveau, t'admirent. L'amour de la gloire te place parmi les constellations brillantes et te porte aux sublimes citadelles du vrai. O non pas héroïne, mais vraiment noble héros ! En dépit de la Nature, tu as semblé dépouiller ton sexe ; t'élevant bien au-dessus de lui, tu revêts le courage et les soucis virils, et généreuse tu t'oublies et t'abandonnes toi-même. Que tu sois une Divinité heureusement envoyée des régions supérieures et issue de la céleste progéniture de Phœbus, qui le niera ? Salut, nouvelle étoile qui te lèves au ciel ibérien !

Horoscope de Tubero[1]

Choque, Muse joyeuse, tes rauques cymbales, exhale de ta poitrine en feu de rauques mélodies; que geais et grenouilles luttent avec toi qui chantes, et que ni celles-ci ni ceux-là ne surpassent tes aigres sons. Revêts comiquement le masque et excite le rire : il faut chanter Tubero. Qu'attends-tu ? Commence.

Comme sa mère accouchait, lasse du fardeau : « Lucine-Junon, prête-moi, secourable, bonne assistance ! » s'écria-t-elle. Sur le blême visage de l'éplorée cracha Junon, se détournant ; elle ricana et s'enfuit. Laverna vient : « Ce sera mon affaire », dit-elle en riant, et elle lave ses mains dans le Styx. Elle sert de sage-femme et reçoit le faix, tombant de la mère. A l'enfant qui vagit elle applique les premiers baisers, ivre de joie et d'espoir préconçu. Arrive Cotytto, de toutes parts en rut ; arrive le fils de Maïa, habile à parler, expert à ourdir des ruses et d'obscures fourberies ; et de-ci de-là voltigent de vagues fantômes : la Dissimulation, la Fraude, la Moquerie, l'Espoir, le Parjure. La friponne Laverna se caresse

(1) Ce Tubero, c'est sans doute (Liseux dit certainement) Lamoignon, maître des requêtes, qui fut le rapporteur du procès des consuls de Grenoble au parlement de Paris. C'était un homme hypocrite, doucereux, impitoyablement cruel. Chorier lui avait voué une haine vigoureuse.

les fesses dodues de tapes légères; elle grogne et s'applaudit. « Oh! triomphe! » crie-t-elle, et, sautant, elle jette des éclats de rire. « O cher enfant, mon honneur, ma gloire, dit-elle, que ne te présagerais-je? De plus fourbe, nul âge n'en produira. Soit qu'à tramer la perte de gens sans méfiance, soit qu'à répandre les calomnies tu appliques ton esprit avide, nul ne t'enlèvera la palme, ô tête laurée d'une noble mentule! Que te cèdent les Sinons et les futiles Phrynonides, que te cèdent Ulysse aussi et le rusé Sysiphe, tu seras pour moi le fort où, au besoin, j'irai prendre mes traits, les fraudes, et tes mérites, les ruses. Mais, adroite, je n'accorderai à nul de paraître de mœurs plus honnêtes. Trompe : ainsi tu le peux sûrement. Compose ton visage; les mœurs, cela importe moins. Qui donc ira vers toi à travers tes Symplegades? Le crédule se vante de te connaître à fond. Est-il sage? Il n'est pas sage. L'anneau de Gygès n'enseignait pas les voies obliques autant qu'à toi te l'enseigne l'amour des ténèbres. Ce que tu es, nul ne le saura, ô poupon, digne des embrassements de Laverna! Pratiquant assidu des autels, habitué des temples, tu y seras en spectateur, et aussi en spectacle. Mais en dedans tu auras pour dieux la furieuse ambition, et la pâle Envie, et la Rage de la vengeance cuisant tes moelles, et la puante Faim de l'or. Que les niais pratiquent ce qui sied, et toi ce qui t'agrée, jeune homme au nez morveux, vieillard pour les ruses. Que ne te souhaiterais-je pas? Que ne te présagerais-je? Tu me surpasseras moi-même, Protée, par mes propres artifices, entre tous les coquins, Héros unique. Qu'en ton sein réside ma divinité, que moi-même, Laverna, je me cherche en toi et veuille qu'on m'y cherche. »

Ici elle éternua; l'enfant peta : ainsi accepta-t-il l'augure.

Cotytto rit et, de ses mains délicates, applaudit. Son brillant visage fleurit d'une vive beauté, ses yeux fripons exciteraient la lasciveté, même somméillante, même engourdie par l'âge. Elle a les seins nus, nus aussi les bras et nues les cuisses taillées dans un marbre vivant, dans de la neige vivante. Mais où se cache, timidement blottie au bas du ventre, l'honnêteté du sexe, un voile de soie protège mal la partie en feu; tu jugerais un nuage transparent. Le désir libertin l'aiguillonne; éperdue, avec rage elle fatigue ses membres agiles de rapides mouvements; piquée du taon occulte, spontanément elle coule, fondue en eau, et d'une blanche liqueur souille ses cuisses. « Joli enfant, dit-elle, ô comble de ma joie, comble de ma gloire et de mon espoir certain ! Initié, tu assisteras, bandant, à mes mystères. Tu y présideras, brûlant d'un violent priapisme. Tu feras et subiras rudement, à toi seul, de rudes choses, cinède et pédicon de beaucoup le plus déterminé. Tu m'auras libérale, par mes lascivetés ! Moi aussi. Nulle salacité de la brûlante Vénus, culetant et repoussant, ne brisera la tienne, qu'avec toi, par devant ou par derrière, elle engage la lutte. Il s'émerveillera, t'enviant les reins toujours dispos, toujours égaux à tes désirs et aux miens, celui qu'on adore à Lampsaque. Nul bouclier n'émoussera la pointe du javelot; un jour craindra les menaces du cimeterre dégainé, Pyrrha, consumée de vieillesse, et tu n'épargneras pas la vieille. Tu t'élanceras en armes, gonflant d'une feinte colère ta mentule, et pas une beauté n'épuisera tes forces. Dans tes muscles fatigués renaîtra une vigueur nouvelle. N'épargne pas tes reins; moi-même, je redonnerai du souffle à ta veine épuisée, j'y verserai la douce liqueur. Et, par Hercule ! tu ne les épargneras pas, si je te connais bien. Pour toi Vénus revêtira d'étranges figures; enragée, elle ne se refusera

pas à un enragé, elle ne refusera rien non plus à ton extravagante luxure. Tu suceras, tu irrumeras : je le verrai et j'applaudirai ; en retour, tu seras sucé et tu seras irrumé. La volupté d'un plat, assaisonné de crime, s'accroît : dans tes transports la plus honteuse te sera d'autant la plus douce. Mais comment dirai-je les turpitudes de ta main gauche (1) ? Comme elle jouera, la perverse ! Comme vite de femme elle te tiendra lieu ! Comme à sec elle engagera la stérile bataille ! Mais tout cela dans l'ombre. D'une nuit obscure tu te couvriras, toi et tes fureurs ; la perspicace Envie s'émoussera, trompée par tes habiles artifices. Homme adroit, teins de rougeur ton front, d'une rougeur empruntée ; tu le teindras, et je me réjouis de le voir si bien teint, et ta face rougissante te fera croire honnête, et l'imbécile plèbe prêtera foi à l'imposteur. Que ne te souhaiterais-je ? Que ne te présagerais-je ? »

Elle se tait ; l'enfant bande : ainsi accepte-t-il l'augure.

« Moi, je te prodiguerai à pleines mains tous mes trésors, espoir du Styx, ô cher enfant ! » ajoute, en brandissant la verge d'or, le Cyllénien. « Je répandrai sur tes lèvres menteuses un doux poison ; on boira tes paroles ; la peste que tu renfermes touchera les cœurs, en passant par les oreilles avides. Par l'inflexion de ta voix, comme le veut l'usage, tombant avec grâce, et tes ambages merveilleux, tu feras qu'en parlant la sentence décidée en ton esprit personne ne la devine : mielleux de bouche, plein de fiel amer dans le cœur. Les Solons auront bien moins que toi enveloppé leur pensée d'un ténébreux silence. Tu seras le salut des méchants, mais

(1) Martial, IX, 42, dit à Ponticus qu'il a comme putain sa main gauche. Voir Forberg, *De figuris Veneris*, chap. IV.

l'écueil des bons ; à toi les ruines, les deuils, les meurtres, scélérat ! Habile à ourdir des ruses, avec quelle effronterie, étant noir, tu paraîtras blanc ! Comme de miel tu adouciras le poison ! Sous des roses éparses et sous la suave rosée des fleurs, comme tu cacheras l'aspic ! Pardessus tout, tu seras travaillé du honteux amour de l'argent, et les flots précieux et au loin célèbres du Tage n'apaiseront point ta soif. Ton guide moi-même, je te suggérerai de nouveaux artifices. Tu chemineras par les sentiers ténébreux, mais sûrs, du lucre déloyal, sous mes auspices, vers d'immenses richesses ; ce qui te plaira, ce grand Jupiter le fera tourner à ton profit ; à ses genoux, suppliant, tu tomberas servilement ; tu le flatteras, remplissant en bouffon le rôle de mime. Tu ne réputeras honteux rien de ce qui seulement rapporte du gain ; ta religion sera dans ta caisse, ton Dieu dans tes écus ; la stupide Fortune se ruera dans tes bras. Je serai l'entremetteur : rien qu'à ta vue elle sentira le prurit ; et tu ne manqueras pas toi-même, habile homme, de mêler le faux au vrai, la bouffonnerie au sérieux ; ainsi les perspicaces tomberont dans tes filets, même de leur plein gré, par mes prestiges. Tu auras en toi de quoi exciter mon approbation, mon émulation, sycophante, maquereau, pendard, gonflé de ruses ! »

Ses ongles crochus démangent à l'enfant : ainsi accepte-t-il l'augure. Le neveu d'Atlas se réjouit ; Laverna hurle, chantonnant je ne sais quoi d'aigre ; la molle Catytto remue ses reins flexibles.

PREMIER DIALOGUE

L'ESCARMOUCHE

TULLIA, OCTAVIA

TULLIA. — Je suis enchantée, ma chère petite cousine, que ton mariage avec Caviceo soit enfin décidé ; car la nuit où il te rendra femme par ses embrassements, cette nuit-là, sois-en bien sûre, te fera goûter le suprême plaisir, si du moins Vénus t'est aussi favorable que le mérite ta céleste beauté.

OCTAVIA. — Ma mère m'a dit ce matin que dans trois jours j'épouserais Caviceo. Déjà l'on prépare tout à la maison : le lit, la chambre à coucher, et le reste. Mais tout cela me cause moins de joie que de peur : j'ignore, en effet, quel peut être ce plaisir dont tu parles, ma chère petite cousine, et je n'en ai aucune idée.

TULLIA. — A ton âge, et si délicate (car tu entres à peine dans ta quinzième année), il n'y a rien d'étonnant à ce que tu ne saches pas ce que moi-même j'ignorais lors de mon mariage, bien que je fusse plus âgée que tu ne l'es. Je ne savais rien de ces délices que me vantait

Pomponia avec tant de feu, elle qui les connaissait depuis trois ans.

Octavia. — Vraiment, tu n'en savais rien ? voilà qui m'étonne fort. (Laisse-moi parler avec un peu de liberté dans ces derniers jours de pleine liberté que je goûte.) Car à défaut de la pratique, que tu n'avais sûrement pas, ta grande érudition tout au moins avait dû te découvrir ces secrets. Bien des fois j'ai entendu des gens te porter aux nues et dire que tu es tellement versée dans les lettres latines et grecques et dans presque tous les arts libéraux qu'il ne te reste guère plus rien à apprendre.

Tullia. — C'est à mon père qu'en revient l'honneur si, avec le même soin que la plupart des autres filles mettent à s'acquérir la réputation d'être belles et gracieuses, j'ai préféré, moi, conquérir le renom de fille instruite. Et l'on prétend (car on aime mieux flatter que dire la vérité) qu'il n'a pas tout à fait perdu sa peine.

Octavia. — On dit aussi, lorsqu'on ne veut pas flatter, que rarement la chasteté et les bonnes mœurs sont restées l'apanage de celles de notre sexe qui ont passé pour érudites et qui ont recherché la gloire.

Tullia. — On accuserait mes mœurs, à moi que l'on déclare savante ?

Octavia. — Eh ! non : si quelque chose t'a valu l'admiration de tous, c'est justement que tes bonnes mœurs, que ta chasteté n'ait en rien souffert de ton érudition : tu nous as fait voir un merle blanc. Mais pourquoi les Muses, qu'on dit vierges, passent-elles pour ennemies de l'honneur des vierges ? Elles qui, de leur feu, nous embrasent pareillement, hommes et femmes, et nous excitent aux grandes et louables passions, pourquoi dit-on qu'elles corrompent nos âmes ? Sans doute parce que les hommes, avec une sorte de malignité arrogante

et niaise, sont jaloux de ces biens dont ils s'enorgueillissent et nous rendent victimes de leur envie. Les venins et les poisons, les hommes ne les fuient pas moins que nous (sexe faible, comme ils nous appellent), parce que le même virus qui peut nous ôter la vie le peut aussi à eux. Si la science est pour nous un poison, une peste, ainsi qu'ils prétendent, comment se peut-il que, pour être utile aux hommes (car ils ne nient pas qu'elle leur soit utile), une chose si mauvaise change tout à coup de nature ? Si par son essence même la science est pour nous comme une source de tous maux et de tous désastres, comment à cette même source boiront-ils, eux, du nectar et des eaux vives de gloire immortelle, quand nous autres, malheureuses infortunées, nous y buvons quelque chose comme les eaux du Styx, des eaux sulfureuses qui nous excitent aux débauches où ils nous entraînent par leur empire ou nous induisent par leur exemple ? C'est ainsi, je m'en souviens, que tu parlais ces jours derniers dans une conversation avec mon cher Caviceo. Assurément, il est beau à toi d'avoir jusqu'à présent conservé pure ta réputation d'honnête femme, avec cette beauté qui enflamme jusqu'aux plus froids, avec cette érudition qui te rend maîtresse des cœurs insensibles à la beauté.

Tullia. — Toi qui t'exprimes ainsi, toi qui sais que l'amour enflamme le cœur des hommes, ah ! ah ! tu n'es pas aussi ingénue que je le pensais.

Octavia. — Puis-je ignorer tout à fait ce que les yeux, le front, tout le visage enfin de Caviceo m'ont dit si souvent, même quand il se taisait ? Mais vraiment lorsque, il y a huit jours, il prit avec moi quelques libertés, j'admirais la fougue qu'il mit dans ses baiser ; et je ne me doutais qu'à demi de ce que signifiaient ces transports et cette ardeur.

Tullia. — Ta mère était sortie ? tu étais seule ? tu ne craignais rien de lui ?

Octavia. — Ma mère était sortie ; que pouvais-je craindre de lui ? Pour sûr, je ne craignais rien.

Tullia. — Il ne t'a rien demandé que des baisers ?

Octavia. — Non, et même c'est malgré moi qu'il les a pris, en dardant sa langue enflammée entre mes lèvres, qu'il voulait ouvrir, le fou.

Tullia. — Qu'éprouvais-tu alors ?

Octavia. — Je t'avouerai qu'une certaine chaleur, inconnue jusqu'alors, m'envahit ; le feu coulait dans tous mes membres. Il crut que je rougissais de pudeur ; il cessa un instant ses folies et arrêta sa main par trop active.

Tullia. — Continue.

Octavia. — Oh ! ces coquines de mains, je les ai en exécration, tant elles m'ont tourmentée, éreintée, mise en feu !

Tullia. — Joli !

Octavia. — Que te dirai-je ? Il plonge sa main dans mon corsage, se saisit de mes seins, et tout en les pétrissant de caresses, voilà que tout à coup il me jette sur le dos.

Tullia. — Tu rougis ; tu y as passé.

Octavia. — Sa main gauche appuyée sur ma poitrine (je raconte la chose comme elle est), il avait facilement raison de tous mes efforts. Il envoie alors sa main droite en excursion sous ma robe. Je n'ose pas, je n'ose pas dire.

Tullia. — Laisse-moi donc cette ridicule pudeur et imagine-toi que tu te racontes ce que tu me dis.

Octavia. — Ayant relevé ma robe jusqu'au-dessus des genoux, il caressait mes fesses. Oh ! si tu avais vu ces yeux brillants !

TULLIA. — Étais-tu heureuse dans ce moment-là ?

OCTAVIA. — Sa main s'élève toujours plus haut ; elle atteint cet endroit qui, dit-on, nous distingue de l'autre sexe et d'où, depuis un an, tous les mois s'écoule pendant plusieurs jours une fontaine de sang.

TULLIA. — Courage, Caviceo, ah ! ah ! ah !

OCTAVIA. — Oh ! le brigand d'homme ! « Voilà, dit-il, qui bientôt me donnera la suprême jouissance. Laisse faire, ma petite Octavia. » Moi, à ces paroles, peu s'en fallut que je ne m'évanouisse.

TULLIA. — Et lui, donc ?

OCTAVIA. — Cet endroit dont je te parlais est pourvu d'une toute petite entrée, bien que cela puisse t'étonner.

TULLIA. — Oui, mais combien chaude !

OCTAVIA. — Il y enfonce le doigt, mais en éprouvant tant de difficulté que je ressentis une douleur cuisante, tandis que lui s'écrie : « Elle est vierge ! » Aussitôt, m'entr'ouvrant les cuisses violemment, bien que je m'y opposasse de toutes mes forces, il se jette sur moi...

TULLIA. — Tu t'arrêtes ? Il n'a rien introduit d'autre que son doigt...

OCTAVIA. — Suis-je assez effrontée d'en dire si long ?

TULLIA. — Bah ! moi aussi, que tu estimes tant, j'y ai passé comme toi. Rien de plus entreprenant qu'un fiancé, que tout délai irrite, exaspère, jusqu'à ce qu'il ait cueilli la fleur de sa fiancée.

OCTAVIA. — Je sentis bientôt entre les cuisses quelque chose de lourd, de dur et de chaud. Caviceo, d'un violent effort, veut l'introduire en moi. Mais, rassemblant toutes mes forces, je me jette de côté et passant ma main gauche entre nous deux, je la porte sur le théâtre du combat.

TULLIA. — Tu as pu, d'une seule main, détourner une telle catapulte ?

Octavia. — Oui. « Oh ! le méchant ! disais-je, pourquoi me tourmenter ainsi ? Laisse-moi, si tu m'aimes ! Qu'ai-je donc fait pour mériter ce supplice ? » Et des larmes coulaient de mes yeux ; vraiment, j'étais si émue que je n'osais même pas ouvrir la bouche, ni pousser un cri pour appeler au secours.

Tullia. — Ainsi Caviceo ne put réussir à te transpercer de son glaive ?

Octavia. — D'un coup de main j'ai détourné le coup ; mais, chose affreuse, voilà qu'aussitôt j'ai été inondée d'un liquide chaud, visqueux, au contact duquel ma main recula de crainte et d'horreur.

Tullia. — Ainsi il n'a pas été vainqueur, mais tu ne fus pas tout à fait victorieuse, car peu s'en est fallu qu'il n'ait remporté une vraie victoire.

Octavia. — Depuis ce jour, Caviceo me paraît plus aimable. Et je ne sais quel impuissant désir agite mon esprit. J'ignore ce que je veux, et je ne peux le dire. Tout ce que je sais, c'est que de tous les hommes Caviceo est celui qui me plaît le plus ; de lui seul j'attends le suprême bonheur, que je ne peux concevoir, ne sachant ce qu'il doit être. Je ne désire rien, et je désire pourtant.

Tullia. — Heureusement, je suis là pour te servir d'Œdipe dans tes incertitudes. Ce que le précepteur et interprète d'amour, Ovide (1), a écrit de Biblis te convient à merveille :

« D'abord, elle ne comprend rien à ces feux et ne croit pas mal faire en prodiguant ses baisers... Elle ne se connaît pas encore et, sous son amour, ne ressent aucun désir, quoiqu'en dedans elle bouillonne... Tant qu'elle veille, elle n'ose abandonner son âme à

(1) *Métamorphoses*, liv. IX, v. 456 et suiv.

d'obscènes espérances, mais plongée dans le tranquille sommeil, souvent elle voit l'objet aimé, elle se voit le corps enlacé à celui de son frère et rougit, quoique assoupie encore. Ce sommeil fuit ; longtemps silencieuse, elle évoque le songe qui a troublé son repos et, l'esprit incertain, s'écrie : « Malheureuse ! que me veulent ces illusions de la nuit ? Qu'elles ne se réalisent jamais ! Pourquoi fais-je de tels rêves ? »

Le songe fait honte : on l'aime cependant ; et tandis que l'image du plaisir amuse l'esprit, les sens fondent en quelque sorte dans une extase suprême. Tu rougis ? Je t'y prends, et il me semble t'entendre me dire :

« Ah ! pourvu qu'éveillée je ne tente rien de semblable, que le sommeil souvent m'apporte de pareils rêves ! Un rêve est sans témoins, mais non sans une illusion de volupté. O Vénus, et toi, fils aîné d'une si tendre mère, Cupidon, que de plaisirs j'ai eus ! Quelle volupté complète m'a envahie ! J'en suis retombée, pénétrée jusques aux moelles ! Que le souvenir en est doux ! Que le plaisir fut court ! Que la nuit s'est promptement enfuie, jalouse de mon bonheur ! »

Octavia. — Je ne veux point le nier : jour et nuit, j'ai Caviceo devant les yeux, et je ne vis que dans l'espérance d'une volupté indicible. Et plus d'une fois j'ai souhaité pour Caviceo une occasion semblable à celle de ce jour-là, que moi, pauvre innocente, j'ai tristement laissé perdre.

Tullia. — Que ferais-tu, alors ?

Octavia. — A toi de répondre. Je serais plus savante, et lui plus heureux. A peine m'étais-je rhabillée, voilà ma mère qui arrive.

Tullia. — Malheur à toi ! Je sais quelle femme elle est et combien elle est sévère.

Octavia. — Elle n'a cependant rien dit de désagréable à Caviceo, ni à moi. Elle nous a demandé, en souriant, quels propos nous avions ensemble, lequel de nous était le plus amoureux. « Car qui est le plus digne d'être aimé, je ne le demande pas, dit-elle : c'est toi, Caviceo,

et je ne pense pas qu'Octavia dise le contraire. Je voudrais pourtant, puisque l'hymen va bientôt vous unir, sous d'heureux auspices, je l'espère, que toi, Caviceo, tu aimes mon Octavia, la tienne aussi, non en raison de son mérite, qui est bien peu de chose, mais en raison de ton généreux caractère. Vous vivrez l'un et l'autre, dans cette union des cœurs, de longues et heureuses années. »

Tullia. — Mais que se passa-t-il après le départ de Caviceo ?

Octavia. — Ma mère me demanda ce que signifiait ce qu'elle avait vu de ses propres yeux. Je voulus m'excuser : elle me pressa de dire la vérité. Je me plaignis qu'il m'avait presque fait violence ; que voulait-il, que cherchait-il, je ne savais ; mais je ne croyais pas avoir fauté. Elle insista, me demandant s'il avait violé l'intégrité de mon corps ; je lui dis non. Là-dessus elle me dit de bien prendre garde à lui et me fait des menaces si je n'en tiens pas compte. « Car enfin, ajouta-t-elle, dans peu de jours, tu dois lui être unie, ma fille ; mais tiens-toi pour assurée que si auparavant il peut prendre de toi une jouissance complète, ou bien il s'en ira pour toujours, ou bien, s'il préfère être félicité de sa constance, il te tiendra en profond mépris. De ces alternatives, l'une est aussi triste que l'autre, et loin qu'une fille bien née puisse s'y résigner tranquillement, elle aimerait mieux la mort même. » Depuis ce jour, ma mère veille sur moi avec une sollicitude inquiète, de façon que jamais Caviceo ne me trouve seule ; jamais non plus il n'a pu me parler seule.

Tullia. — Bien sûr ; l'homme à qui, dans la première jeunesse (et Caviceo est un jeune homme), il arrive de jouir pleinement du corps désiré, la chose une fois faite,

ce qui n'a pas échappé au Stagyrite (1), le plus souvent hait celle qui auparavant le faisait se consumer d'un fol amour. Je n'en loue pas moins ta franchise, Octavia, et j'agirai aussi franchement avec toi, n'en doute pas. Ta mère m'a demandé de te découvrir les secrets les plus mystérieux du lit nuptial et de t'apprendre ce que tu dois être avec ton mari, ce que ton mari sera aussi, touchant ces petites choses pour lesquelles s'enflamment si fort les hommes. Cette nuit, pour que je puisse t'endoctriner sur tout d'une langue plus libre, nous coucherons ensemble dans mon lit, dont je voudrais pouvoir dire qu'il aura été la plus douce lice de Vénus. Après, tu auras un meilleur coucheur que je n'aurai été bonne coucheuse.

Octavia. — Tu veux rire, Tullia ; cesse de parler ainsi, tu fais à mon amour pour toi une injure que le tien ne supporterait pas, si tu m'aimais du fond du cœur.

(1) Nom donné à Aristote, né à Stagyre. Octavia nous a prévenus que Tullia était une savante.

DEUXIÈME DIALOGUE

TRIBADICON

OCTAVIA, TULLIA

Octavia. — Nous voici dans ton lit; tu as bien souvent voulu m'y faire passer des nuits, non seulement près de toi, mais dans tes bras, lorsque Callias, ton mari, était absent.

Tullia. — Et j'y ai passé bien des nuits blanches, à cause de l'amour que tu faisais circuler dans toutes mes veines, l'amour dont je me consumais et qui me brûlait comme un incendie.

Octavia. — Tu m'aimais? Ne m'aimes-tu donc plus?

Tullia. — Je t'aime, chère cousine, et misérablement je meurs.

Octavia. — Meurs-tu pour de vrai, toi dont, au prix de ma vie, je voudrais préserver les jours? Quelle est cette maladie mentale? car tout me met hors de doute que tu te portes bien corporellement.

Tullia. — Comme tu aimes Caviceo, ainsi je t'aime.

Octavia. — Parle clairement : que signifient ces mots couverts ?

Tullia. — Mais, d'abord, toi qui es si charmante, si belle, si tendre, laisse de côté toute ta pudeur.

Octavia. — Lorsque tu as voulu que je me mette toute nue dans ton lit (et je viens d'y consentir), telle que je m'y mettrai, m'as-tu dit, pour me donner à Caviceo, n'ai-je pas assez rejeté toute ma pudeur ?

Tullia. — En effet, la reine de Lydie l'a autrefois déclaré : « J'ai ôté ma tunique et dépouillé en même temps toute pudeur. »

Octavia. — Sur tes conseils, j'ai triomphé de ma timidité ; à ton exemple, j'ai triomphé de moi-même.

Tullia. — Donne-moi un baiser, aimable enfant.

Octavia. — Pourquoi non ? tant que tu voudras, et comme tu voudras.

Tullia. — Oh ! la divine forme de bouche ! oh ! quels yeux plus brillants que le jour ! Oh ! quelle beauté digne de Vénus !

Octavia. — Voilà que tu rejettes les couvertures. Je ne sais ce que je craindrais, et je te supplie de me le dire, si tu n'étais Tullia. Tu m'as toute nue, que veux-tu davantage ?

Tullia. — Oh ! Dieux ! comme je voudrais que vous me permissiez de remplir l'office de Caviceo !

Octavia. — Que signifie cela ? Caviceo se saisira-t-il de mes seins comme tu le fais ? Ne cessera-t-il de m'embrasser ? Va-t-il aussi me mordre, comme tu le fais, les lèvres, le cou, les seins ?

Tullia. — Ce seront, mon petit cœur, les préludes du combat, les hors-d'œuvre du festin de Vénus.

Octavia. — Cesse ; ta main caresse tout mon corps, tu vas toujours plus bas, jusqu'à mes cuisses. Oh ! oh !

Tullia, pourquoi me chatouiller ainsi, dis? Qu'as-tu donc à me regarder aussi fixement?

Tullia. — Je contemple avec une voluptueuse curiosité ce champ de Vénus; il n'est pas large, il n'est point spacieux, mais il est plein des suprêmes délices; ton insatiable Vénus y épuisera les forces de ton Mars.

Octavia. — Tu es folle, Tullia; si tu étais Caviceo, je ne serais pas en sûreté. Te voilà assise à côté de moi, et tu parcours des yeux mon corps tout entier, par devant et par derrière. Il n'est rien chez moi qui surpasse tes propres charmes; regarde-toi, si tu veux voir quelque chose qui soit digne de ton amour et de tes éloges.

Tullia. — Je ferais montre de sottise et non de modestie si je niais être douée de quelque beauté; je suis dans la fleur de l'âge, à peine viens-je d'achever ma vingt-sixième année, et je n'ai encore donné qu'un enfant à Callias. S'il est quelque volupté que tes sens puissent se procurer chez moi, jouis-en, Octavia; je ne t'en empêche point.

Octavia. — Ni moi non plus; prends avec moi tout ce que tu pourras de plaisirs; je te l'accorde. Mais je sais que d'une vierge comme moi on ne peut tirer aucune volupté, et que je n'en puis prendre davantage de toi, quoique tu sois véritablement comme un merveilleux jardin, plein de toutes sortes de délices et d'agréments.

Tullia. — Non, c'est toi qui as un jardin, un jardin où Caviceo rassasiera de fruits bien savoureux sa libidineuse lasciveté.

Octavia. — Je n'ai aucun jardin que tu n'aies toi-même, et abondant en mêmes sortes de fruits. Qu'est-ce que tu appelles un jardin? Où est-il? Quels sont ses fruits?

Tullia. — Je devine ta malice; puisque tu m'objectes

mon propre jardin, c'est que tu connais le tien tout autant que je connais le mien.

Octavia. — Peut-être appelles-tu de ce nom cet endroit sur lequel tu as placé ta main grande ouverte, que tes doigts agacent, que tu chatouilles du bout des ongles comme pour m'exciter?

Tullia. — C'est cela, chère cousine; tu n'en connais pas l'usage, ignorante; mais je saurai te l'apprendre.

Octavia. — Si je l'apprenais avant mes noces, je ne serais plus ni chaste, ni digne de ton amour, puisque je différerais tant de toi-même. Dis-moi seulement à quel usage il doit servir. Mais d'abord couche-toi dans le lit; à rester ainsi assise, comme tu le fais, tu nous crées de la fatigue à toutes deux.

Tullia. — Je vais te donner satisfaction. Maintenant, dresse les oreilles; car, certes, Caviceo sera d'autant plus amoureux que tu auras écouté plus attentivement ce discours. Vénus le veuille! Acceptes-en l'augure, Octavia.

Octavia. — J'en accepte l'augure. Tu éclates de rire? Ce qu'il y a de malice sous tes paroles, vraiment, je ne le vois pas.

Tullia. — Mais tu le sentiras très bien, ce que par cet augure je souhaite de délices à ton jardin.

Octavia. — Tu parles à une sourde.

Tullia. — Fasse Vénus que tu entendes et que tu comprennes! Ce petit jardin à toi, auquel je souhaite que jamais ne manquent les fruits de Vénus, ni au printemps, ni en hiver; c'est cet endroit, chère cousine, qui sous la proéminence du bas-ventre cache une toison, chez toi un léger duvet, on l'appelle le pubis. Ce duvet est l'indice d'une virginité bonne à prendre et mûre pour Vénus, lorsque chez la jeune fille, après sa première apparition, il commence à fleurir. *Cymba, navis, concha, saltus, clitorium, porta, ostium, portus, inter-*

femineum, lanuvium, virginal, vagina, facandrum, vomer, ager, sulcus, larva, annulus, tels sont les noms que lui donnent les Latins. De leur côté, les Grecs l'appellent αἰδοῖον, δέλτα, χοῖρος, ἑστία. Julie, fille d'Auguste, disait être sûre de ne donner à Agrippa, son mari, que des enfants on ne peut plus semblables à leur père, d'autant que jamais elle ne recevait de passagers dans sa barque, que celle-ci ne fût déjà pleine. Ἑστία signifie âtre et cheminée; χοῖρος pourceau; δέλτα c'est la lettre ainsi nommée chez les Grecs; mais la forme de cette lettre diffère beaucoup de celle de notre jardin. Je veux, cousine, que, cette nuit écoulée, tu sortes de mes bras plus savante que si tu avais dormi sur le Parnasse; je veux que tu puisses faire l'amour en grec; tu as appris de Juvénal ce que c'est.

Octavia. — J'aimerais mieux être aussi docte que toi, chère cousine, que me rassasier de voluptés. Lorsque je te vois si jeune et si savante, je voudrais que tu fusses Caviceo. Avec quel plaisir je te livrerais tous les trésors de ma beauté!

Tullia. — Embrasse-moi, chère enfant, moi qui brûle d'amour pour toi. Partout où je puis, laisse courir mes yeux et mes caresses. Caviceo n'y perdra rien, ni toi non plus. Oh! quels vains efforts sont les miens! A quoi veux-je aboutir, malheureuse? Comme je t'aime éperdument!

Octavia. — Assouvis tes désirs, cède à cette ivresse de tes sens. Ce que tu veux, je le veux de toutes mes forces.

Tullia. — Eh bien, donne-moi la possession de ton jardin, que j'en sois la maîtresse : une maîtresse impuissante, hélas! car je n'ai ni clef pour en ouvrir la porte ni marteau pour y frapper, ni pied pour y pénétrer.

Octavia. — Je te l'accorde entièrement, moi qui suis

toute à toi. Ai-je quoi que ce soit qui ne t'appartienne? Tu te précipites sur moi; qu'est-ce que cela veut dire?

Tullia. — Ne te recule pas, je t'en supplie; sois bonne.

Octavia. — Voilà; tu es tout entière sur moi, ta bouche à ma bouche, ta poitrine bat contre la mienne, ton ventre est collé au mien, je veux t'enlacer comme tu m'enlaces.

Tullia. — Lève encore tes jambes, croise tes cuisses par-dessus les miennes. Je te fais connaître une Vénus nouvelle, à toi qui es toute neuve. Comme tu obéis diligemment! Que ne puis-je commander aussi bien que tu exécutes!

Octavia. — Ah! ah! ma chère Tullia, ma maîtresse, ma reine, comme tu es agitée! Je voudrais que ces flambeaux fussent éteints; cela me fait honte que la lumière soit témoin de ma soumission.

Tullia. — Fais donc attention à ce que tu fais. Agite-toi comme moi, remue les fesses comme je le fais moi-même; lève-les en l'air, le plus haut que tu pourras. Crains-tu que le souffle te manque?

Octavia. — Vraiment, tes secousses nerveuses me fatiguent, tu m'étouffes. De personne autre je ne supporterais une si furieuse démonstration.

Tullia. — Octavia, serre-toi bien fort contre moi. Je sens tout mon corps se fondre, brûler d'une flamme...

Octavia. — Ton jardin met le feu au mien; retire-toi donc!

Tullia. — Enfin, ma déesse, je t'ai servi de mari; tu es ma femme.

Octavia. — Oh! plût au Ciel que tu fusses mon mari! Quelle épouse aimante tu aurais! Quel époux adoré je posséderais!

Tullia. — Est-ce qu'au fond de tes entrailles, tes sens ont jamais éprouvé de volupté plus grande?

Octavia. — Mais, Vénus me pardonne ! je n'ai pas ressenti le moindre plaisir de ce que tu as fait. J'ai été un peu troublée quand je t'ai sentie transportée au plus haut point, et quelques étincelles de ta flamme sont tombées sur mes sens ; elles m'ont plutôt avertie de l'incendie que réellement incendiée. Mais, dis-moi, Tullia, est-ce que cette passion que tu éprouves envahit aussi les autres femmes et les fait aimer et assaillir les jeunes filles ?

Tullia. — Toutes les aiment et les assaillent, à l'exception de celles qui sont stupides et froides comme la pierre. Car qu'y a-t-il de plus charmant qu'une fraîche et pure jeune fille, comme tu l'es toi-même, fraîche et pure ? Ainsi, avant d'être changée en garçon, Iphis brûlait pour Ianthe :

« Iphis aime et désespère de pouvoir jouir ; cela même accroît ses feux : vierge, elle brûle pour une vierge, et retenant à peine ses pleurs : « Que puis-je attendre », dit-elle, « moi, qu'un amour inconnu, étrange, une Vénus monstrueuse tourmente ? S'ils voulaient m'épargner, les dieux eussent dû me faire mourir, ou, s'ils ne voulaient point ma mort, m'infliger un amour conforme à la nature... Ni la dureté d'un père ne te repousse, ni ton amie ne se refuse à tes vœux, et pourtant tu n'en jouiras pas ; quand tout te serait propice, tu ne peux être heureuse, quand dieux et hommes y travailleraient. Maintenant encore, aucun de mes vœux n'est resté vain, et tout ce qu'ils ont pu, les dieux complaisants me l'ont donné. Ce que je veux, le veulent et mon père et Ianthe et mon beau-père futur, mais la nature s'y oppose, plus puissante qu'eux tous ; seule elle est implacable ; voici venue l'époque tant souhaitée, voici le jour nuptial, Ianthe va être à moi ; non, cela ne sera point ; dans l'eau nous mourrons de soif ! A ces noces, ô matrimoniale Junon, ô Hymen, pourquoi venir ? Qui de nous deux conduira l'amour ? tous deux nous portons le voile (1) ! »

Il faut te l'avouer, Octavia, nous sommes bien liber-

(1) Ovide, *Métamorph.*, liv. IX, v. 723 et suiv.

tines, la plupart, du moins. Sais-tu ce que dit la Quartilla de Pétrone ?

« Que Junon me prenne en haine si je me souviens d'avoir jamais été pucelle ! Toute gamine, je me suis corrompue avec des enfants de mon âge ; plus tard, les années se succédant, je me suis livrée à de plus grands garçons, jusqu'à ce qu'enfin je fusse parvenue à l'âge que j'ai (1). »

Octavia. — Jusqu'ici, Tullia, et tu t'en es bien assurée, je suis restée chaste de corps et d'âme. Tu me qualifies de sotte et de stupide ; mais, à présent, je me sens chatouillée d'envies lascives, de désirs amoureux. Le jour de mes noces approche, et j'en suis bien aise, car, je le présume, c'est seulement dans les bras des hommes, quand ils couchent avec nous, que nous pouvons goûter une vraie et solide volupté.

Tullia. — Tu as raison, et tu l'éprouveras la nuit prochaine ; que le régal de Lampsaque te rende heureuse ! Mais l'enflure du ventre, la grossesse, l'accouchement, suivent de près les ébats trop libres des hommes avec nous et « les assauts d'une mentule en feu (2) ». En dehors du mariage, cette ardeur amoureuse qui invite et pousse les jeunes filles au complet coït est empoisonnée de périls et d'infortunes ; sous le couvert de l'hyménée, au contraire, tout se passe librement et joyeusement. Ce voile dont les jeunes mariées s'enveloppent la tête sert aussi à cacher leurs coupables débauches ; grâce à ce voile, elles se dérobent on ne peut mieux à l'œil vigilant des lois et du public. Par conséquent, Octavia, c'est par une autre voie que les vierges et ceux qui embrassent le célibat doivent chercher la volupté vers laquelle tu vois toutes les générations d'êtres animés, comme parle

(1) Pétrone, *Satyricon*, ch. xxv.
(2) Horace, *Satires*, II, 7, v. 57.

Lucrèce, portées avec une violence que rien ne peut calmer, si ce n'est la force même de Vénus. Rien d'étonnant donc à ce qu'une vierge soit aimée d'une vierge, quand les plus illustres des héros ont jadis trouvé dans leur propre sexe de quoi alimenter leur luxure.

Octavia. — Mais toi, tu n'es pas vierge, tu as eu commerce avec un homme; il t'est loisible de goûter la volupté tout entière. Comment se peut-il donc que tu m'aimes, que tu cherches le plaisir par cette voie où Vénus s'ingénie à tromper Vénus?

Tullia. — Ce fut d'abord ma chère Pomponia (car je ne veux rien te cacher de mes actions) qui, familière avec moi comme nous l'étions dès le berceau, se mit, il y a quelques années, à m'initier à ce jeu. Elle est pleine d'ingéniosité, Pomponia, mais aussi d'effronterie; libertine comme pas une, mais prudente encore plus que pas une. Au commencement, j'abhorrais un goût pareil, puis peu à peu m'habituai à ce que j'appelais un supplice. Pomponia me montrait l'exemple, ne se contentant pas de livrer à mes caprices la jouissance de son corps, mais m'ordonnant de m'enhardir, douce courtisane vis-à-vis de moi, procureuse vis-à-vis d'elle-même. A la fin, quand j'eus fait un long apprentissage de ces plaisirs, il arriva qu'à peine pouvais-je me passer d'elle. Mais depuis que de tes innombrables flèches tu m'as touchée au cœur, Octavia, je me suis mise à brûler pour toi d'un tel amour, j'en brûle encore si fort, qu'au prix de toi j'ai tout en haine, même mon cher Callias; je crois que toute la volupté réside dans tes embrassements. Ne va pas pour cela me juger pire que les autres; ce goût est répandu presque dans tout l'univers. Les Italiennes, les Espagnoles, les Françaises s'aiment volontiers entre elles, et si la honte ne les retenait pas, elles se jetteraient dans les bras les unes des autres, en rut. Cette

pratique était surtout familière aux Lesbiennes ; Sapho en a illustré le nom, bien mieux, elle l'a ennobli. Que de fois Andromède, Athys, Anactoria, Mnaïs et Girino, ses mignonnes, ont fatigué ses flancs (1) ! Les Grecs appellent *tribades* les héroïnes en ce genre ; les Latins leur donnent les noms de *frictrices* et *subagitatrices*. Philœnis, qui s'adonnait éperdument à ce plaisir, passe pour l'avoir inventé; par son exemple, car elle était une femme d'une grande renommée, elle répandit chez les femmes et chez les jeunes filles le goût d'une volupté inconnue jusqu'à elle (2). On les appela *tribades*, de ce qu'à tour de rôle elles foulent et se font fouler; *frictrices*, du frottement du corps ; *subagitatrices*, de leurs violents mouvements des hanches. Que veux-tu de plus, ma chère Octavia ? Faire et se laisser faire, c'est d'une femme qui n'est pas bête et dont le cœur bat vigoureusement dans la poitrine.

Octavia. — Par Hercule ! tu racontes de jolies choses, mais elles sont non moins absurdes que plaisantes.

(1) « Les écrivains anciens nous apprennent que cet étrange raffinement (le tribadisme) fut très familier aux femmes de Lesbos. Est-ce à cause de l'influence du climat, ou bien des qualités spéciales du sol et des sources, ou encore pour d'autres motifs ? Il est difficile de le déterminer. Lucien dit, au cinquième *Dialogue des Courtisanes* : « On dit qu'il y a dans Lesbos des femmes qui ne veulent rien souffrir des hommes, mais jouissent elles-mêmes des femmes, comme si elles étaient des hommes. »

Voir Forberg, *De figuris Veneris*, chap. VI ; voir aussi Lucien, *Dialogues des Courtisanes*, V (*Dissertations amoureuses de Lucien*, pp. 13 et suiv. : Bibliothèque des Curieux, 1909).

(2) « Au nombre des tribades, dit Forberg, il faut aussi compter Philénis, la même sans doute qui fit un traité des postures, si l'on en croit la tradition rapportée par Lucien, *Les Amours*, chap. XXVIII : « Que nos gynécées se remplissent de Philénis, qui se déshonore « par des amours androgynes. »

Enfin, tu as été ce soir et tribade et frictrice et subagitatrice ; mais moi, comment m'appelles-tu ?

Tullia. — Ma tendre, ma charmante, ma divine Cypris. Toutefois, je n'ai rien mis en usage qui eût pu faire le moindre tort à ton intégrité, qui m'eût aidée à fracturer cette petite porte-là, à cueillir la fleur de ta virginité.

Octavia. — Comment cela t'eût-il été possible ?

Tullia. — Les Milésiennes se fabriquaient en cuir des simulacres longs de huit pouces et gros à proportion. Aristophane nous apprend que les femmes de son temps avaient coutume de s'en servir (1). Aujourd'hui même encore, chez les Italiennes, les Espagnoles surtout, et même chez les Asiatiques de notre sexe, cet instrument tient la place d'honneur dans la toilette féminine ; c'est le meuble le plus précieux ; il coûte fort cher.

Octavia. — Je ne comprends pas ce que c'est, ni à quoi cela peut servir.

Tullia. — Tu le comprendras plus tard ; mais parlons d'autres choses.

(1) « Le nom de tribade, dit Forberg, a pris de l'extension. On appelle, en effet, aussi de ce nom les femmes qui, à défaut d'une mentule véritable, trompent leur désir de jouissance avec le doigt ou bien un pénis en cuir. L'Allemagne, je l'ai entendu dire, a tout dernièrement retenti, au sujet de cet abus du doigt, de plaintes qui enfin, comme d'ordinaire, se sont apaisées. Quant au pénis de cuir, qu'on appelait *olisbos*, on conte qu'il fit autrefois les délices des femmes de Milet, qui l'ont en quelque sorte inventé ; Aristophane, *Lysistrata*, vers 108-110 : « Depuis le jour où les Milésiens nous ont trahies, je n'ai même pas aperçu un *olisbos* en cuir de huit doigts de long qui eût pu nous servir d'auxiliaire. » Suidas définit le mot *olisbos :* « Membre viril en cuir dont usent les femmes de Milet, comme tribades et impudiques. Les veuves s'en servent aussi. »

(Forberg, *De figuris Veneris*, chap. VI.)

TROISIÈME DIALOGUE

ANATOMIE

OCTAVIA, TULLIA

Octavia. — Ah ! ah ! ah ! comme tu t'es jetée brusquement sur moi ! Oh ! si les dieux te changeaient en homme !

Tullia. — C'est ainsi que ton mari se jettera sur toi, la nuit de tes noces. Il assiégera ta bouche et tes seins rondelets de baisers, de sa poitrine il t'écrasera toute, et bien plus vigoureusement que je n'ai pu le faire, car il est plus fort et plus robuste que moi. Il donnera des secousses à faire craquer le lit où tu seras couchée et jusqu'au plancher de la chambre. La première nuit que Callias attaqua ma pudicité, il le faisait si furieusement de toute sa force musculaire que les craquements de mon lit étaient entendus de ceux qui, dans la chambre voisine, faisaient à mon intention la veillée de Vénus. Vois un peu comment j'ai été traitée dans ce combat, et pourtant j'en suis sortie victorieuse.

Octavia. — Qu'adviendra-t-il de moi si je rencontre

un si rude athlète? Car tu étais de quelques années plus âgée que je ne suis et plus formée de corps lorsque tu as été livrée aux mains de Callias. Je vois qu'il se prépare pour moi un cruel supplice.

Tullia. — Je ne te le nierai pas, Octavia ; tu auras à supporter une dure fatigue ; si j'essayais de le nier, j'abuserais de ton ignorance. Les choses se passeront comme cela.

Octavia. — Renseigne-moi bien exactement sur tout ce qu'il m'importe de savoir. Quelle douleur éprouverai-je ? Est-elle bien vive, bien longue ? Je l'aimerais mieux vive et courte, que plus faible et de longue durée.

Tullia. — Oui, tu auras à souffrir ; mais en la première nuit seulement gît toute la souffrance en amour ; une fois endurée, elle est légère.

Octavia. — Je l'endurerai, certes, et courageusement, fermement, je l'espère. Que ferais-je d'ailleurs ? Mais, dis-moi, qu'aurai-je à souffrir ?

Tullia. — Cette partie de notre corps dont nous avons déjà parlé, les Latins l'appellent *vulva, cunnus, fica, potta. Vulva,* c'est comme si l'on disait une valve ; *cunnus* rappelle l'idée du coin qu'on enfonce, parce qu'il faut déployer une grande vigueur dans les premiers assauts. On le dérive aussi du mot grec κυνός, comme pour dire que cette odeur qu'exhale la bouche du chien s'exhalerait aussi de notre bouche d'en bas, ou bien encore du grec κόννος, mot qui signifie barbe, les mauvais plaisants prétendant que nous sommes barbues de ce côté-là et donnant le nom de barbe à la toison qui de toutes parts nous revêt le pubis. Mais *cunnus* vient plutôt de ἀπο τοῦ κοννεῖν, qui signifie avoir de l'intelligence ; tout comme *mentula* tire son nom de *mens,* ainsi *cunnus* tirerait le sien d'intellect. Assurément, de même que la mentule se gouverne par elle-même, comme si elle était

douée d'une volonté propre et qu'elle n'obéît que fort peu à la volonté dont le siège est dans la tête, de même aussi l'autre organe agit, comprend par lui-même et soulève, contre les lois de la raison, des rébellions qui peuvent seules apaiser, non les facultés mentales, mais celles de la mentule. Nous autres femmes nous l'appelons d'un nom plus honnête, le *pudendum,* et quant aux lèvres qui en ferment l'entrée, j'ai lu chez un ancien grammairien qu'on les appelait landies. C'est là que de toutes ses forces Caviceo enfoncera sa lance énorme ; en ce moment, il te fera subir une cruelle torture, mais bientôt après te procurera des délices encore plus grandes.

Octavia. — Les délices puissent-elles bien vite, bien vite faire oublier la douleur !

Tullia. — Tu vois l'admirable structure de cette partie. D'abord elle fait saillie, grâce à cette proéminence que recouvre chez toi un léger duvet. Et ne va pas croire qu'elle soit cachée entre les cuisses comme étant honteuse : la honte n'a rien à voir ici ; elle y est, au contraire, placée commodément pour l'usage auquel elle est destinée. Cette proéminence s'appelle le mont de Vénus, et qui une fois y a grimpé la préfère pour toujours au Parnasse, à l'Olympe, aux plus saintes montagnes.

Octavia. — Plaise au Ciel que j'aie un grimpeur aussi enjoué que toi ! je n'aurais que faire d'envier au Parnasse son Apollon et à l'Olympe son Jupiter.

Tullia. — Là se trouvent deux commissures, l'une sous l'autre, par lesquelles ce mont de Vénus s'entr'ouvre au plein et entier coït. La première a reçu le nom de grande ; l'autre est située plus en dedans. L'ampleur de la première est fort opportune pour l'accouchement ; nous sommes en effet, Octavia, des espèces d'officines où se fabrique le genre humain. Si elle était plus étroite,

lorsque le fœtus parvient à la lumière du jour, elle ne pourrait être distendue sans une horrible souffrance ; or il faut bien qu'elle soit distendue et dilatée. Les jeunes gens, quand ils ont pour la première fois la permission de fureter par là, s'imaginent que vierges et femmes sont aussi larges réellement qu'elles ont l'air de l'être par cette porte extérieure, et j'en ai vu qui reculaient d'horreur, les imbéciles ; mais la porte intérieure est plus étroite. Les lèvres qui forment les bords de la grande, je t'ai dit qu'on les appelait landies; en dedans de la petite, de la plus cachée, se trouvent les ailes, fort proéminentes chez moi. De plus, chez les vierges, comme tu l'es toi-même, se dressent, sous les ailes, quatre espèces de valvules. Elles ferment la route de l'utérus, cette route que, dans les premiers congrès, l'homme ne fraye pas à ses lascifs désirs sans beaucoup de peines et d'efforts redoublés.

Octavia. — J'en ai le pressentiment : c'est durant ces efforts que se fait ressentir au plus haut degré la douleur dont tu me parlais.

Tullia. — Laisse-moi donc achever ma description. A leur point de jonction, ces quatre petites membranes se terminent en un canalicule ayant la forme d'un clou de girofle. Elles ne barrent pas transversalement, comme un rideau tiré, le chemin de l'utérus : elles se dressent et font saillie au-devant de l'huis extérieur du jardin ; cependant, elles s'entr'ouvrent un peu en haut, et par cette voie s'écoulent les excrétions que la nature expulse de notre corps. Mais j'ai oublié de te parler du clitoris. C'est un corps membraneux, situé tout au bas du pubis, et présentant en petit la forme d'un organe viril. Comme s'il était une verge, l'envie amoureuse le met en érection et il enflamme d'un si vif prurit les femmes d'un tempérament quelque peu ardent que, si on l'excite au déduit en y portant la main, le plus souvent elles fondent

en eau, sans attendre le bon cavalier. Moi-même, il m'est arrivé bien des fois de faire pleuvoir de mon jardin dans les mains lubriques de Callias une abondante rosée. C'est pour lui le prétexte d'une ample moisson de sarcasmes, un large champ ouvert à ses plaisanteries. Mais qu'y puis-je faire? Il éclate de rire, je ris également; je lui reproche d'être trop vif, il me reproche d'être trop lascive; nous nous renvoyons la balle et, pendant que nous nous querellons pour rire, il s'empare de moi pour tout de bon, me renverse, bon gré, mal gré, et cette rosée il me la restitue copieusement, pour que je n'aille pas me plaindre d'avoir rien perdu par sa faute.

Octavia. — Vous menez tous deux une vie heureuse et pleine de délices ; vous suffisez amplement l'un et l'autre à votre mutuelle félicité.

Tullia. — Enfin, l'intervalle qui s'étend de l'entrée au fond du jardin a reçu le nom de gaine ; c'est là que l'organe s'introduit, lorsque la femme reçoit le choc. Les médecins l'appellent tantôt col ou canal de l'utérus, tantôt sein de pudicité. Cette gaine entoure, étreint et serre le membre viril dès qu'il y pénètre et s'y insinue : elle est, Octavia, comme le conduit par lequel le genre humain est amené des obscures profondeurs du néant à la lumière du jour.

Octavia. — Tu sais si bien dépeindre, qu'il me semble moi-même voir tout ce qui se cache au fond de mes entrailles comme si c'était placé devant mes yeux.

Tullia. — Chez toi, chère cousine, cette commissure intérieure et le conduit qu'elle précède sont moins largement ouverts que chez moi. Allons, je brûle de revoir toutes ces belles choses ; ouvre les cuisses le plus que tu pourras sans t'incommoder.

Octavia. — Voici ; mais que me veux-tu donc, avec ces coquins d'yeux? Et que vois-tu là-dedans?

Tullia. — Tendre vierge ! je vois une fleur qui, de quiconque la verra, sera préférée à toutes les fleurs et à tous les parfums.

Octavia. — Ah ! Tullia, retiens, je t'en prie, ta main lascive, et retire ce maudit doigt. Tu me fais vraiment mal.

Tullia. — J'ai pitié de toi, conque précieuse, plus digne de voir naître Vénus que ne le fut jadis cette conque dont on dit qu'est sortie Vénus ! Il est né sous d'heureux auspices ce Caviceo, pour qui de cette conque naîtra une Vénus nouvelle !

Octavia. — Et pourtant, tu dis que tu me prends en pitié ?

Tullia. — Oui, car je te vois déjà déchirée de lamentable façon.

Octavia. — Qu'en sera-t-il ? Qu'est-ce qui cause ta surprise ?

Tullia. — Comme ton jardin n'offre qu'une toute petite porte, une entrée bien difficile, je crains qu'il n'incombe à Caviceo un labeur qui, tout agréable qu'il soit, ne laisse pas de lui être d'abord moins doux que pénible. Tu as vu la catapulte avec laquelle il doit faire brèche dans ta redoute ?

Octavia. — Non, je ne l'ai pas vue ; mais, par Castor, j'ai senti qu'elle était telle que l'on dépeint la massue d'Hercule.

Tullia. — Ta mère m'a dit, en effet, qu'il était admirablement étoffé, et elle s'en réjouit fort ; elle pense qu'il n'y en a pas un, dans cette ville, qui le soit mieux que lui. A ses jactances, j'ai répondu que mon Callias n'était pas dépourvu d'avantages. « Ce n'est rien, m'a-t-elle répliqué, en comparaison de Caviceo. » Elle plaignait ton sort et l'enviait en même temps ; somme toute, elle t'estimait bien heureuse.

Octavia. — Hélas ! mon cœur défaille quand je pense aux calamités qui m'attendent, malheureuse !

Tullia. — Cependant, ne perds pas courage. Toi aussi, tu deviendras telle que je suis, et avant peu de mois, après que tu seras accouchée... Oui, telle tu seras, sois-en sûre.

Octavia. — Comment cela se fera-t-il ? Je veux le savoir.

Tullia. — L'homme, en développant toute son énergie, nous pénètre avec une telle rage qu'il souille, contamine, pollue tout ce qu'il touche.

Octavia. — Mais n'oublie pas ce que tu m'as promis.

Tullia. — Je comprends ce que tu me demandes ; me voici prête à te satisfaire. Cet organe si véritablement viril, si effréné, si insolent, celles qui aiment, celles qui en ont tâté en célèbrent les louanges sur tous les tons. Nulle n'en a tâté qui ne l'adore.

Octavia. — Je l'aimerai donc furieusement quand j'en aurai tâté.

Tullia. — Sûrement. Les latins le nomment *veretrum, mentula, penis, phallus, taurus, machæra, pessulus, peculium, vas, vasculum, pomum, nervus, hasta, trabs, palus, muto, verpa, colei, scapus, caulis, virga, pilum, fascinum, cauda, mutinus, noctuinus, columna*, appellations prises, les unes au sens propre, les autres au sens figuré. Les Grecs ont également un assez grand nombre de vocables ; ils le nomment φλέψ, καυλός, γόνιμη, οὐρά, κριθή, πέος, σάθη, ἔμβολον, σῆμα, σύριγξ, κάπρος, τύλος, κωλῆ, ραψη, ἀναγκαῖον, ἀφιδος.

En dehors de l'office de Vénus, le nerf de l'homme gît inerte ; mais pour cette besogne il se redresse, il se gonfle, il entre en fureur, il prend ces dimensions qui d'abord nous frappent d'une frayeur terrible ; il cause

aux vierges une cuisante douleur, mais bientôt il leur procure une volupté suprême qui l'emporte de beaucoup sur la crainte et sur la douleur.

Octavia. — La volupté, je l'ignore ; la douleur, je voudrais bien n'en rien savoir ; je n'éprouve encore que la frayeur.

Tullia. — En dessous de l'organe et adhérente à sa base se trouve une poche ; on l'appelle *scrotum ;* elle est garnie et couverte d'une multitude de poils frisés, assez rudes. Cette poche renferme les témoins de la virilité ; ce sont aussi les complaisants témoins de l'amour que les hommes ont pour nous.

Octavia. — Je n'ai jamais vu ces témoins, je n'en ai jamais entendu parler. Dis-moi ce que c'est.

Tullia. — Ce sont deux petites boules, pas trop petites pourtant, pas tout à fait rondes et très dures ; plus elles sont dures, mieux elles valent pour le déduit. De ce qu'elles sont au nombre de deux, les Grecs les ont, pour ce motif, appelées didymes, et beaucoup de grands hommes ont porté ce nom (1). Il en a existé quelques-uns auxquels la Nature, dans sa magnificence, en a attribué une autre, de sorte qu'ils en avaient trois. De ce nombre fut Agathocles, tyran de Syracuse, surnommé à cause de cela Triorchis. Au même titre est bien connue chez nous la famille des Coleoni, dont est issu ce Bartholemeo Coleoni, fameux capitaine des guerres d'Italie. Dans cette famille, tous les mâles se présentent accompagnés de trois « témoins » aux duels de Vénus, de même qu'ils

(1) Ce fut le surnom de l'apôtre saint Thomas. Nous connaissons aussi Arius Didyme, philosophe grec, maître d'Auguste ; Didyme, grammairien et critique alexandrin ; saint Didyme, martyr, d'Alexandrie ; Didyme, théologien et chef de l'école d'Alexandrie.

se montrent pleins de courage sur les champs de Mars (1). Heureuses leurs épouses ! Car c'est dans les sinuosités des « témoins » que se trouve comme l'officine de cette rosée ambroisienne qui nous délecte si voluptueusement, qui guérit si merveilleusement les blessures faites par le membre viril lorsqu'il pénètre dans notre corps et les empêche de nous faire longtemps mal. A cette rosée je suis redevable de ma chère petite fille ; je lui suis redevable de toutes mes joies ; le genre humain lui doit son existence. Dans notre langue, on la nomme semence et sperme, deux mots dont l'un est latin, l'autre grec d'origine. Cette semence, en effet, jetée dans le sillon féminin, ne tarde pas à devenir un homme. De tous les animaux, c'est l'homme qui émet la plus copieuse quantité de semence ; mais ceux chez qui trois ouvriers la fabriquent, par exemple Fulvio, frère de mon amie Pomponia, inondent naturellement les femmes d'une pluie encore plus abondante que ceux qui n'en ont que deux.

Octavia. — Peut-être Caviceo en a-t-il trois, car il m'a déjà inondée d'une abondante rosée.

Tullia. — Il eût été honteux à un vigoureux garçon, amoureux de ta beauté, chère cousine, honteux pour lui et pour toi-même, de venir te faire une libation les vases vides. Mais laisse-moi achever. Ce liquide écumeux, blanc, visqueux est porté, de l'endroit où il subit sa coction, à l'extrémité de la tête de l'organe, et de là il jaillit impétueusement jusqu'à une distance de trois pieds. Quand le déduit s'achève, après maintes violentes secousses, il est projeté avec tant de raideur jusqu'au fond de la matrice, qu'il n'est pas de femmes, à moins

(1) Voir *L'œuvre du Divin Arétin*, tome I, *Introduction*, p. 38 et note. (Bibliothèque des Curieux, 1909.)

qu'elles ne soient d'un tempérament tout à fait engourdi, qui ne se sentent envahir et arroser de cette pluie brûlante avec un indicible chatouillement de volupté. Les mots me manquent, Octavia, pour te dépeindre comme il faudrait cette jouissance ; tu te le diras à toi-même, dans quelques heures.

Octavia. — C'est donc de la tête de l'organe que coulent ces ruisseaux de lait? Vraiment, je ne nierai pas que Priape ait une tête, lui qui cessa de résider parmi les habitants de Lampsaque parce qu'il était trop formidablement outillé et sans doute aussi pour se rapprocher des déesses, comme tu me l'as conté. Mais j'ignorais que chez l'homme ce membre eût une tête ; oui, que les hommes eussent deux têtes, je n'en savais rien, sotte que je suis !

Tullia. — Et bien heureux, bien fortunés ceux qui auraient trois mentules! Ils jouiraient de la gloire suprême parmi les héros. L'extrémité du pénis, de forme oblongue, se nomme la tête, le balanus, le gland, et si tu venais à le presser entre le bout de tes doigts, bien loin de lui faire le moindre mal, tu lui causerais la plus agréable délectation. Quand tu brûleras, tourmentée du taon amoureux, par aucun autre plus court chemin tu n'amèneras Caviceo à satisfaire ta Vénus, fût-il livré aux préoccupations les plus éloignées de semblables désirs. Cette tête du Priape est coiffée d'un bonnet que l'on appelle prépuce ; presque jamais il ne l'ôte, à moins qu'il n'ait à te saluer et qu'il ne se présente, tête nue, à la cour de sa souveraine.

Octavia. — Tu es étonnante et je ne serai jamais rassasiée de t'entendre. Plaise au Ciel que Callias non plus ne soit jamais las quand il couche avec toi !

Tullia. — Mes yeux déjà se ferment de sommeil ; je ne puis du tout supporter les veilles prolongées, et tu ne

m'as dit ce que tu viens de me dire qu'après avoir fait une remarque : c'est que je poursuis à moitié endormie l'entretien que nous avons sur ces matières.

Octavia. — N'aie pas sommeil, je t'en prie ; sois gentille pour qui te fait des risettes.

Tullia. — Par ta Vénus et par la mienne, par celle aussi de Caviceo ! tu as plus besoin de sommeil que moi ; la nuit prochaine, tu n'en goûteras pas un instant, au milieu des embrassements, des baisers, des étreintes, des branle-bas, des fureurs de Caviceo. Repose ton corps si tendre, si délicat ; prépare-toi résolument à ce combat que tu dois soutenir.

Octavia. — Je ferai comme tu veux, mais j'ai plus de souci de ta santé que de la mienne. Endors-toi, je ne dis plus un mot.

Tullia. — Donne-moi un baiser, ce sera mon viatique pour le sommeil.

Octavia. — Je te livre ma bouche, mes lèvres, tout mon corps ; toutes les jouissances que tu voudras de moi, prends-les, je t'appartiens.

Tullia. — O les baisers que m'envierait Jupiter ! O les douces étreintes ! Permets que je m'endorme entre tes bras, ainsi que Mars s'endort avec sa Cypris. Quand je serai délivrée du sommeil, je reprendrai mon discours, et tout aussi consciencieusement que j'ai commencé j'achèverai ce qui me reste à te dire, ma douce enfant, ma reine.

Octavia. — Tu es plus bavarde qu'il ne convient maintenant ; tais-toi et dors ; fais ce que tu as à faire.

QUATRIÈME DIALOGUE

LE DUEL

TULLIA, OCTAVIA

TULLIA. — Je ne puis dire combien je me sens reposée par ce long sommeil qui, sept heures de suite, a envahi mes membres ; et toi, Octavia ?

OCTAVIA. — Moi, je ne dors plus depuis une heure, qu'un cauchemar horrible m'a réveillée en sursaut, tout effrayée et toute tremblante.

TULLIA. — Raconte-moi ce cauchemar, si tu veux bien.

OCTAVIA. — Il me semblait être avec Caviceo, ma chère Tullia, en train de nous promener sur la verdoyante rive du Pô, à l'ombre des branches de saule qui nous protégeaient contre les ardeurs du soleil. Caviceo charmait mon âme et mes oreilles de ses tendres plaintes, que lui faisait pousser l'amour. Il me demanda un baiser, je refusai; il supplia, je lui cédai enfin et il le prit. Comme ensuite il me glissait une de ses mains dans mon corsage et m'entourait de son autre bras, grâce à toi, grâce à tes enseignements, à peine si je pus me débar-

rasser de son étreinte. Délivrée, je me mis à fuir; il me poursuivit; au moment où il allait m'atteindre, je me retourne et..... ô Tullia, quel prodige aperçois-je?

Tullia. — Des loups s'étaient-ils jetés sur Caviceo et dévoraient-ils tes amours? S'était-il lui-même percé de son épée?

Octavia. — Vraiment, oui! Puisse-t-il plutôt me transpercer de son poignard!

Tullia. — Aimable et spirituelle enfant!

Octavia. — Je le vois métamorphosé en une horrible bête, on ne peut plus semblable aux satyres que nous voyons peints sur les tableaux et bien dissemblable à lui-même. Tout son corps était hérissé de poils. Au haut de la tête se dressaient, de chaque côté du front, deux cornes de bouc; le sommet se terminait en pointe aiguë; mais les oreilles, le front, les yeux, le nez, tout le visage était bien celui de Caviceo. Il me menaçait d'un épieu deux fois plus gros que ne l'est celui du Priape sculpté sous les statues de Vénus; le reste du corps finissait en bouc. Il se ruait sur moi, voulait me prendre de force, appliquait sa bouche sur la mienne. Que te dirai-je de plus? Un spectacle si nouveau me frappa d'épouvante : ce que cela me présage de malheurs, tu peux me le dire, toi qui es si savante.

Tullia. — Oui, je le puis, chère cousine, et je te le dirai en temps et lieu; mais pour le moment tu n'as pas besoin de le savoir.

Octavia. — Ne me laisse pas me torturer plus longtemps de curiosité, ma reine, mon mari, « si tu as eu de moi quelque douceur ».

Tullia. — A toi, tendre et florissante jeune fille, ce songe présage les fruits savoureux que tu recueilleras d'autres amours; mais à Caviceo il présage, sinon du malheur, du moins la profanation du lit conjugal.

Octavia. — Loin de moi pareille ignominie.

Tullia. — Les maris dont les femmes, sous l'influence d'une impudique Vénus, se livrent, par le libertinage, aux caprices des autres hommes, on les met, dans le public, au rang des boucs et des cornards.

Octavia. — Je comprends ce que tu veux dire. Ainsi, je me plongerais dans une telle infamie? Je n'abandonnerais pas à mon Caviceo, uniquement, la possession de mon corps? Mais j'aimerais mieux mourir que de me résoudre à un tel déshonneur!

Tullia. — Nous causerons de cela, chère enfant, dans un temps meilleur; lorsque tu auras perdu ta virginité, que Caviceo, durant de longs mois, t'aura, jour et nuit, fatiguée, broyée, moulue. Autres temps, je le sais, autres idées.

Octavia. — Il faut que tu aies bien changé de caractère et que tu ne sois plus du tout du même avis que lorsque tu épousas Callias, si tu as de moi une opinion semblable.

Tullia. — Qui te fera un opprobre d'avoir cédé à l'irrésistible nécessité, si les Destins te poussent à faire cette folie? Ils m'y ont poussée, moi aussi, et Minerve même n'y échapperait pas. Mais n'as-tu rien vu de plus en songe, concernant Caviceo?

Octavia. — Absolument rien. Tout à fait réveillée, pendant que tu étais plongée dans le plus profond sommeil, je me mis à rouler dans ma tête ce que tu m'avais dévoilé des secrets de l'amour.

Tullia. — Tout cela regarde Caviceo et non pas ta mère, qui t'a confiée à moi pour que je t'endoctrine. Plus tu sortiras instruite de mes bras pour passer dans ceux de Caviceo, plus délicieux seront les fruits qu'il recueillera de ton amour. Quels peuvent être ces fruits, c'est ce qui te reste à savoir, et il me reste à te dire quelle

volupté t'attend, cette nuit une fois écoulée. Tu sais déjà que Caviceo te pénétrera jusqu'à la septième côte.

Octavia. — Tu ris, Tullia; comment cela serait-il possible? Tu veux te moquer de moi.

Tullia. — C'est comme cela, pourtant. Vos sexes seront si bien mêlés que, dans cette confusion, vos deux corps sembleront n'en faire plus qu'un seul. Mais comment cela s'opérera-t-il, c'est ce qui te regarde tout à fait.

Octavia. — Je veux le savoir, et je crains de l'apprendre; je voudrais être dans les bras de Caviceo et je redoute le moment où j'y serai.

Tullia. — D'abord, t'enlaçant de ses bras, comme de lourdes chaînes, de crainte que tu ne lui échappes, il t'étreindra très fort.

Octavia. — Parle-moi de Callias, petite sœur; dis-moi comment il s'y est pris lorsque tu lui fus donnée pour femme, car de Caviceo tu ne peux rien dire avec certitude.

Tullia. — Je veux te satisfaire, et il faudra que tu sois de marbre si, au jeu que joua Callias avec moi, lorsqu'il devint mon mari, tu ne devines pas celui que Caviceo doit jouer avec toi. Il y a longtemps de cela, mais aucun des incidents de cette voluptueuse nuit n'est sorti de ma mémoire.

Octavia. — Tout le monde est encore couché à la maison. Le soleil, œil de la Nature, père des jours, entr'ouvre à peine au-dessus du monde sa paupière appesantie; les yeux des mortels nagent dans le calme du sommeil et la douceur du repos; partout règne un profond silence. Nous sommes en pleine sécurité, soit pour causer, soit pour nous divertir.

Tullia. — Tout à fait. Après que ma mère m'eût couchée dans le lit nuptial, elle me donna un baiser, ainsi qu'à Callias, voulut que Callias me donnât un baiser

devant elle, couchée et couverte de rougeur comme j'étais, puis se retira, ferma la porte de notre chambre et emporta la clef dans la sienne, où se trouvaient nombre de nos parents, entre autres ma chère Pomponia.

Octavia. — Tu veux parler de celle qui était du même âge que toi, qui vivait dans ta familiarité la plus intime et que tu aimais plus que nulle autre de tes compagnes ?

Tullia. — Si tu connaissais la grâce, le charme, l'esprit de cette femme, tu aimerais Pomponia autant que je l'aime. Quelques mois auparavant elle avait épousé Lucrezio, jeune homme accompli, doué d'autant de qualités aimables que de beauté corporelle. Elle m'avait on ne peut mieux instruite de tout sur ce chapitre, appris ce que j'aurais à endurer lors des premiers assauts, ce qu'il me faudrait faire, ce qu'il me faudrait dire ; elle s'était ingéniée enfin à ce que je n'eusse rien à ignorer, même dans les plus menus détails, de tout ce qui concerne Vénus. Elle m'avait surtout fort exalté les plaisirs que nous y goûtons, plaisirs qui, par ma Junon ! dépassent de beaucoup tous les autres. Bref, ainsi préparée, dressée d'avance, j'attendais mon bon champion avec un courage égal au sien, quoique de force inégale, si toutefois la pudeur pouvait m'abandonner.

Octavia. — Mais pourquoi tous ces préliminaires ?

Tullia. — Tu le verras. Contiens un tant soit peu cette ardeur que tu as de vouloir apprendre en même temps tout ce qu'il t'importe de savoir. Je te dirai tout, mais chaque chose en son lieu.

Dès que ma mère se fut éloignée et que Callias me vit confiée à lui seul sur ce champ de bataille de Vénus, il se dépouilla de ses vêtements en si grande hâte qu'il se trouva près de moi, au bord du lit, avant que je le crusse seulement déshabillé. La chambre était éclairée comme en plein midi, grâce à une quantité de bougies de cire

allumées çà et là. J'aperçus un corps bien proportionné, blanc, plein de suc. Il rejeta les draps dont je m'étais enveloppée dans le lit, car notre mariage avait lieu au commencement de juin, et me découvrit. Je cachais d'une main mes seins pour les soustraire à sa vue; mais il l'écarta et se mit à taquiner toutes les parties de mon corps. En même temps il m'accablait les yeux, la bouche, les joues, les épaules, les seins, d'une grêle de baisers, tout en s'assurant habilement de ma virginité.

Octavia. — Voyez la malice de l'homme !

Tullia. — Oh ! pour ce qui est de cela, pas un homme ne diffère d'un autre. Ils sont tous curieux comme pas un, tu le sais toi-même par Caviceo. Pardonnons-leur cette suspicion, quelle qu'elle soit. Certes, la jeune fille se sent comblée d'une grande joie lorsqu'elle voit que l'on trouve sa fleur intacte, et le mari se réjouit aussi beaucoup de la trouver telle; car, à te dire vrai, chère enfant, celles qui sont vraiment vierges, comme tu l'es, comme je l'étais moi-même, gardent de leur virginité la preuve la plus manifeste en cet endroit où la virginité réside. Cette fleur de pudicité, que les anciens appelaient hymen et *eugium,* certifie vierges celles chez qui elle se montre, et la jeune fille qui en est dépourvue au point qu'on ne puisse la rencontrer est assurément loin d'être pucelle; si elle n'a pas subi d'homme, sans aucun doute son libertinage y a suppléé; vierge, elle s'est dévirginisée elle-même; elle s'est déflorée toute seule.

Octavia. — Tu m'en as dit assez; je devine comment peut faire une vierge pour se prendre son pucelage.

Tullia. — J'aurai encore bien des choses à te dire là-dessus, mais quand il en sera temps. Lorsqu'il eut reconnu qu'il était le premier à passer par mon guichet, il s'élança dans le lit en m'embrassant et me sollicita, par les plus tendres propos, de me laisser aimer.

Octavia. — Et toi, tu ne soufflais mot, tu étais de bois, tu étais de pierre, toi si gracieuse, si aimable, si enjouée?

Tullia. — Les soupirs qui s'échappaient de ma poitrine oppressée me tenaient lieu de paroles; je le repoussais, je le ramenais, je me reculais, je me rapprochais, la honte éteignait mes désirs et les enflammait : « Ainsi concentrée, s'irrite et s'accroît la rage. » Callias s'aperçut que malgré moi j'étais en feu. — « Allons, ma Tullia, dit-il, ne te refuse pas à mon bonheur; il ne dépend que de toi, il est en toi, complètement. Que crains-tu, disait-il, en exauçant mes prières pour me faire plaisir, puisque tu es toute à moi et que, bien mieux, tu souhaites de l'être? — Je veux sans doute être à toi, répliquai-je, mais je veux rester digne de ton estime. Quel est donc l'amour que tu as pour moi, toi qui disais m'aimer, si tu veux me salir? Cet amour ressemble bien plus à de la haine qu'à de l'amour. Aie pitié de moi; laisse-toi toucher par mes larmes. »

Tullia. — Tu pleurais vraiment?

Octavia. — Quelques petites larmettes me tombaient des yeux. — « Allons, dit-il, ma Tullia, si tu m'aimes, tu feras trêve pour cette nuit à cette importune réserve. Dorénavant tu ne seras jamais plus chaste qu'à l'heure où, dans ce lit conjugal qui est le nôtre, tu montreras n'avoir plus rien en toute ta personne qui s'oppose à ton devoir, à mon plaisir : car mon plaisir est tout ton devoir désormais. Que tu sois de glace pour tout le monde, je le veux, mais pour moi tu dois être plus aimante qu'un moineau. Ce que je te demande pleinement dans mon droit, j'entends donc que tu le fasses, et de bon cœur. »

Octavia. — Oh! j'ai peur pour toi; je frissonne en songeant à tes blessures.

Tullia. — Tu dis des bêtises, impertinente; écoute

sérieusement les choses sérieuses. C'est ton devoir si tu es sensée.

Octavia. — Ah! ah! ah!

Tullia. — Il ne me dit pas un mot de plus, mais il inséra sa jambe dans les miennes et de toute sa poitrine pressa la mienne. Puis il se livra à un assaut rapide et vain d'ailleurs, durant lequel j'éprouvai, je dois le dire, une vive douleur.

Octavia. — As-tu pu te retenir et t'empêcher de crier?

Tullia. — J'ai jeté un cri, et même assez haut.

Octavia. — Mais quand tu vis que la besogne n'était pas plus tôt entamée que finie, as-tu crié tout de même?

Tullia. — J'étouffai à l'instant ma voix et aussitôt Callias tenta une nouvelle escarmouche, qui cette fois fut sanglante. Alors il se reposa un moment. — « Que je meure, ma chère Tullia, me disait-il, si je ne t'aime plus que mes yeux, plus que ma vie! Rien de plus beau que toi parmi les mortels. Es-tu déesse ou femme? Comme tes seins se gonflent d'une mignonne rondeur! comme ils sont durs, bien séparés par l'intervalle convenable! » En même temps, il les caressait de la main, leur appliquait des baisers, les mordillait doucement... et mille autres agaceries qui m'enflammaient d'une ardeur inconnue. « Éloigne, lui disais-je, cette main incendiaire, cesse; pourquoi me tourmenter? » Mais il sautait de joie en m'entendant confesser mon ardeur. Il s'empara de ma main gauche. — « J'allume en ton honneur cette torche de Vénus, me dit-il; l'incendie qu'elle a provoqué, elle l'éteindra. Courage, ma nymphe. C'est pour te faire femme que ta mère t'a laissée en mon pouvoir; lorsqu'elle reviendra nous trouver, si je te rendais intacte, telle qu'elle t'a donnée à moi, elle accuserait son gendre d'être un lâche, elle me refuserait pour gendre, moi qui n'aurais pas su être ton mari. »

Je me rendis à ses supplications. Et tout à coup je ressentis une douleur intolérable. — « Tu m'égorges, Callias ! » criai-je, vociférai-je d'une voix pitoyable. Ce n'étaient plus des cris, c'étaient des hurlements ; une courte trêve me fut laissée. Et bientôt mon mari m'adressait de nouvelles prières : « Si tu m'aimais, chère Tullia, disait Callias, tu ne me refuserais pas, à moi, malheureux, qui brûle d'amour pour toi, les véritables fruits de ton amour. — Je t'aime, répondais-je, je t'aime éperdument, mais, infortunée, que veux-tu que je fasse ? Je souffre trop. — Ignores-tu donc, ajouta-t-il, que tu m'appartiens, de plein et indubitable droit ? Pourquoi m'empêches-tu de jouir librement de mon bien ? Sied-il à une femme instruite dans les bonnes lettres comme tu l'es, ma chère épouse, mes délices, de remplir si négligemment son devoir ? Or ton devoir est de ne point me chicaner les présents de Vénus. — Ah ! Callias, répliquai-je, si tu savais, tu aurais pitié de ta Tullia, si tu l'aimes. — Cette douleur est bienséante, elle t'honore, ajouta-t-il ; plus elle te semblera vive, plus tu montreras ta pureté. Mais la souffrance ne sera pas de longue durée, tandis qu'elle durera toujours la jouissance qui ne tardera pas à lui succéder. Si tu m'avais laissé faire, peut-être eussé-je été père ! C'est un crime, crois-moi, un crime tel qu'il n'en est pas de plus abominable ; tu viens d'assassiner toi-même tes enfants et les miens, avant qu'ils fussent nés, de leur arracher l'âme qu'ils n'avaient pas encore ! Ton manque de courage est criminel et déshonorant. » A cette harangue : — « Je ne veux pas, mon cher époux, répondis-je, élever de controverse avec toi sur ce chapitre. Je m'avoue coupable, pardonne-moi ; je t'obéirai mieux désormais, je supporterai d'un cœur ferme et d'un corps immobile toutes les tortures, pour te faire plaisir. — En vérité, quelle est donc ta hardiesse, ma

mignonne, dit-il, de croire que tu pourrais t'exempter de ce que toutes les femmes, de n'importe quelle condition, et souvent beaucoup plus jeunes que toi, supportent patiemment tous les jours, quand elles se marient? Rien ne peut t'exonérer de ce tribut. Tu es fort savante ès lettres grecques et latines, et tu te conduis comme si tu étais une sotte, une ignorante. » Je répondis en riant : — « Déesse Pertunda (1), viens à mon secours. Telle tu m'ordonneras d'être, pour servir à tes volontés, telle je serai, courageusement. Mais, hélas! je serai bientôt en sang, si la déesse Pertunda m'assiste. » Callias éclata si fort de rire que de la chambre voisine ma chère Pomponia l'entendit; mais calmant sa gaîté : — « Maintenant, dit-il, laisse-toi aimer; fais tout ce que je t'ordonnerai si tu veux que je sois ton mari, tout ce que je te demanderai, tout ce dont je te prierai, si tu aimes mieux voir en moi un amant. » Je promis de tout faire.

Octavia. — Et tu as tenu ta promesse?

Tullia. — « Allons, du courage, reprit-il. Je braverais la mort pour toi, et tes résistances s'opposent à ma tendresse? Dans ce conflit, tu es toi-même témoin de mon amour; non seulement tu peux l'être, mais tu dois l'être. — J'aimerais mieux, répondis-je, encourir la haine de Vénus que de te déplaire. » Il approche alors sa torche de la porte du lanuvium, ouvre une brèche de plus en plus grande et pénètre tout entier. Je crie, je hurle, des

(1) Une des divinités qui, chez les Romains, présidaient aux relations conjugales. *Virginensis* aide à dénouer la ceinture de l'épouse; le dieu *Subigus* et la déesse *Prema* la couchent, la subjuguent et l'empêchent de se débattre sous les assauts impatients de l'époux; *Pertunda* vient en aide au mari pour pénétrer la fosse vaginale. (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, VI, 9; Tertullien, *Aux Nations*, II, 11, Arnobe, *Contre les Gentils*, IV, 11.)

ruisseaux de larmes s'échappent de mes yeux. « Malheureuse ! disais-je, tu m'assassines ! — Tu es à moi maintenant, dit-il ; de chaste vierge te voilà devenue non moins chaste épouse. Tu n'as plus rien à redouter ; je me suis frayé la route par laquelle nous irons tous les deux au bonheur. »

La besogne achevée, il ne quitta pas le champ de bataille tout de suite : « Je veux me rembourser de mes frais, ma Tullia chérie, dit-il, maintenant que j'ai obtenu la reddition de ta citadelle. Je suivrai l'exemple des vainqueurs. — Que font donc les vainqueurs ? demandai-je ; dis-le-moi, je t'en prie, mon cher Callias, puisque tu m'as vaincue et que tu me tiens à ta discrétion. Garde-moi en servage, si tu as voulu faire une conquête ; laisse-moi libre si tu t'es battu pour la gloire. — La citadelle que j'ai eu tant de peine à prendre, qui m'a coûté une si grande effusion de sang, je ne te la laisserai pas vacante si tôt que tu le crois. J'entends que tu saches bien que je suis le vainqueur et que ton domaine, tout démantelé, tout démoli qu'il est, reconnaisse ma loi. — Oui, sans doute, dis-je, il est démantelé et démoli misérablement, je suis en ruines. — Tu changeras bientôt de langage, ma Tullia, et tu avoueras qu'il n'est rien au monde de plus doux que les plaisirs de l'amour, mais fais-moi la grâce de prendre un peu de peine. Cela t'est possible mieux qu'à nulle autre, jeune, solide, florissante et robuste comme tu l'es. » Et bientôt tous les deux, confondus ensemble dans des secousses énergiques, nous semblions vouloir faire crouler la chambre ; le lit tremblait avec de tels craquements que l'on en percevait le vacarme à longue distance. « Mon âme, ma Vénus, murmurait Callias, que tu me rends heureux ! quel homme est plus fortuné que moi ? — Et moi je sens, disais-je..... »

Ainsi nous expirâmes, les muscles comme dénoués, tous les deux à la même minute. Je crois que si Vénus en personne avait présidé comme arbitre au combat, elle n'aurait su à qui donner la palme. A peine commencions-nous à recouvrer le souffle que, dans cette course réciproque, nous avait presque fait perdre notre longue application à la lutte, lorsque nous entendons mettre la clef à la serrure et la porte s'ouvrir. Ensemble, ma mère et Pomponia se précipitent dans la chambre, toutes radieuses, ferment la porte derrière elles et, pour que personne ne les suive, poussent le verrou.

Octavia. — Était-ce un verrou comme celui dont Callias venait de barrer ta porte? Hem! hem! hem! Et ta mère et Pomponia ne s'étaient-elles pas, pour l'avoir, colletées l'une l'autre? Hem! hem! hem!

Tullia. — Tu as le cœur de rire, toi qui sous peu d'heures sentiras ton huis barré par un verrou de deux livres pesant?

Octavia. — « Oui, notre courage est à l'épreuve de la pique : il ne croit pas payer trop cher, de son sexe, l'amour qu'il ambitionne. » C'est toi-même qui as modifié de la sorte ces deux vers de Virgile. J'achèterai, certes, au prix de ce que j'ai de plus rare, l'amour de Caviceo et des délices pareilles aux tiennes. Poursuis le fil de ta narration.

Tullia. — Je ramène bien vite les draps, que tout d'abord Callias avait rejetés à nos pieds, et j'en couvre le corps de Callias ainsi que le mien, de peur que les yeux de ma mère ne fussent offensés de ce spectacle; je me préoccupais moins de Pomponia, qui me connaissait autant que je te connais toi-même. Ma mère se jeta en courant dans les bras de Callias : — « Mon fils, t'es-tu comporté vaillamment? Les vociférations de ma chère Tullia m'ont porté témoignage de ta victoire; je t'en

félicite, toi et Tullia. Si tu n'avais pas gagné la bataille, Tullia aurait été veuve aussitôt que mariée. » Pendant ce temps, Pomponia, m'enlaçant dans ses bras, me couvrait de baisers et me baignait les joues de ses larmes. — « Comme il t'a cruellement traitée, le bourreau ! murmurait-elle à voix basse. En t'écoutant gémir de la sorte, chère sœur, je poursuivais de mes malédictions la rage effrénée de ce mauvais sujet. Mais comment cela va-t-il ? — Très bien, répondis-je ; cependant c'est par un chemin bien malaisé que je suis enfin parvenue au plaisir que je souhaitais ; je ne suis arrivée aux pleines et suprêmes jouissances de la vie qu'en passant presque par les angoisses de la mort. — Es-tu femme, maintenant ? ajouta-t-elle. — Oui, répondis-je ; et je m'étonne qu'on puisse acheter tant de bonheur à si bon marché. J'aimerais mieux désormais me passer le jour de la lumière du soleil que de rester une seule nuit sans les plaisirs de Vénus. — Très bien, on ne peut mieux, répliqua-t-elle, et certainement, celle qui dans sa jeunesse ne sait pas user des dons de Vénus, toute vivante qu'elle est, ne jouit pas de la vie, je pense. » Puis elle se tourna du côté de Callias et lui appliqua un baiser, en l'appelant son Empereur, lui, sous les drapeaux duquel Vénus avait si rapidement triomphé d'une vierge si pure, si farouche, après avoir massacré tous les ennemis, Eugium, Nymphes, Hymen. Tu sais que Pomponia est fort instruite. Ma mère présenta à boire à Callias du vin aromatisé, dans une coupe d'argent passablement grande : — « Cela te réchauffera l'estomac, mon fils, lui dit-elle ; mais si tu m'en crois, tu vas te reposer un peu. Tu as assez fait cette nuit, pour ta gloire, en passant au fil de l'épée la virginité de ma Tullia. » A moi, elle me donna trois noix confites et me dit de les manger, en me soufflant à l'oreille que je devais tâcher d'obtenir de mon mari la permission

de dormir quelques heures; qu'il avait aussi besoin de sommeil et de repos, pour sa santé, après de tels exercices de palestre. Cela fait, toutes deux se retirèrent. Pomponia, en souhaitant la bonne nuit à Callias, lui dit de reprendre un nouveau courage, une nouvelle ardeur; à moi, d'avoir le cœur ferme à la besogne et une constance invincible. Pendant que ma mère et Pomponia parlaient, que ma mère remettait en ordre les draps et les couvertures, Callias parcourait de sa main tout le champ de bataille de Vénus. Ses forces instantanément revenues, il rappelle Pomponia, qui s'éloignait. — « Je veux, petite sœur, dit-il, que tu sois toi-même témoin de la cruauté dont j'use envers ma souveraine, ton amie de cœur, mauvais sujet que je suis. » Devant elle il se livre à un nouvel assaut conjugal. — « Ah ! ma chère Pomponia, m'écriai-je, viens à mon aide, accours. » Mais aussitôt Pomponia et ma mère s'élancèrent hors de la chambre en éclatant de rire. Cette poste fut un peu plus longue que les autres. Enfin tous mes sens m'annoncèrent que rien ne pouvait causer de plus forte et de plus délicieuse jouissance. « Les dieux nous soient en aide ! s'écria Callias; cette fois, sans aucun doute, ma chère âme, tu as conçu. Avoue-le, mon cœur, la jouissance que tu viens d'éprouver ne dépassait-elle pas toutes celles que tu as pu goûter dans ta vie? — Je l'avoue, répondis-je; mais ce qui m'a fait surtout éprouver une incroyable sensation de plaisir, c'était l'idée qu'elle venait de toi, et cette idée à elle seule me comblait de bonheur. » Il me baisa tendrement, puis : — « Repose-toi un peu, ma chère Tullia, dit-il, jusqu'à ce que je te convie à de nouvelles joutes. » Un doux assoupissement nous envahit, fatigués que nous étions, et nous tint immobiles, nous récréa trois heures de suite. Callias, à son réveil, m'appliqua je ne sais combien de baisers, sans pourtant réussir à me tirer de mon

sommeil, tant j'étais profondément endormie. Il rejeta de nouveau les couvertures sur nos pieds et me contempla. Il s'extasiait de la perfection de mon corps (les bougies, en effet, n'étaient encore pas éteintes) et regardait en riant les dégâts causés dans les bordages de ma nacelle. Réveillée aussitôt, j'ouvris les yeux. — « Fort bien, dit-il, tu es en vie, ma chère femme; je craignais d'avoir affaire à une morte, comme on le raconte de Périandre, tyran de Corinthe (1). — Tu t'apercevras que je suis bien vivante, répondis-je. — Fais que je m'en aperçoive, répliqua-t-il en me baisant; jamais tu ne m'auras procuré de plus grand plaisir. »

Octavia. — Que fis-tu, pour qu'il s'aperçût que tu étais en vie? Je me doute à peu près de la chose.

Tullia. — Qu'était-ce donc, à ton avis?

Octavia. — Tu t'agitas à son côté et le plus fort qu'il te fut possible.

Tullia. — Tu l'as dit toi-même.

Octavia. — Cet assaut dura-t-il longtemps?

Tullia. — Si tu mesures à l'horloge, trois quarts d'heure, mais si tu songes aux délices, deux siècles.

Octavia. — De tels siècles de volupté puissent-ils m'échoir souvent!

Tullia. — C'est par des siècles pareils, sans doute, que toutes les générations des êtres vivants perpétuent avec tant de plaisir leur éternité. Accablée d'une si violente agitation, je ne pus supporter plus longtemps la fatigue. « Je m'avoue vaincue, m'écriai-je; laisse-moi reprendre un peu haleine. — Quoi! tu te rends? tu déposes les armes, Tullia? me demanda-t-il. Oh! la fai-

(1) Périandre, tyran de Corinthe, un des sept sages de la Grèce, tua sa femme à coups de pied.

néante ! Allons, reprends courage. — J'implore la paix, répliquai-je, ou tout au moins une trêve. Tu as plus de force et plus de vigueur dans les membres, mais non plus de courage que moi, crois-le bien. » Comme j'achevais de parler, ramassant toutes ses forces, il reprend la lutte, et au bout d'un instant nous tombons épuisés dans les bras l'un de l'autre.

Octavia. — Et tu n'éprouvais plus aucune souffrance au siège de cette guerre intestinale ? Je t'interroge curieusement, car si je brûle du désir de Vénus, je suis bien tourmentée aussi. Je balance suspendue « entre la crainte et l'espérance... »

Tullia. — Finis, petite niaise ; la douleur n'est rien auprès du plaisir.

Octavia. — Je commence à t'en croire, il me semble. Que te fit encore Callias, avant le lever du jour ?

Tullia. — Il fut enfin plongé deux heures durant dans le plus profond sommeil ; pour moi, je ne pus dormir, quoique j'en eusse le plus grand désir. Les bougies brûlaient encore. Il me vint l'idée d'ouvrir la fenêtre qui donnait sur le jardin ; je me levai toute nue et je l'ouvris : Callias ne broncha pas. J'éteignis les flambeaux et je satisfis un besoin violent ; mais cette opération me causa une douleur si vive que je pouvais à peine l'endurer. Je laissai échapper une plainte et ma voix gémissante tira Callias de son sommeil ; il m'aperçut, mais ne bougea pas et continua de fixer les yeux sur moi sans que je crusse qu'il fût éveillé.

Octavia. — Ce que tu me dis est bien étrange.

Tullia. — Rien de plus naturel. La cuisson que j'éprouvais me faisait autant de mal que si tu lavais avec du sel fondu dans du vinaigre une blessure que tu te serais faite par le hasard avec un couteau. Callias tout d'un coup me surprit en m'adressant ces paroles :

« Souffres-tu maintenant, ma Tullia ? » Couverte de honte : « Je croyais que tu dormais, lui dis-je ; pardonne-moi, cher cœur, mon imprudence et mon impudence ; j'ai honte d'avoir offensé tes yeux de ce spectacle indécent. Quoi ! tu m'as vue en conversation avec ce pot de chambre ? — Appelles-tu indécent, répliqua-t-il, ce qui, étant de toute nécessité, ne peut avoir en soi rien de honteux ? » Enfin je me remis au lit. Callias me reçut tout entière allongée entre ses bras. Aussitôt il me couvrit la bouche de baisers, et en même temps il m'appliquait de petites tapes sur les fesses, tantôt d'une main, tantôt de l'autre. Il me demanda de l'exciter moi-même à de nouveaux combats : c'était un service à lui rendre, disait-il ; je ne refusai point. Et nous arrivâmes ainsi l'un par l'autre au comble de la volupté. Le grand jour venait au milieu de ces amusements, et ma mère avait promis de nous rendre visite dès le matin. Pendant que nous parlions de toutes sortes de choses, échangeant des baisers et frôlant nos corps l'un contre l'autre, la voix de ma mère qui s'approchait parvint à mes oreilles. — « Vienne qui voudra, dit Callias, personne n'empêchera que je jouisse de tes embrassements. J'ai résolu, ma volupté, de courir sept postes ; j'ai achevé six courses, reste la septième, qui me mènera à la pleine satiété. » Dès qu'il sentit que ma mère était tout près, il m'enjamba de nouveau, et au moment où l'on introduisait la clef dans la serrure : — « Moi aussi, s'écria-t-il, j'introduis ma clef dans ta serrure. » Ma mère, qui entrait juste en cet instant, entendit le lit trembler ; par pudeur, j'exhalai des plaintes et de gros soupirs. — « Qu'est-ce que je vois, ma fille ? dit-elle ; une nuit entière ne t'a pas suffi ? et à toi non plus, Callias, pour jouir de ma Tullia ? — Pardonnez-moi, ma mère, répondis-je ; j'aimerais mieux la mort que de me laisser voir en pareille posture. — Je

travaille au bonheur de ma Tullia, au milieu de ma Tullia même, répliqua Callias, sans perdre haleine. — Ma fille, il faut obéir à ton mari, dit alors ma mère; et surtout ne pas avoir honte de lui obéir en ce qui est la plus importante partie des fonctions d'une épouse. Je m'en vais, pour revenir tout à l'heure ; dans l'intervalle, prenez joyeusement plaisir l'un de l'autre. » Ma mère sortie, Callias me félicite de mon ardeur, admire ma souplesse. — « Ce dont je veux que tu me loues, lui dis-je, c'est de l'amour que j'ai pour toi ; je veux que tu me remercies d'être obéissante jusqu'à l'ignominie. Mais voici, mon Callias, voici que tout le sang de mes veines s'échappe... de bonheur... »

Lorsque Callias eut un moment reposé entre mes bras ses membres fatigués, il se jeta hors du lit, appela ses valets, s'habilla ; puis, me donnant un baiser, me pria d'excuser son peu de vigueur ; il lui plaisait de parler ainsi : « Pardonne-moi, dit-il, car je n'ai couru qu'un bien petit nombre de milles dans ce stade délicieux. » Comme il achevait ces paroles, ma mère revint et avec elle, plus charmante que le soleil, apparut à mes regards ma chère Pomponia, seconde lumière de mes yeux. Chacune d'elles nous apportait une pleine tasse de consommé brouillé avec des jaunes d'œufs. Ma mère offrit la sienne à Callias et Pomponia m'offrit l'autre, que je bus avec grand plaisir. Callias prétendait n'en avoir pas besoin : il but tout de même. Ma mère me commanda ensuite de prendre quelque repos. « Je le sais, dit-elle, tu as fait tant de chemin, cette nuit, que tu es en danger de tomber malade, si tu ne prends soin de ton corps si délicat. — Nous avons en tout fait sept lieues, interrompit Callias ; il est assez vraisemblable qu'elle soit fatiguée, car tout le long du chemin elle m'a porté en grande vitesse. — Nous causerons de cela plus tard, dit

Pomponia ; en attendant, dors, Tullia, et rétablis par un bon sommeil tes forces épuisées dans ce travail nocturne. »

Octavia. — Ton récit, petite sœur, m'a donné le tableau de tout ce qui menace, je pense, mon réduit virginal. Si le pressentiment ne me trompe, il me faudra en endurer de plus cruelles que toi ; mais, en revanche, j'aurai aussi de plus grandes jouissances.

Tullia. — Que Vénus te soit propice autant qu'à moi, petite sœur, c'est ce que je puis te souhaiter de mieux, pour ta félicité parfaite. Maintenant, sortons du lit, chère enfant ; demain tu en sortiras femme et toujours aussi belle que tu es aujourd'hui une belle vierge. Je crois que tu es assez bien préparée au combat qu'il te faudra combattre.

Octavia. — Oui, Vénus me soit en aide ! Bien mieux, je veux que l'on cite ma constance : sans une larme, sans un cri, d'un cœur ferme, je supporterai tout.

Tullia. — Garde-t'en bien, ma chérie ; Caviceo regarderait cela d'un mauvais œil, si tu montrais tant d'insensibilité ; ton silence tournerait à ta honte. C'est pour le mari un complément de satisfaction, et pas le plus médiocre, que la vierge crie et pleure, lorsqu'il la force ; les hommes prétendent que ces gémissements sont ceux de la virginité expirante, sous le fer qui l'égorge. Les conséquences que l'on en tire, tu peux les supposer sans peine.

Octavia. — Tu fais bien de me prévenir.

CINQUIÈME DIALOGUE

VOLUPTÉS

TULLIA, OCTAVIA

Tullia. — Nulle journée n'eut pour moi plus de charmes que va en avoir cette nuit.

Octavia. — Nous allons pouvoir causer tout à notre aise. Laisse-moi t'embrasser, petite cousine, car en tes embrassements s'endorment tous mes désirs, toutes mes pensées.

Tullia. — Dans les tiens, je suppose, ne s'est pas endormi de la sorte Caviceo. Loin de là, l'excitation de tes charmes l'a certainement agité sans trêve.

Octavia. — Les délices que tu m'avais présagées, je les ai goûtées ; je suis arrivée sans peine à cette jouissance qui est au-dessus de tout, qui met les mortels au rang des immortels.

Tullia. — La porte de notre chambre est bien fermée ; rien ne t'empêche plus de rassasier mes oreilles du régal qu'elles attendent depuis longtemps.

Octavia. — Je te comprends, chère cousine ; tu veux me voir commencer le récit que j'ai promis de te faire.

Tullia. — Oui : que pourrait-il y avoir de plus doux pour moi que de participer ainsi aux plaisirs dont tu as été comblée ? Le récit que tu vas me faire m'en procurera de semblables, en imagination, sans t'en ôter une parcelle des tiennes.

Octavia. — Que ne puis-je de même infuser dans ton corps les flots de volupté qui, durant ces quinze derniers jours, ont mené ma nacelle au port du souverain bien ! C'est du fond du cœur que je parle.

Tullia. — Quel maître mât, quel mât énorme Caviceo dut arborer pour une semblable navigation ! Ta nacelle devait te paraître bien petite pour recevoir un mât de cette taille !

Octavia. — Tu plaisantes ; nous nous convenons très bien, Caviceo et moi. La citadelle qu'il m'a forcée a triomphé de son vainqueur même ; le voici mis en fuite, ses forces épuisées. Ma mère, le voyant déjà si efflanqué, lui a donné le conseil d'aller voir son oncle ; il a pris pour prétexte de son voyage un devoir à remplir ; mais à te parler vrai, chère cousine, la véritable cause, c'était l'épuisement de ses forces, et je ne m'y suis pas trompée. Cette absence, qui devait durer un mois, rétablira sa vigueur ; le conseil ne manque donc pas de prudence.

Tullia. — Qu'est-ce à dire ? Si tendre, si délicate, tu n'es pas morte aux premières attaques de Caviceo ? Qu'entends-je ? Si vite tu es devenue de cette force ? Te voilà passée athlète. O conque victorieuse, digne de la couronne de laurier !

Octavia. — Arrête, main libertine : tes lascifs attouchements excitent à l'adultère une nouvelle mariée.

Tullia. — Laisse faire, petite sotte. Que crains-tu dans

mon lit, que ta présence remplit de passions et d'ardeurs sensuelles ? Ces bougies qui brûlent, je n'ai pas voulu les éteindre, dans l'intention de dévorer des yeux la fleur de ta beauté.

Octavia. — Mais les lois de l'amitié ne doivent-elles pas céder devant celles de l'amour conjugal ? Si je te permets maintenant les mêmes familiarités que jadis, n'infligerai-je pas un affront à Caviceo ?

Tullia. — Ah ! ah ! ah ! qu'auras-tu désormais à me reprocher ?

Octavia. — Que signifient ces éclats de rire ?

Tullia. — Quel gouffre est devenu l'asile où se cachait ta virginité ! Que me reprocheras-tu désormais ?

Octavia. — Je n'ai rien, ma chère Tullia, que je veuille ou que je puisse te reprocher.

Tullia. — Écarte les cuisses.

Octavia. — J'obéis.

Tullia. — Quel changement d'une vierge à une femme ! Tu es toute déchirée, massacrée.

Octavia. — Cesse tes attouchements, tu m'excites trop. Veux-tu que ta main me fasse commettre un adultère, moi qui aimerais mieux mourir que de me souiller dans les bras d'un autre que mon mari ?

Tullia. — Nous verrons cela plus tard. Pour le moment, je continue. Quel homme pourrait, auprès de toi, remplacer Caviceo ? Tu es plus largement ouverte, non seulement que moi, mais qu'il ne convient de l'être à une femme, pour qu'elle puisse convenir à un homme ordinaire. Je suis vierge au prix de toi, moi qui depuis si longtemps subis les hommes, moi qui ai supporté tant d'assauts, moi dont la nacelle a charrié un enfant au port de la vie. Je crains, petite cousine, que tu sois désormais inutile aux hommes, pour le service de Vénus. Suppose un Pygmée naviguant tout seul dans la galère

royale; voilà ce qu'il en sera chez toi pour tout autre que Caviceo.

Octavia. — Cela m'importe peu, pourvu que Caviceo me trouve toujours propre à ses plaisirs et, comme tu disais l'autre jour, que son poignard convienne parfaitement à ma gaine. C'est pour lui, pour son usage particulier et non celui des autres, qu'il a creusé ce stade. Ce dont tu t'émerveilleras, c'est que, la dernière fois qu'il me fit l'amour, il se prétendait aussi étroitement comprimé que si je l'avais serré entre les doigts, et il disait qu'il allait expirer de plaisir.

Tullia. — Et toi, que disais-tu?

Octavia. — Moi, d'une grêle de baisers je l'excitais et de tout mon corps amoureux je l'aidais à parvenir à la volupté.

Tullia. — Mais tu commences par la queue le récit dont je suis curieuse; je veux que tu le reprennes par la tête. Je sais que durant tous ces derniers jours tu as été très consciencieusement travaillée, si jamais ont pu l'être les mieux partagées d'entre les femmes. Rapporte-moi donc tout par le menu, dans les moindres détails, depuis l'heure où tu as été mariée jusqu'à ce jour, chère mignonne.

Octavia. — Je te satisferai complètement, et mon récit, en te chatouillant, te distillera dans l'âme par le tuyau de l'oreille les voluptés qu'Hymen a fait pleuvoir dans mon corps.

A peine venais-je de quitter ton lit que déjà les frères et sœurs, les parents et les alliés de mon cher Caviceo étaient rassemblés chez nous. T'en souvient-il? Dès que nous pénétrâmes dans la maison de mon père, Caviceo vint au-devant de nous, d'une mine joyeuse, et les yeux souriants, pleins d'éclairs, nous donna un baiser, à toi

comme à moi, puis se tournant vers moi, tout radieux : — « Te voici enfin, mon Aurore, dit-il, te voici, mon bon-« heur suprême. Ta mère m'a défendu d'aller vous « rejoindre : ces jolies fesses auraient payé pour toi (il « leur appliquait de la main de petites tapes), je t'aurais « châtiée de ta paresse. Tu sais que tu es mon Soleil ; « resplendis toujours pour moi, et je n'envierai pas son « Soleil au firmament. » Aussitôt, la foule des personnes qui venaient nous saluer nous entoura, le contrat de mariage fut signé ; toutes les cérémonies nuptiales accomplies, suivant l'usage et, comme on dit, selon les règles de droit, il ne restait plus, pour parachever les noces, qu'à immoler la victime.

Tullia. — Tu donnes le nom de victime à ta virginité, sans l'immolation de laquelle, immolation aussi douce et aussi agréable à l'un qu'à l'autre, le sacrement de mariage ne serait pas un sacrement.

Octavia. — Tout cela fini, Caviceo et moi nous fûmes laissés à la maison, le monde s'étant dispersé. Il commença par me demander d'être à lui. — « Je veux bien ; répondis-je ; maintenant je ne m'appartiens plus. » Il me couvrait les lèvres de baisers brûlants, il me pressait, il s'enflammait, il me mettait le feu aux entrailles ; j'étais tout entière à lui et je ne me possédais plus. Deux servantes restaient là : on me les avait données comme gardes du corps ; elles détournaient les yeux, ainsi qu'il convenait à d'honnêtes filles. — « Fais donc sortir ces servantes, mon âme, mon espérance, dit Caviceo ; en cet heureux jour de nos noces, qu'avons-nous besoin d'elles, toi et moi ? — Dieu me préserve d'être si effrontée, répondis-je, que penseriez-vous de moi ? Qu'en penseraient ma mère, toute la maison ? » Il me ferma la bouche de baisers et je le sentis vibrer tout entier contre moi. Au même instant ma mère revint auprès de nous.

— « Comment trouvez-vous votre petite femme ? lui demanda-t-elle ; l'aimez-vous bien ? — Je l'aime ardemment, éperdument, répliqua-t-il ; l'Amour en personne ne pourrait pas ajouter une étincelle à mon amour pour le rendre plus brûlant. Mais, par tous les Dieux et toutes les Déesses qui président et commandent aux noces, permettez-moi, ma mère, de montrer que je suis un homme ; pour que je sois, comme vous le voulez, le mari d'une si belle et si gracieuse épouse, laissez-moi user de ma virilité. — Ajoutez : et si délicate, reprit ma mère. Ayez quelque souci de sa tendre jeunesse ; qu'elle soit de forces bien inégales, dans le combat qui tout à l'heure va vous mettre l'un et l'autre aux prises, ayant à peine quinze ans, vous le pouvez, mon fils, aisément concevoir. — Mais prenez donc pitié de moi, ma mère ! s'écria Caviceo, impatienté de ces retards ; je me sens consumé d'une fièvre intense que seule peut éteindre ma femme, au moyen de la potion conjugale. Laissez-moi la posséder ; si vous me le refusez, vous me déroberez mon bien ; soyez donc au moins libérale de ce qui est à moi. » Ma mère se prit à sourire : — « Vraiment, dit-elle, ces mouvements désordonnés de votre passion viennent hors de saison ; ce n'est pas de la vraie tendresse. Attendez jusqu'à la nuit : ce qui est différé n'en est que plus doux. Les fruits de l'amour deviennent plus savoureux, si l'on tarde à les cueillir, comme tous les autres fruits. Voyez, mon fils, combien sont intempestives vos prières ; je voudrais bien pouvoir vous permettre ce que vous me demandez, mais ni le moment, ni l'endroit n'est convenable. Je ne m'oppose pas à vos plaisirs, mais patientez jusqu'à la nuit. — Ah ! ma mère, répliqua Caviceo, ayez pitié de votre gendre ; Octavia, bien sûr, ne refuse pas de guérir la blessure qu'elle m'a faite au cœur. — Entends-tu ? s'écria ma mère en se tournant vers moi ;

veux-tu guérir son mal ? Veux-tu lui servir de médecine ? »

Tullia. — Et pourquoi pas ? Tu es trop avisée pour avoir dit non.

Octavia. — Mon visage se couvrit de rougeur et cela tint lieu de réponse ; je gardai le silence. « Tu ne dis rien, ma fille, reprit-elle, est-ce que tu consens ? Éloigne-toi un peu, alors ; il est de ton intérêt que je fasse à ton mari quelques recommandations. Va un peu plus loin dans la chambre. » Je me reculai de deux ou trois pas, dressant les oreilles et tout entière à ce qu'ils allaient se dire, de peur d'en perdre un mot. Ma mère alors s'adressant à Caviceo : « Ce n'est, dit-elle, ni le temps ni l'endroit favorable pour consommer le mariage ; vous-même n'en disconviendrez point. Voici que bientôt vont arriver ceux de nos parents qui doivent s'asseoir au repas de noces ; d'ailleurs, pas un lit dans cette chambre. Néanmoins je vais vous confier Octavia, mais sous la condition qu'actuellement elle ne se soumettra qu'une fois, une seule, à vos désirs : la nuit prochaine, vous jouirez de ses embrassements jusqu'à satiété. Pour le moment, je suis sûre que vous allez perdre votre temps et votre huile. Enfin, songez à l'âge de votre petite femme et épargnez-la ; un taureau, si gros qu'il soit, elle le supportera aisément, si vous faites en sorte de l'accoutumer peu à peu à la charge, et de ne pas la mettre en pièces de prime abord. L'adresse vous servira mieux que la force pour planter et greffer votre arbre dans son jardin. » Elle disait tout cela en riant ; puis elle m'appela, et il me sembla entendre hennir d'allégresse Caviceo. « Tu ne m'appartiens plus, ma fille, me dit-elle, tu es à ton mari ; il m'a demandé de te confier à lui quelques instants. Puisque l'Hymen t'a livrée pour la vie entière, ni toi ni moi ne pourrions refuser ; j'ai donc cédé à ses

prières, qui, pour toi, sont des ordres. Mais je veux que tu ne le laisses satisfaire qu'une seule fois son caprice ; dès qu'il aura fini, dépêche-toi de te sauver ; si tu restes plus longtemps, je me fâche, prends-y garde. » Je promis d'obéir. « Tu devras, ajouta-t-elle, te mettre dans les positions qu'il désirera, et surtout fais bien attention de ne rien laisser perdre de l'arrosoir marital. Veilles-y soigneusement, ma fille. » Cela dit, elle me donna un baiser et me conduisit à Caviceo, puis nous enferma ensemble. « Je vais attendre dans la chambre voisine, Caviceo, dit-elle en s'éloignant, que vous ayez fait chez Octavia le petit tour de promenade qu'elle vous a permis. » Et elle partit, en poussant un éclat de rire, mais elle revint presque aussitôt : « J'oubliais précisément, dit-elle, ce qui importe le plus ! » Déjà Caviceo m'avait fait asseoir sur une banquette fixée au mur et avait placé deux chaises sous mes pieds bien écartés, et lui-même dégainait. Dès qu'elle nous aperçut : « Que l'amour est ingénieux ! dit ma mère ; voilà certes une position commode pour Vénus. N'aie pas peur, ma fille. Tu ne t'en trouveras que mieux, si tu sais tirer bon profit de ta peine. » J'étais descendue de la banquette et je me remettais décemment. « Je ne veux pas, nous dit ma mère, que nos convives devinent ce qu'on aura pu te faire ce matin. » Elle m'enleva une robe, me laissant seulement ma chemise pour me couvrir par devant et par derrière : « Maintenant, dit-elle, reçois ton mari, mais n'oublie pas mes recommandations. » Elle me donne un nouveau baiser, puis : « Pourquoi cacher, en te courbant, tes deux petites pommes naissantes ? sont-elles indignes des regards et des baisers de Caviceo ? » Elle se tourne vers lui et ajoute : « Voici, le champ vous est ouvert. Allons, vaillant athlète. » Enfin elle se retire. Caviceo accourt, leste et joyeux, et, après m'avoir ôté ma chemise, il m'ordonne

de me rasseoir comme j'étais auparavant, et replace les chaises sous mes pieds. Puis il glisse sa main droite sous mon corps et me rapproche un peu plus de lui. « Tu me présentes maintenant, ma reine, dit-il, ce qui va me mener au terme du véritable bonheur. » Alors il m'accole.

Tullia. — En avant, donc ! et toi, que fais-tu ?

Octavia. — Je ne me défendais pas, je ne me livrais pas non plus ; l'un eût été d'une sotte, l'autre d'une effrontée. Caviceo, ayant fait un premier effort, resta un moment immobile. « Ma chère Octavia, me dit-il, étreins-moi bien fort, enlace tes jambes autour de mes reins. — Je ne comprends pas ce que vous voulez, répondis-je ; que comptez-vous faire ? Ayez pitié de moi. » Là-dessus, de sa propre main il place ma jambe autour de ses reins, comme il le voulait ; enfin il vise la cible de Vénus. D'abord il ne donne que de petites secousses, puis il va plus fort, et finalement d'une telle violence que je ne doutai point d'être menacée du plus grand péril. Il heurte avec tant de raideur la contrescarpe de mon fossé que je lui crie : « Vous me déchirez ! » Il interrompit un instant sa besogne. — « Tais-toi, je t'en conjure, ma chérie, dit-il, du courage. » Il glissa de nouveau sa main, me rapprocha de lui, car j'avais l'air de vouloir battre en retraite, et, sans plus tarder, me harcela de si fortes secousses que j'étais près de défaillir. Je poussai une telle clameur que ma mère accourut en toute hâte. — « Oh ! Caviceo, cria-t-elle, avez-vous oublié votre promesse ? La lutte que j'ai eu l'indulgence de vous permettre doit être un jeu et non un combat en règle. » Comme elle achevait ces paroles, Caviceo expirait de volupté.

Tullia. — Pendant ce temps-là, toi tu ne t'émouvais de rien ?

Octavia. — Je l'avouerai, ma Tullia : pour la première

fois alors je compris ce qu'est Vénus. Et cependant je n'ai pas goûté complètement les délices de la volupté. Au moment où Caviceo se pâmait, j'éprouvai une sorte de démangeaison, mes yeux se noyèrent, mon souffle haleta. Le visage en feu, je sentis tout mon cœur se fondre.

Tullia. — Tu dépeins si bien la chose, sur le vif, que, fussé-je de pierre, tu serais capable de m'émouvoir. Donne-moi un baiser. Veux-tu de Lampridio? mais tu n'en veux pas. Tu me mets en rage; ce que je veux, ce que je ne veux pas, je n'en sais rien.

Octavia. — Qu'avons-nous affaire, toi et moi, de Lampridio? Que veux-tu que je veuille ou ne veuille pas?

Tullia. — Je suis folle, ma petite caille, ma tourterelle.... Ah! prête-moi ta main.

Octavia. — Je ne te la prête pas, je te la donne. Qu'en feras-tu?

Tullia. — Mets-la, toute grande ouverte, sur le bastion de Vénus, envahis le champ de bataille des guerres intestines, et tiens-moi lieu de mari. Fort bien!

Octavia. — Oh! si je pouvais te faire ce que me fait Caviceo! Mais qu'est-ce que l'ombre en comparaison du corps? Comme tu m'embrasses étroitement! Comme ta poitrine se colle à ma poitrine!

Tullia. — O Lampridio!...

Octavia. — Que tu es libertine! De tes lombes jaillit un ruisseau où pourrait presque nager l'enfantelet Amour.

Tullia. — Laisse-moi me remettre un peu de cet accès de rage. Enfin la bourrasque est apaisée, le calme renaît dans mes sens. Retourne à Caviceo, que tu as laissé au moment où il venait de fondre en sueur.

Octavia. — Je t'achèverai mon récit; mais quelle idée avais-tu sur Lampridio? Que disais-tu, tourmentée d'une impuissante fureur? Que n'appelais-tu à la besogne, ou

du moins à quelque partie de la besogne, ton Callias, que tu aimes et qui meurt d'amour pour toi ?

Tullia. — Tu le sauras, je veux tout mettre en commun avec toi, mes plus secrètes pensées, mes amusements, mes plaisirs, mes délices. Je te mettrai de moitié dans tous mes bonheurs, nous partagerons tout. Souviens-toi de ton rêve : tu dois le considérer comme le présage de ce que sera le cours de ta vie, durant ton mariage.

Octavia. — *Partager* et *se donner en partage,* ce sont des locutions que tu m'as dit avoir un sens bien équivoque dans le commerce amoureux. Et tu veux que tout soit partagé entre nous ? Vénus en détourne l'augure !

Tullia. — Petite niaise ! tu partageras avec moi et je partagerai avec toi ; nous aurons un partageur honnête, et de la sorte nous partagerons entre nous tous nos bonheurs, aussi équitablement que sous l'arbitrage de Vénus Herciscunda (1). Oh ! les jolis ébats, les rires, les familiarités lascives ! Qu'as-tu à m'objecter, railleuse ? Mais reprends le fil de ta narration.

Octavia. — Sornettes, sornettes que tout cela. Veux-tu me faire croire que tu parlais sérieusement ? Tu es une si grave et si prude femme ! Par cette morale, tu me ramènes à un entretien bien digne de tes bonnes mœurs.

Tullia. — Et tu y trouves aussi ton plaisir. Mais allons ; fais ce que tu te dis prête à faire et que tu ne fais pas.

Octavia. — Quoique Caviceo eût consenti une trêve, il restait néanmoins redoutable et gardait un aspect menaçant. Par intervalles, il appliquait des baisers à ma conque. Rendue plus libre et plus hardie : « Qu'exigez-vous encore de moi, mon cher seigneur ? lui dis-je. Je vous ai

(1) Qui préside aux partages.

obéi, mais l'état où je vois que ma complaisance m'a mise m'importune. N'avez-vous plus rien à souhaiter ? Souffrez que je me retire. » Je me dégageai de son étreinte, et, en lui échappant, je poussai une chaise du pied ; elle tomba sur le plancher et fit pas peu de tapage.

Tullia. — Ta mère accourut alors ; avertie, comme par une sonnerie de trompette, de la fin de la bataille, elle venait couronner ta victoire.

Octavia. — Tu l'as dit. « Notre mère ne se plaindra pas que nous ayons joué à sec au jeu de Vénus, s'écria Caviceo. — Je sais, répliqua ma mère, que tu es un vaillant athlète ; mais je crains bien que, suivant ma prédiction, tu n'aies perdu ta peine et ton huile. Es-tu un homme de bonne foi ? Me rends-tu vierge celle que je t'ai confiée vierge ? » Je ne m'étais pas aperçue de son entrée, Caviceo non plus, resté tout nu.

Tullia. — Elle n'a point fui à cet aspect, ta mère, car

> Elles y viennent tout droit, les matrones,
> Et contemplent volontiers une grande mentule.

Octavia. — Non ; je pense même qu'avec sa curiosité féminine elle avait subodoré quelque chose de nos affaires, si toutefois elle n'avait tout vu de ses yeux, et dans les plus petits détails.

Tullia. — Nous sommes toutes curieuses de ces folies, les plus honnêtes, les plus chastes comme les autres. Ma mère, dans les premiers temps de mon mariage, pendant ma lune de miel (j'appelle ainsi le jour qui succéda à cette heureuse nuit), ne trouvait rien de plus doux, de plus amusant, que de me faire raconter comment s'étaient passées les choses ; ses bras enroulés autour de mon cou, pendant que je parlais, elle me collait sur la bouche des baisers sur lesquels l'emportent à peine ceux de Lampridio.

Octavia. — Je vais te montrer chez la mienne un éga-

rement tout semblable. Caviceo s'étant sauvé dans une chambre voisine (je reviens à Caviceo), ma mère ferma sur lui la porte. « Et toi, ma fille, me demanda-t-elle, as-tu un peu joué aussi ? Comment as-tu supporté l'épreuve maritale ? » En disant ces paroles, elle m'embrassait étroitement, elle me couvrait de baisers. « Laisse de côté toute honte, mon enfant ; suppose que tu te racontes à toi-même ce que tu vas me dire. Pour ces mystères de l'Hymen, tu as dans ta mère une amie. Parle. »

Tullia. — Et, tout en jasant, ses yeux étincelaient, ses veines se gonflaient, par ma Vénus ! Je ne m'en étonne point car c'est à peine si elle a atteint sa vingt-neuvième année. Elle s'est mariée n'ayant pas à peine treize ans, et t'a heureusement mise au jour, mon Octavia, au commencement de sa quatorzième année. O quelle brûlante démangeaison devait la tourmenter !

Octavia. — D'abord, je ne répondais rien ; puis comme elle s'acharnait à m'interroger si curieusement : « Que me demandez-vous, ma mère ? lui dis-je ; je vous ai obéi, à vous et à Caviceo : à vous parce que c'était mon devoir ; à Caviceo parce que vous me l'ordonniez. — Pour que personne ne puisse soupçonner vos sottises, reprit-elle, je vais faire sortir Caviceo de la maison. — Dites-lui, répliquai-je, de descendre à l'étage au-dessous et non de quitter le logis ; cela sera plus honnête que de le renvoyer de chez nous comme un étranger : il est vôtre, puisque je suis votre fille et qu'il est mon mari. » Elle fut aussitôt le trouver : — « Assieds-toi pendant ce temps-là, dit-elle, je reviens. » Caviceo renvoyé à l'étage au-dessous, elle rentra. « Maintenant, parle en toute liberté, ma fille ; tu es une jeune femme, tu n'es plus une enfant ; tu dois déjà avoir la raison d'une mère de famille. Nous sommes femmes toutes les deux. Ce rôle d'épouse, auquel tu es dès maintenant appelée,

est pour nous la source la plus certaine d'une saine raison ; la province du devoir conjugal est comme qui dirait la région du jugement et de la raison ; il serait donc honteux pour nous d'y manquer de raison et de jugement, quel que soit notre âge. En même temps que nos maris nous apprennent la volupté, par le même canal, excellents ouvriers, ils injectent la saine raison. »

Tullia. — Qui donc en douterait ? Tu es toi-même la meilleure preuve, toi qui, avant ces jours-ci, savais à peine l'exprimer et qui maintenant fais toutes choses et en parles si bien, si ingénieusement, si agréablement.

Octavia. — Chez nous, on pourrait le dire, en un même endroit résident notre virginité et notre raison, les deux plus précieuses choses de la vie. En prenant notre virginité, l'homme nous ouvre aussi la raison. Elle est en nous dès notre naissance, mais peut-être l'en chasse-t-il par ses secousses et, de cette demeure infime, la force-t-il à gagner les régions supérieures.

Tullia. — Bien dit, ah ! ah ! ah ! Si cette mentule qui a fait déguerpir ta virginité t'a donné de la raison, le nom de mentule lui sied parfaitement, puisqu'elle possède, de par la nature, le pouvoir de créer en nous les facultés mentales.

Octavia. — Rendue plus hardie par les exhortations de ma mère : « Je ne suis pas autre, lui dis-je, que je n'étais avant cette heure, sauf que Caviceo m'a misérablement souillée. » — « De ta blessure, ma fille, il aurait pu provenir un héritier plus robuste qu'Hercule. » Que te dirai-je ? Je remis ma robe, et ma mère sut réparer avec tant d'adresse et d'attention le désordre de mes cheveux et de mes vêtements, qu'on n'aurait pu rien y ajouter de plus pour la parure et la décence.

Tullia. — Serra-t-elle la chemise que tu avais quittée ? Ne la dévora-t-elle pas des yeux ?

Octavia. — Elle la déploya avec une curiosité extraordinaire ; j'en rougissais. « Mais, ma fille, disait-elle, nulle part on ne voit les larmes d'une virginité blessée. Qu'avais-tu donc à crier si fort? Quand la virginité est frappée à mort, elle laisse échapper des gouttes de sang, qui sont comme les larmes de son agonie. Je comprends : elle a reçu un simple choc, et non une blessure. Cette nuit, les choses auront un meilleur succès. Mais je te vois très bien préparée à remporter le prix de la constance féminine; tu as déjà commencé à le gagner. » Enfin elle serra la chemise dans l'armoire.

Tullia. — Du repas de noces, auquel j'ai assisté, tu n'as rien à dire que je ne sache ; conte-moi les jeux et les ébats de cette nuit heureuse qui suivit.

Octavia. — Jusqu'à la nuit, par Castor! nous n'eûmes, Caviceo et moi, aucune possibilité de nous trouver ensemble, tant il y eut de parentes et de jeunes filles de mes amies toujours attachées à mes flancs. Une seule fois il me prit à la dérobée un baiser, et qu'il fut doux, dieux bons! Tout espoir ou moyen d'arriver à la félicité complète nous était retiré.

Tullia. — Les règles de l'amour défendent qu'il soit permis aux jeunes gens de faire le jour ce qu'ils désirent faire la nuit. Ce sont des présents de la nuit; il déplaît au soleil de les voir.

Octavia. — Quand le jour mourut, nous commençâmes à vivre. La foule importune des hommes et des femmes une fois éloignée, nous restions seuls, dépérissant du désir que nous avions l'un de l'autre. Vous étiez là, Pomponia et toi. Enfin ma mère nous prit tous deux par les mains et nous conduisit à la chambre nuptiale : « Vous avez eu aujourd'hui assez de fatigues et de tourments, nous dit-elle ; livrez votre esprit au repos et votre corps au sommeil. »

TULLIA.

« Allez ferme, jeunes époux ; suez jusqu'en vos moelles pareillement tous deux ; que les colombes ne surpassent vos murmures, le lierre vos étreintes, les valves vos baisers ! Ébattez-vous, mais n'éteignez pas les vigilants flambeaux. La nuit, les lampes voient tout ; le matin, de rien elles ne se souviennent (1). »

OCTAVIA. — Un peu auparavant, ma mère m'avait emmenée dans cette chambre où ma virginité venait d'être quelque peu ébréchée et entamée. Un parfum on ne peut plus suave, enfermé dans une boîte d'or, nous chatouilla les narines et remplit l'air. — « Ma fille, me dit-elle, ouvre ta robe. » J'obéis. Me voyant nue, elle se prit à sourire : « Tu es vraiment belle, ma fille, ajouta-t-elle, et digne de Caviceo. Mais à l'aide de cette pommade parfumée, fais en sorte qu'avec moins de peine pour lui et presque sans souffrance pour toi vous arriviez à vous unir. Lorsque je me mariai, j'étais beaucoup plus jeune que tu ne l'es actuellement, et si par ce moyen ma grand'tante ne m'avait rendue plus apte à Vénus que mon âge ne le permettait, à peine si j'aurais pu supporter le devoir conjugal. » Chose étonnante, chère cousine, aussitôt je fus saisie d'un ardent désir de Vénus, et j'eus difficilement assez d'empire sur moi pour m'empêcher d'aller trouver mon mari.

TULLIA. — On en use ainsi fréquemment sous ce climat, lorsque les jeunes vierges trop tendres encore sont livrées au mari.

OCTAVIA. — Que te dirai-je de plus ? Tu me mis au lit toi-même, et, suivant tes propres expressions, tu donnas le dernier adieu à ma virginité expirante. Lorsque Ca-

(1) Fragment d'un épithalame composé par l'empereur Gallien pour le mariage de ses neveux. Montesquieu a pris dans ces vers l'épigraphe de son *Temple de Gnide*.

viceo se vit seul, il ferma soigneusement les portes de la chambre, et regarda dans tous les coins, de peur que quelqu'un s'y fût caché.

Tullia. — Ce jeu n'aime pas avoir de témoins : cependant, sans témoins il ne peut se jouer :

Devant de gros témoins se fera la chose.

Octavia. — Et réellement elle s'est faite... Caviceo, lorsque ma mère me demandait si j'avais une bien véhémente appréhension, m'avait entendu lui répondre qu'une telle crainte serait injurieuse pour mon mari, et, comme elle ajoutait que, si je voulais, elle irait demander à Caviceo de me traiter plus doucement, je lui avais répondu que ma douleur serait pour moi une volupté, si lui-même y trouvait sa jouissance. Il accourt vers moi et, se penchant, les bras jetés autour de mon cou : « Que de grâces j'ai à te rendre, ma souveraine, dit-il, pour une telle faveur! Tu entends m'être livrée sans condition; ta confiance ne sera pas trompée. Je te promets de ne rien faire sans que tu y consentes; mais, si je te connais bien, tu consentiras à mon bonheur. — Sans doute, répliquai-je, comment pourrais-je résister à ta vigueur et à mon amour? » Il m'enlace étroitement de ses bras et prélude, en me couvrant de baisers, au prochain combat.

Tullia. — Au secours, déesse Virginensis, dieu Subigus, déesse Prema, déesse Pertunda, divinités amies des nouveaux époux!

Octavia. — Caviceo lui seul tint lieu d'eux tous.

Tullia. — Ces dieux indigètes accouraient sur l'ordre d'Hymen, autour du lit nuptial. Dès que les paranymphes s'étaient éloignées, ils préparaient, par leur assistance, la nouvelle mariée à montrer une solide et invincible patience. Virginensis aidait l'époux à dénouer la ceinture

de l'épouse, fortement serrée du nœud d'Hercule; Subigus survenait quand, la ceinture dénouée, l'époux descendait, pour combattre, dans l'arène ouverte; quand il pressait l'épouse de tout son poids, Prema empêchait celle-ci de se dérober, et Pertunda faisait qu'elle se laissât perforer, percer d'outre en outre par le javelot, qu'elle n'arrachât pas l'épieu, lorsqu'elle se sentirait déchirer son corps si tendre.

Octavia. — Il eût facilement triomphé de tous mes efforts, robuste et vigoureux comme il est; ses vingt-quatre ans le rendaient, pour ce combat, un nouvel Hercule.

Tullia. — En effet,

« C'est ce qui allume le courage de pouvoir le premier briser l'étroite barrière des portes de la nature. »

Octavia. — Je ne pus me retenir plus longtemps de crier; mais Caviceo m'appliqua un baiser : « Je ne me laisserai pas fléchir, dit-il, ma chère âme; il ne nous reste, à toi comme à moi, que peu de chose pour être époux. »

Tullia. — Les bougies brûlaient-elles encore dans votre chambre?

Octavia. — Tout était éclairé, comme en plein jour. « O ma déesse, dit Caviceo, tu m'as comblé du suprême bonheur. Maintenant, reposons-nous un peu, dans les bras l'un de l'autre. »

Tullia. — Et toi, cousine, tu n'avais eu aucune sensation de plaisir?

Octavia. — Écoute. « Ma chère âme, dit mon mari, je jouis doublement de ce que tu as partagé mes jouissances. Parle franchement. — C'est vrai, répondis-je; tout le mal que tu me faisais, tu l'as compensé largement par le plaisir que tu m'as donné. » Il me dit alors

qu'il m'apprendrait peu à peu tous les détails charmants de l'amour conjugal.

Tullia. — Chaque mari est le législateur de sa femme ; à chacun ses habitudes et ses caprices. Celle-là se crée une existence heureuse qui met son plus grand soin à adopter pour elle-même les habitudes de son mari. L'honnête femme enfin est celle qui cherche son plaisir dans le plaisir de son mari.

Octavia. — Ainsi fis-je. Durant le reste de la nuit, étendu de tout son long, sa poitrine contre la mienne, il me serrait amoureusement. Je l'entourais de la chaîne de neige de mes bras comme on dit, et il me couvrait de baisers, lorsque nous entendons ouvrir la petite porte qui donnait près de notre lit ; au même instant, ma mère se montra au chevet. Toi, tu étais partie, petite cousine. — « Hem ! dit-elle ; je craignais que vous ne fussiez morts en plein embrassement. » Caviceo se coucha le long de moi et, couverte de rougeur : — « Pardonnez-moi, ma mère, m'écriai-je. Hélas ! à quel cruel et turbulent mari vous m'avez donnée ! — Courage, ma fille, reprit-elle. C'était ton rôle et ton devoir de souffrir ce que tu as eu à supporter ; par ces petites douleurs te sont rendues accessibles les voluptés du mariage. » Puis, se tournant vers Caviceo : — « Avez-vous maintenant, mon fils, une vierge ou une femme complètement femme ? — Je suis vraiment votre gendre, répondit-il, j'ai vraiment une épouse ; » et il m'appliqua un baiser. — « C'est bien, continua ma mère, en prenant aussi un baiser à Caviceo. Je reconnais maintenant pour mon fils l'homme qui a si virilement agi avec ma fille. » Elle nous présenta ensuite un breuvage destiné à réparer nos forces et peu de temps après s'en alla, non sans éteindre les bougies qui brûlaient encore près de l'alcôve. Elle partie, Caviceo m'entoura de nouveau de ses bras et après m'avoir tenu quel-

ques propos pour m'avertir de ce qu'il désirait me voir éviter ou pratiquer, nous tombâmes tous deux dans un long sommeil.

Le jour brillait déjà lorsque, m'étant réveillée, je me mis à scruter d'un regard curieux le corps de Caviceo, qui dormait encore. Je te l'avouerai, cousine : la Nature, mère de toutes choses, n'a rien fait, parmi les hommes, de mieux proportionné ni de plus beau. Il était couché sur le dos : une poitrine blanche, pleine ; des bras longs, arrondis ; un ventre légèrement proéminent ; des cuisses grosses, robustes ; des mollets qui n'étaient ni trop grêles ni trop bien nourris ; une peau blanche, saine, sans une ride, sans une tache. Tu aurais cru voir une statue de marbre.

Tullia. — Et tout le reste de son corps échappa-t-il à ton active curiosité ?

Octavia. — Même au repos, il était redoutable, et en pleine paix menaçant, quoique assoupi. Pendant que je l'admirais, je crus vraiment que de nouvelles forces avaient passé de mes yeux en lui et le ressuscitaient ; comme s'il se savait regardé par sa souveraine, il se prit à remuer, à lever la tête, et il fut arraché au sommeil. Je feignis de dormir profondément ; Caviceo, se tournant vers moi : — « Dors-tu, chérie ? me demanda-t-il. — Pourquoi me tirer, lui dis-je, du paisible sommeil où j'étais ? — En voyant le jour, je pensais, répondit-il, que tu étais éveillée, toi qui es mon soleil. » Il me donne un baiser, me caresse les seins, le ventre..... Et bientôt j'avais pris une nouvelle leçon d'amour. Enfin, après un court babillage, nous fûmes saisis d'un agréable sommeil qui nous tint jusqu'à une heure avancée du jour. Que me servirait de te rapporter le reste ? tu le sais, tu le connais, tu y as pris toi-même grande part.

Tullia. — Vraiment, tu as un coureur bien paresseux,

puisque, durant toute la nuit, il n'est arrivé qu'au troisième mille ! Mais ceux-là sont toujours mous et dolents que la nature a gratifiés, aux aines, d'un poids qui dépasse la mesure commune aux autres hommes. Le mariage n'en est pas moins, pour notre sexe, le souverain bien, car tout amour est funeste et honteux si l'hymen ne le sanctifie, et en dehors de l'amour il n'est point de vie heureuse. Mais nous sommes toutes, nous les femmes mariées, les ouvrières de notre bonheur.

Octavia. — Puisque Vénus est une si douce chose, je m'étonne de ce que les hommes ne brûlent pas sans cesse de son feu : nous sommes bien plus promptes qu'eux à jouir de ces délices de la vie.

Tullia. — Certainement, ton ardeur sensuelle et la froideur de Caviceo te causent un préjudice, tu aimes sentir le passereau de Catulle pépier dans ton nid. Étant du sang de ta mère, rien d'étonnant à ce que tu sois incendiée des chaleurs maternelles.

Octavia. — Je n'ai jamais rien appris qui ternisse la réputation de ma mère.

Tullia. — De quelques années plus avancée en âge, elle nous avait si bien corrompues, Lucrezia, Victoria et moi, de ses lubricités, qu'il n'y avait pas plus de polissonnes que nous. Nous avions toutes neuf ou dix ans ; ta mère, Sempronia, atteignait déjà sa quatorzième année. A l'égard de Victoria, pour laquelle elle dépérissait, elle feignait d'être un garçon et voulait que j'en fusse un vis-à-vis d'elle-même ; elle parlait à Lucrezia et à Victoria comme un amant à sa maîtresse, usant des mêmes appellations érotiques, et les excitait à l'amour. Elle se plaignait de brûler, nous suppliait de lui soulager sa passion par des embrassements et des baisers. Nous autres, qui n'éprouvions aucune sensation amoureuse, nous éclations de rire, mais nous la baisions,

nous la prenions dans nos bras. Née d'une telle mère, tu dois être aussi ardente que Vénus. Eh ! eh ! eh ! j'ai bon souvenir, écoute.

Octavia. — Je croirai volontiers ce que tu me racontes, mais à condition que tu me dises comment il se fait qu'une femme si adonnée au libertinage se soit pourtant conservée pure de tout déshonneur.

Tullia. — Je vais te le dire, mais écoute à quoi la poussait cette dépravation précoce. Trois ou quatre mois avant qu'elle épousât ton père, il nous arriva d'aller la voir, une après-midi. Son père et sa mère étaient absents et, de tous les domestiques, sa nourrice restait seule avec elle pour la garder, mais elle était occupée à quelques soins intérieurs dans une autre partie de la maison. Aux pieds de Sempronia se trouvait un gentil, un aimable Cupidon, un gamin de quatorze ans à peu près, plus ou moins. Elle admit l'enfant à partager nos jeux innocents, et après avoir longtemps couru, sauté, nous être livrés ensemble à toutes sortes d'amusements, elle se mit, par des brocards et des agaceries, à exciter Giocondo : c'était le nom du jeune gars. « O jolie fille ! disait-elle, nous sommes des garçons, nous autres, mais toi tu es une gamine. Voyez, mes chères amies, comme elle a l'air sage. Que je meure ! ce n'est pas un garçon, c'est une pucelle ; son vêtement masculin cache une fille ; elle méprise sans doute le sexe et l'habit féminins. » Lui, comme font les enfants, rougit d'abord, puis voulut se sauver : nous volons toutes à la poursuite du fugitif. Lorsque nous sommes parvenues à le ramener : « Voyons maintenant de quel sexe il est, » dit Sempronia.

Octavia. — Et Giocondo ne se défendait point ? Ah ! ah ! ah !

Tullia. — « Finissez, disait-il ; pour sûr que je ne suis pas une fille, et je saurai bientôt si vous êtes des pucelles,

vous autres. » La main de Sempronia cherchait toujours. « Oh ! qu'est-ce que c'est ? » fit-elle en se tournant vers moi. Victoria et moi nous approchons nos main inhabiles encore à ces polissonneries. « Dis-moi, Giocondo, reprend Sempronia, connais-tu l'usage d'un pareil ustensile ? — Je ne l'ai pas encore expérimenté, répond-il, je suis trop jeune, mais je sais bien à quoi cela sert. — Apprends-nous-le, réplique Victoria. — Je vous le montrerai à toutes, fait-il, mais l'une après l'autre, ici même. »

Et il le fit comme il l'avait dit. En se levant, Sempronia se jeta dans mes bras. « Oh ! le merveilleux amusement ! s'écria-t-elle. Au diable nos stupides plaisirs enfantins ! Il n'y a que Giocondo pour savoir jouer à un jeu si doux et si amusant. » Giocondo lui appliqua un baiser ; il nous en donna un aussi à Victoria et à moi, qui attendions de lui de semblables délices.

Octavia. — Je suis toute hors de moi ; tu me plonges dans un étonnement que je ne saurais dire. O ma mère ! Quels souvenirs me laisseras-tu, ô ma mère !

Tullia. — « Victoria est plus jeune et moins formée que moi, Giocondo, lui dis-je, mais elle a bien plus que moi d'esprit et de beauté. — Vous êtes toutes deux charmantes et d'une beauté rare, reprit Giocondo ; je mettrai à votre service toutes mes ressources. Il avait mis la main dans le corsage de Victoria, puis dans le mien, et rencontré quelques traces de rondeurs qui commençaient à se soulever, non les globes formés des seins. Victoria est sa seconde victime : elle supporte hardiment le sacrifice.

Octavia. — J'ai pitié de toi qui, au milieu de ces délices, dont ma mère et Victoria s'étaient rassasiées, restais si longtemps dans l'abstinence.

Tullia. — L'enfant, tendre et délicat, défaillait de las-

situde autant que de plaisir. Je lui dis : — « Te voilà épuisé, abattu, Giocondo ; retrouveras-tu assez de forces pour venir dans mes bras ? M'en retournerai-je veuve de la noce ? » Sempronia se mit à rire : — « Non, tu ne t'en retourneras pas veuve, dit-elle ; je suis ta caution, Giocondo. Mais tu as besoin de te restaurer, toi qui nous a si largement dispensé tes richesses. Va trouver ma nourrice, demande-lui de nous apporter à goûter, pour moi et mes compagnes. » L'enfant obéit et peu après rapporte un énorme gâteau bien assaisonné de sucre, avec une bouteille d'excellent vin. Je donne d'abord à l'enfant une part non médiocre du gâteau ; il ne la mangea pas, il la dévora ; je lui donne ensuite à boire un verre de vin. — « C'est pour toi que mange, pour toi que boit Giocondo, me dit Sempronia. Prends bien soin de son corps, qui bientôt te procurera des délices immenses. » Sempronia, Victoria même prenaient tout autant soin de Giocondo. Restauré par l'effet de la nourriture et de la boisson, il dit que les forces qu'il avait perdues étaient tout à fait revenues et vola aussitôt au-devant de mes embrassements, pendant que je faisais semblant de me défendre et que Sempronia riait. Quoi de plus ? Il eut de moi la suprême volupté.

Octavia. — Trouva-t-il donc chez toi l'accès facile ?

Tullia. — Ne sais-tu pas que la plupart de nous autres Italiennes nous sommes presque femmes dans la tendre jeunesse ?

Octavia. — Tu fais sans doute exception pour toi et pour moi.

Tullia. — Des bêtises ! Nous avons été toutes deux données en mariage à de monstrueuses mentules. Après que Priape eût été mis au rang des dieux, si Lampsaque avaient possédé deux hommes tels que sont Callias et Caviceo, les jeunes femmes atteintes de démangeaisons

n'eussent pas regretté Priape défunt, lui qui tenait ce magnifique propos :

> Notre mentule a cet énorme privilège
> Qu'aucune femme pour moi ne peut être large.

Lorsque Sempronia et Victoria furent données à leurs maris, quoique ceux-ci fussent de beaux mâles et d'un âge plus avancé que Giocondo, dès le premier assaut elles donnèrent ample satisfaction à leurs époux. C'est comme cela, cousine : le guichet de devant de Vénus bâille, bâille de la plus énorme façon chez les Italiennes et les Espagnoles; on croirait qu'elles sont faites non pour des hommes seulement, mais aussi pour des mulets. Mais Giocondo, chez nous, avait par avance entr'ouvert à nos maris le chemin du bonheur.

Octavia. — J'y songeais; vous aviez préparé la route, de peur qu'elle ne fût trop difficile à ceux qui y entreraient.

Tullia. — Tu te trompes. A l'âge qu'avait l'enfant, il ne pouvait faire de grands ravages. Or nous avons toutes épousé des maris remarquablement vigoureux; cependant ceux de Victoria et de Sempronia, si bien fournis qu'ils soient, il faut l'avouer, ne peuvent être comparés ni à Callias, ni à Caviceo. Les médecins prétendent que ceux qui, en pleine action, dépassent sept ou huit pouces sont monstrueux. C'est la commune mesure, en longueur s'entend; pour la grosseur, elle doit être en proportion. Ils disent que la capacité du sexe féminin peut se dilater jusqu'à sept ou huit pouces; au delà, la femme éprouve quelque incommodité, de la souffrance même, et plus de répulsion qu'elle ne promettait d'amour; mais toutefois, plus nous sommes jeunes, plus nous sommes aptes à recevoir le bagage viril, quel qu'il soit.

Octavia. — Et moi qui croyais qu'aucune femme, jamais, nulle part, n'avait vécu plus chaste que ma mère ! Comment s'y est-elle donc prise, cousine, pour que mon père, quoique si perspicace, pour que la Renommée, qui espionne et divulgue tout dans les villes, n'aient jamais rien remarqué en elle qu'ils n'eussent à approuver, à louer ? Mon père meurt toujours misérablement d'amour pour elle, et tout le monde l'accable d'éloges comme la plus pudique et la plus honnête des femmes.

Tullia. — Les femmes qui perdent la vie ou l'honneur, plus précieux encore que la vie, c'est par leur faute, pour la plupart, que cette calamité leur arrive. On l'a dit avec raison : ce n'est pas en la chose elle-même que consiste l'honneur ou le déshonneur, c'est dans l'usage qu'on en fait. Un esprit subtil, astucieux, est réputé prudent, et il est de la prudence de savoir s'assigner certaines limites. Hors de celles-ci, nulle ivresse de l'amour, nul transport de la haine, qui souvent nous aveugle, ne doit entraîner l'esprit d'une femme adroite et douée de jugement. Veux-tu vivre agréablement et heureusement, Octavia? Pense que tout te soit a la fois permis et défendu. Que ce soit là ton souverain précepte, dans la condition d'existence que t'a adjugée la loi de mariage.

Octavia. — A peine, et pas même à peine, puis-je comprendre ce que cela signifie. Comment penserais-je que tout me soit permis et en même temps défendu ?

Tullia. — Ce que tu pourras faire commodément, sans avoir rien à craindre de ton mari, sois persuadée que cela t'est permis; ce que tu ne pourras faire sans courir de danger certain, n'hésite pas à croire que cela t'est défendu. Pour le moment, j'ai à t'inculquer les préceptes de la véritable et saine sagesse; grâce à eux, tu régleras dorénavant le cours de toute ta vie. Je leur suis

redevable de tous mes bonheurs, de l'intacte conservation de ma bonne renommée, tandis que je m'amuse, que je jouis librement des avantages de la jeunesse; tu leur devras également ta félicité. Toutes, tant que nous sommes, nous aspirons, d'un même désir, à la volupté; nous y sommes toutes poussées par la même force, bonnes et mauvaises. Mais les mauvaises n'ont aucun souci de leur honneur; les bonnes préfèrent l'estime publique et l'honneur à la volupté, à la vie même. Cependant les bonnes ne prennent pas toutes le même chemin pour aller au plaisir. Imprudentes et ignorantes, pour la plupart, au milieu de leur course les arrêtent ou une mort ignominieuse ou les épaisses ténèbres de l'infamie. Au contraire, celles qui s'efforcent de se laisser guider par les préceptes de la sagesse, l'estime les accompagne jusque dans les lieux de débauche, les lupanars, et elles ont pour elles les applaudissements répétés de la multitude abusée. Donc, ce n'est pas le but qu'il faut changer, cela écarterait du droit chemin : ce sont les voies et moyens à prendre pour arriver au but.

Octavia. — Quel est ce but ? Quel moyen doit-on chercher ? Je l'apprendrai avec plaisir ; c'est non seulement chose très agréable, mais fort utile à savoir.

Tullia. — Je te le dirai en peu de mots. Un mois à peine s'était passé depuis mon mariage avec Callias que, connaissant déjà bien à fond tant les mœurs de Callias que les miennes, je me suis fait certaines lois et les ai ponctuellement suivies jusqu'à ce jour. J'en ai retiré de bons fruits et tu en retireras autant si tu les observes. D'abord, je réfléchis bien à ce qui est au-dessus de moi, hors de moi et en moi. Au-dessus de moi est la religion, qui tient la première place en politique, mais qui, dans l'arrangement de la nature, n'en tient aucune. Je considérai ce que je devais à la religion dans laquelle

je suis née, aux cendres des morts et à moi-même. En premier lieu, il est tout à fait convenable qu'une femme mariée ait de la dévotion et paraisse en avoir, car celle qui est dévote et ne semble pas l'être ne l'emporte en aucune façon sur celle qui paraît l'être et ne l'est point. Tout le bonheur d'une femme mariée dépend du jugement de son mari ; celle-là est heureuse, quoiqu'elle puisse ne rien valoir, dont son mari fait le plus grand cas ; par conséquent, malheureuse est la destinée de celle que méprise son mari, fût-elle comblée des dons de la nature et des mérites de la vertu. Mais lorsqu'ils ont attiédi dans nos embrassements les bouillonnements de ce fervent amour, nos maris mesurent l'opinion qu'ils conçoivent de nous au nombre des vertus qu'ils voient briller en nous. Ils ne jugent pas dignes de leur amour celles qu'ils ne croient pas vertueuses. Avant d'avoir joui de nous, ils nous aiment pour notre beauté, nos agréments, notre jeunesse ; plus tard, après que par la vue, le toucher, la libre possession de notre corps, ils ont assouvi leur passion, ils ne nous aiment que s'ils nous estiment, s'ils nous croient honnêtes, s'ils nous voient parées de toutes les vertus. Plie-toi donc à ces mœurs, Octavia, ou feins de t'y plier. Aucun oubli n'effacera, aucun acte n'affaiblira l'opinion que dans ces premiers jours de vos noces aura conçue de toi Caviceo. Sur cette scène de la vie, le rôle que tu auras pris, il faut le soutenir jusqu'au bout.

Octavia. — Veux-tu donc que je ne marche que masquée ? Mais il est plus facile de déposer ce masque de l'âme que de le prendre.

Tullia. — Le second chapitre de la prudence conjugale se forme de la manière suivante : ne pas faire fi des bienséances ordinaires, des communs usages. En public, vis pour tout le monde ; en secret et en ton particulier,

vis pour toi, couvre ta vie du voile de la décence. Celui qui décore ses méfaits d'une apparence de probité est beaucoup plus utile à la chose publique que celui dont les bonnes actions se cachent sous ombre de turpitude. Revêts-toi d'honnêteté, mais de celle dont tu puisses te dépouiller facilement dès qu'il en sera besoin. Que ceux qui te verront tout entière et sans cesse attachée à tes devoirs jurent qu'il n'y a rien de plus gracieux que tes manières, de plus libre que ton commerce. Rivalise avec Sempronia, ta mère.

Octavia. — Ce que tu m'enseignes est d'une grande clarté ; ce que tu me dis de ma mère est obscur et incertain.

Tullia. — Elle m'est aussi connue que toi-même ; j'ai subi ses fureurs libertines, comme toi les miennes. Sache bien que ces chapitres de l'institution conjugale, je les déduis de ses mœurs et de ses conseils. « Entre tous les mortels, que ton époux soit mis par toi au rang des immortels, me dit-elle lorsque je me mariai. Toute femme dont le cœur est bien placé doit tenir pour certain qu'elle a été créée pour les plaisirs de son mari et que les autres hommes ont été créés pour les siens. Tu dois quelque chose à ton mari, tu te dois aussi quelque chose à toi-même. Tout ce que ton mari exigera de ta complaisance, fais-le ; que rien de ce qui lui semble doux à lui ne te paraisse honteux à toi. Change-toi, comme Protée, en toutes sortes de figures, s'il l'ordonne. Lorsqu'il aura le caprice de s'amuser un peu plus librement avec toi, que tout te semble honnête à toi qu'il conviera au jeu. Satisfais volontiers et de bon cœur sa passion ; d'autres satisferont la tienne. » Ainsi ai-je agi vis-à-vis de Callias, vis-à-vis de Lampridio.

Octavia. — Fort bien. Je comprends maintenant quel est ton commerce avec Lampridio.

Tullia. — Je suis bien aise que tu saches les plus secrètes douceurs de mes amours. J'abandonne gaîment mon corps à Callias pour qu'il en fasse tel usage qui lui plaît, mais je n'y goûte aucun plaisir ; de Lampridio, j'exige ce qui m'est le plus commode et le plus agréable. L'un me commande, c'est moi qui commande l'autre ; je suis l'esclave du premier, le second est le mien ; l'un possède mon corps, c'est moi qui possède le corps de l'autre. L'or ne diffère pas plus du plomb que la maîtresse ne diffère de l'épouse ; il y a moins loin de la terre au ciel qu'il n'y a de distance entre la félicité d'une libre concubine et la condition d'une femme mariée. Tu seras donc heureuse, et bien heureuse, si tu sais faire un mélange de l'une et de l'autre.

Octavia. — Serais-je assez insensée pour choisir un amant ? Le pousserais-je à venir dans mes bras, l'introduirais-je dans mon lit ? Que Vénus éloigne de ma pensée une pareille imprudence ! Puis n'aurais-je rien à craindre de la colère de mon mari si je tombais, infortunée, dans un tel opprobre ? Je le connais à fond : s'il me soupçonnait seulement d'une faute de ce genre, ni les dieux ni les hommes ne me tireraient vivante de ses mains.

Tullia. — Je ne veux pas tourmenter ta pudeur ; je partagerai avec toi les baisers, les passions, les reins de mon Hercule. Je te placerai moi-même dans ses bras ; de mes mains je te ferai monter sur son cheval.

Octavia. — Tu veux rire, ah ! ah ! ah ! Aurait-il les reins assez solides, crois-tu ?

Tullia. — O friponne, putain fieffée dès le seuil du lupanar ! Celui qui fait la paire avec moi trouvera à t'apparier, s'il n'est pas bien proportionné à ta Vénus.

Octavia. — J'ai dit en riant ce que tu prends au sérieux. Mais raconte-moi, ma chère entremetteuse, par

quels moyens tu t'es acquis un hôte si fidèle et si remarquable. T'a-t-il été donné en cadeau ? Te serais-tu mise de ton plein gré en son pouvoir et à sa discrétion ? Par quelles incantations as-tu aveuglé Callias ? Quelles sont les ruses grâces auxquelles tu goûtes tant de plaisirs et échappes, saine et sauve, à tant de périls, qui de toutes parts menacent nos caprices ?

Tullia. — Pourquoi ne te le dirais-je pas, ô franche et pure petite putain ? Je m'en vais bien t'étonner. Peu de jours après que ma chère Sampronia, ta mère, se fût mariée, on devait la conduire en grande cérémonie à la maison de Victorio. Elle demanda tout d'abord instamment à sa mère qu'on lui donnât Giocondo pour lui servir de valet de pied, ou plutôt de valet de mentule. Victorio ne se laissa pas supplier longtemps.

Octavia. — Six mois après, Giocondo prit femme ; mais il ne sortit pas pour cela de chez nous. Et maintenant, quand je me remémore curieusement tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai entendu dans ce temps-là, alors qu'ils étaient seuls et ne tenaient nul compte de mon âge, tout cela m'amème à être de ton avis. C'est bien cela : ma mère exploitait les domaines de Giocondo.

Tullia. — Parle ; que crains-tu ?

Octavia. — Comme elle abusait hardiment de la bonne opinion que l'on avait d'elle ! Dehors trompeurs de la vertu ! Je les ai vus souvent en train de causer, de se lutiner, quand mon père était absent de la maison. Giocondo caressait ma mère ; déjà il n'était plus valet de pied, mais remplissait les fonctions d'intendant. Toutefois, il n'allait pas jusqu'à lui palper les seins, je l'aurais vu. Un jour, il entre dans la chambre où nous étions toutes les deux, ma mère et moi. Ma mère faisait de la tapisserie ; moi, comme font les enfants, je jouais avec une petite chienne que j'avais prise par l'oreille et tenais

suspendue en l'air. Il aborde ma mère d'un visage riant, lui tend la main pour qu'elle se lève de son siège et l'entraîne, moitié de gré, moitié de force, loin de mes regards. Je les croyais sortis de la chambre et je me réjouissais d'être laissée seule, quand aussitôt j'entends le lit gémir et ma mère élever la voix, comme si elle endurait quelque souffrance. Je dresse les oreilles, frappée de crainte, puis bientôt je me lève et vole vers elle. Ma mère m'entend et, avant que je me sois approchée, elle accourt ; elle me prend entre ses bras, me couvre de baisers ; Giocondo s'était évanoui dans l'espace. — « Qu'est-ce qui te faisait donc mal, maman ? lui demandai-je ; je t'ai entendue lâcher des soupirs. — Rien du tout, me répondit-elle ; en rentrant dans la chambre, j'ai heurté le pied du lit et me suis presque démis le talon. »

Tullia. — En vérité ! Et tu n'as rien soupçonné de leur commerce ?

Octavia. — Si ; mais ce que l'on ne fait que conjecturer ne peut pas tenir lieu de preuves. L'un et l'autre ils fuyaient mes regards avec tant de soin que jamais je ne pus acquérir la certitude. Ce que je compris uniquement, c'est que ma mère mettait tout son souci à ce que j'eusse d'elle la meilleure opinion et que je fusse persuadée qu'elle était la plus honnête des femmes de la ville.

Tullia. — Je le sais ; maintes fois et avec les plus pressantes instances elle m'a suppliée de la vanter à toi-même comme la plus honnête et la plus chaste. Ce que je te dévoile aujourd'hui de ses mystères n'en restera pas moins enseveli pour tout le monde dans un profond secret.

Octavia. — Je serais une parricide si je n'épargnais la réputation de ma mère, dont j'ai été jusqu'à ce jour si tendrement aimée : la réputation a plus de prix que

l'existence. Mais vois de quelle ruse elle a voulu me jouer. Trois jours avant que je ne fusse donnée à Caviceo, elle m'adressa ces parole : « Dans peu de jours, ma fille, tu épouses Caviceo ; ce court intervalle seulement te sépare, toi qui es chaste et sainte, puisque tu es vierge, des ordures et des impuretés du mariage. Quand tu auras quitté ta virginité, un grand nombre de vertus te fuiront, souillée comme tu le seras, et par aucun moyen, violent ou habile, tu n'empêcheras de se sauver celles à qui ne plaît que la gravité sévère. Rien de plus céleste qu'une jeune fille vierge, rien de plus vil qu'une jeune fille souillée. — Que voulez-vous que je fasse, mère ? demandai-je. Laissez-moi conserver intacte ma virginité le reste de ma vie. Mettez-moi chez les Vestales. — Non pas, répliqua-t-elle ; notre fortune, l'amour que j'ai pour toi s'opposent à ce que je souffre que tu sois ensevelie vivante. Mais suis mes conseils. Fais vœu d'avoir en haine et en horreur toute pensée, toute velléité de libertinage. Éloigne ton esprit, comme j'ai éloigné le mien, de ces malpropretés ; rachète par un sacrifice la virginité que tu vas perdre, pleure-la par un sacrifice quand tu l'auras perdue. — Je veux bien, répondis-je, mais à quel sacrifice m'exhortez-vous, ma mère ? — Je veux et je t'en supplie, mon Octavia, dit-elle, et en me parlant elle me donna un baiser, je veux que toi-même tu te décides à ce sacrifice, qu'il soit consommé de ta main et de la mienne. Mais il te faudra un courage ferme et à toute épreuve. — Le courage ne me manquera pas, dis-je. » Alors elle me contraignit à promettre par un serment d'endurer tout ce qu'elle me conseillerait. — « Demain matin, ajouta-t-elle, puisque tu es aussi pure, aussi bonne, aussi chaste, ma fille, que tu es jolie, spirituelle, brillante, après que tu auras renouvelé dans le temple, devant la Divinité, la promesse que tu

viens de me faire, nous mettrons la chose à exécution : ce sera pour toi on ne peut plus glorieux, honnête et profitable. »

Tullia. — Tu ne m'apprends rien de nouveau : elle m'a raconté l'affaire telle qu'elle avait eu lieu, en se moquant de ta crédulité, mais faisant très fortement l'éloge de ton courage.

Octavia. — Je m'abstiens donc de t'en dire plus long : ce que tu sais, tu ne pourrais pas le savoir davantage.

Tullia. — Au contraire, je veux que tu continues, si tu m'aimes. Sempronia ne m'a dit la chose que sommairement et non, comme toi, expliqué tout curieusement et dans les détails.

Octavia. — De bon matin elle me commande de sortir du lit, et, revêtue d'habillements somptueux qu'elle avait préparés d'avance, me conduit à Theodoro, homme de cette secte dont les adhérents, grâce à leur visage et à leur barbe hérissée, leur chevelure en désordre, semblent aux yeux du vulgaire faire montre d'une grande sainteté de vie. Dès que nous fûmes dans le sanctuaire, il s'approcha de moi : — « Vous avez, ma fille, me dit-il, une mère qui souhaite pour vous tout ce qu'il y a de bon et de raisonnable. Avant trois jours vous serez mariée ; il faut vous laver l'âme de toute souillure pour vous rendre digne de ce don céleste et apte à le recevoir. Vous donnerez, en effet, le jour à des enfants ; si vous êtes bonne, ils obtiendront au ciel une de ces places dont sont chassés les esprits infernaux ; si vous êtes dépravée, ils augmenteront le nombre de ceux-ci. Quel choix faites-vous? » Je me taisais, couverte de rougeur. « Parlez, parlez, reprit-il. — Je veux être bonne et qu'ils soient bons également, répondis-je. — Approchez donc. » Que te dirai-je de plus? Prosternée à ses genoux, je me confessai de tout, même des moindres choses qui

me semblaient de la contagion du vice. Lorsqu'il m'entendit avouer que j'avais été déjà souillée par une tentative libertine, peu s'en fallut qu'il ne s'emportât; mais, après m'avoir avertie de m'abstenir de pareilles choses, il m'ordonna d'avoir pleine confiance et d'obéir en tout à ma mère, quoi qu'elle exigeât de ma résignation. Il appelle alors ma mère et, sortant de la manche droite de son vêtement un paquet de cordes, qu'il ne déroula pas, le lui tendit. — « N'épargnez pas la peau de votre fille, lui dit-il, n'épargnez pas non plus la vôtre pour donner l'exemple. Si vous enfreignez mes ordres, vous serez punie. » Sur ces mots, nous sortons toutes deux.

Tullia. — Ces hommes se jouent de la sorte de notre faiblesse; c'est comme cela qu'ils dominent.

Octavia. — Tu pourrais dire plus justement : « C'est de la sorte que nous nous jouons de la crédulité des hommes, c'est ainsi que nous régnons. » Aussitôt que nous fûmes rentrées dans cet appartement intérieur de notre logis d'où, tu le sais, on a vue sur les jardins, ma mère ferma les portes et me donna en riant le paquet à défaire. Je le défais et je vois que c'est une espèce de fouet composé de cinq cordes que marquaient des nœuds très petits et très nombreux. — « Il te faut, maintenant, ma fille, me dit-elle, t'embellir et te purifier à l'aide de cet instrument de piété; mais je veux d'abord te montrer l'exemple. Nous avons reçu l'ordre de nous déchirer de toutes nos forces à coups de fouet. J'obéirai; tu obéiras toi-même, si je te connais bien. — J'obéirai, lui dis-je. — Tu n'es pas assez résolue, reprit-elle, pour t'infliger à toi-même des coups comme ceux que tu verras me donner. Je t'aiderai. Pendant que je chanterai un cantique d'une voix basse et plaintive, ne doute pas qu'en dedans de moi mon âme ne soit inondée d'une joie intense. »

Tullia. — Ton corps si tendre ne frissonnait-il pas de crainte?

Octavia. — J'étais bien loin de me croire si courageuse, si disposée à subir la pénitence que je le montrais à ma mère et à moi-même. C'est avec raison que l'on prétend que nul plus que la femme n'a de constance et de fermeté pour endurer la douleur, si elle le veut obstinément. — « Pourquoi perdre le temps, ma fille? reprit ma mère en me donnant un baiser. Enlève-moi vite ma robe, que le tronc de cet infâme corps soit mis à nu. » Elle retroussa sa chemise en dedans, jusqu'au-dessus des reins, puis se mit à genoux et, prenant en mains le paquet de lanières : « Regarde bien, ma fille, ajouta-t-elle, et par mon exemple apprends comment on supporte la douleur. » En ce moment, la porte retentit d'un coup frappé discrètement du doigt. « Je sais qui c'est, dit ma mère, c'est Theodoro, le digne prêtre; il m'avait, en effet, promis de venir, s'il en avait la possibilité. » Il frappa de nouveau à la porte. « C'est bien lui, dit ma mère; c'est Theodoro; ouvre, ma fille. — Quoi, ma mère, lui dis-je, voulez-vous donc qu'il vous voit nue? — Ne sais-tu pas, répondit-elle, qu'il est pour moi une vieille connaissance? Je lui suis redevable de tout ce qui chez moi n'est point criminelle beauté. » Elle laissa néanmoins retomber sa chemise pendant que j'allais ouvrir. A peine entré, d'un visage souriant, il nous félicita l'une et l'autre et exhorta principalement ma mère à me donner l'exemple d'une façon digne de moi et d'elle-même. Il ajouta beaucoup d'autres paroles, lesquelles m'enflammèrent d'une telle ferveur que j'aurais demandé à être flagellée de ses sacro-saintes mains. Par un long sermon très étudié, il nous prouva que la pudeur en dehors du péché était un péché, que celles-là seules avaient raison de rougir qui se montraient nues aux

yeux des hommes, dans un but de volupté et de lubricité, mais non celles qui le faisaient dans un but de piété et de pénitence. L'un est honteux, l'autre honnête; l'un fait plaisir aux mortels, l'autre aux immortels, et les pénitences de ce genre sont de la plus grande utilité. Par leur moyen, comme par un bain miraculeux, se trouvent purifiées les souillures que les femmes ont contractées ou acceptées si, autant elles ont tiré de leur corps, les impudiques, de criminelles jouissances, autant elles infligent à leurs sens de durs supplices. Ces châtiments secrets effacent enfin la plupart des péchés qu'une misérable honte empêche de confesser et de découvrir aux prêtres.

Tullia. — Oh! les commodes enseignements pour qui est à la fois libertine et pudibonde! Mais moi je n'ai que faire de tes préceptes, Theodoro. Continue.

Octavia. — Après toutes ces exhortations, il prit le fouet lui-même; ma mère se mit à ses genoux, j'en fis autant. Il ordonne à ma mère de s'éloigner un peu et à moi de fixer les yeux sur elle, de suivre ponctuellement les coups à mesure qu'ils tomberont. Il se tenait au côté de ma mère et pendant qu'il lui disait de la favoriser de cette bonne œuvre, qu'elle commençait à entonner une sorte de cantique, une grêle de coups se mirent à pleuvoir avec une grande force sur ses fesses découvertes. Elle me sembla frissonner sous ces coups; de plus légers leur succédèrent, mais à ceux-ci de plus violents. Enfin, il déchira de telle sorte la malheureuse que ses fesses, labourées de meurtrissures, si blanches qu'elles étaient auparavant, semblaient sortir de la boucherie.

Tullia. — Elle ne se plaignait pas?

Octavia. — Elle n'osait même pas ouvrir la bouche; une seule fois elle laissa échapper un gémissement :

« Ah ! mon père ! » fit-elle. Mais il s'emporte à ce mot. — « Vous ne sortirez pas impunie de mes mains, » s'écrie-t-il. Il lui ordonne de se courber jusqu'à terre, la tête et la poitrine baissées. Elle obéit ; de cette façon, les fesses se présentaient au devant du fouet et pendant un quart d'heure entier, sans relâche, il les flagella. « Maintenant, votre âme a suffisamment reçu de soulagement ; levez-vous, » dit Theodoro. Elle se leva, laissa retomber sa chemise et, après avoir mis sa robe, me prit, en riant, dans ses bras. — A ton tour maintenant, ma fille. Penses-tu avoir assez de courage pour ce jeu-là ? dit-elle. Car c'est un jeu et non une souffrance. — Que mon corps ait autant de force que j'aurai de courage, répondis-je. Que faut-il que je fasse ? — Apprêtez votre fille pour cette œuvre pie, dit Theodoro. J'espère que vous serez plus brave que votre mère. » Pendant ce temps je fixais à terre mes yeux égarés. « Vous ne tromperez pas mon espérance ? reprit-il ; parlez. — Je ferai tous mes efforts, dis-je, pour répondre à l'opinion que vous avez de moi. » Ma robe était tombée sur mes pieds et ma mère relevait ma chemise au-dessus des reins. Dès que je me sentis toute nue, la plus grande honte couvrit de rougeur mon visage. — « Tu n'auras pas besoin de te mettre à genoux, dit ma mère ; reste debout comme tu es, et immobile ; » puis elle me mena vers Theodoro. — « Voulez-vous être comblée de bonheur ? me dit-il ; voulez-vous parvenir, à travers les ronces, aux voluptés célestes ? — Le courage ne me manque pas, » répondis-je. Aussitôt il commença, par de très légers coups, à irriter mes sensations, sans me faire de mal. — « Pourrez-vous, ma fille, en supporter de plus forts ? me demanda-t-il. — Certainement, répondit ma mère. — Je le pourrai », dis-je à mon tour. Alors, depuis les reins jusqu'au bas des mollets, de cruels coups de cordes se mettent à me par-

courir toute. « Assez! assez! disais-je, ayez pitié de moi, ma mère. — Courage, s'écria-t-elle; veux-tu achever toi-même ce qui reste à faire, car la besogne en est à peu près à la moitié? — C'est cela, dit Theodoro; voyons comme elle se caressera toute seule. Prenez le fouet, ma fille, et flagellez vous-même cette partie intime, destinée au plaisir, que vous avez là. » Ma mère, approchant sa main de la mienne, me montre comment il faut corriger de tous côtés, et vigoureusement, l'endroit offert et exposé à l'outrage conjugal. Je m'inflige un premier coup, puis un autre, de toutes mes forces; en cet instant ma main commence à faiblir. — « Je ne puis, ma mère, me supplicier moi-même, m'écriai-je, mais de vous je supporterai tout. » Par cette petite lâcheté, j'avais du moins obtenu quelque répit de Theodoro. Je passe le fouet à ma mère; elle reprend son lugubre cantique, qu'elle accompagne de coups cadencés. Je me mets à fondre en larmes, à pousser des gémissements; à chaque cinglon, je fais un mouvement des fesses, puis je me sauve et parcours tout l'espace de la chambre. — « Qu'est-ce? dit Theodoro. Oh! la lâche, la sans-cœur! » Ma mère, en effet, avait jeté le fouet sur le lit. — « Voulez-vous montrer, ma fille, plus de courage qu'une si courageuse mère? — Je le veux, répondis-je, mais empêchez-moi de me sauver. Je parviendrai sans doute à réprimer mes cris et mes gémissements. — Obéis donc, ma fille, reprit ma mère. — J'obéirai à tout ce que vous voudrez », répondis-je. D'un ruban de soie, elle m'attacha les mains autour du poignet, car je me défendais des mains, puis me fit appuyer la tête sur le lit. — Tâche de ne pas bouger, dit-elle, pendant qu'on te flagellera. Si tu bouges, je te tiens pour une impure et une infâme entre les plus impures et les plus ignominieuses jeunes filles. — Je ne bougerai pas, répondis-je. Déchirez, comme vous le vou-

drez, ma misérable chair. — Approchez, Theodoro, dit ma mère en s'adressant à lui; honorez ma fille de cette faveur. » Tandis que ma mère m'attache, qu'elle me presse les mains entre les siennes et me couvre de baisers, Theodoro m'accable et me déchire de coups. « Courage, courage, courage, disait ma mère, je te verrai d'autant plus comblée de volupté que tu te soumettras à un châtiment plus cruel. » Aussitôt Theodoro s'écria : — « C'est bien; le sang virginal coule abondamment; la libération et le sacrifice à la pudicité sont consommés. » Il me cingla encore de quelques coups, puis remit à ma mère le fouet souillé d'une rosée de sang.

Tullia. — Teint, veux-tu dire.

Octavia. — Qu'il en soit du fouet comme on voudra, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il avait mis ma peau en triste état. — O ma fille, s'écria ma mère, de quelles félicitations te ferai-je monter jusqu'au ciel des Héros, toi qui as si courageusement supporté de telles attaques! » Bref, après qu'ils m'eurent fort louangée l'un et l'autre et arraché la promesse, avec serment, de me soumettre à de nouvelles flagellations après la perte de ma virginité, Theodoro sortit de la maison. Dès qu'il se fut éloigné, ma mère me serra étroitement dans ses bras : « Je veux maintenant que tu ailles te coucher, ma fille, me dit-elle. Prétexte d'avoir mal à la tête. Cela te sera favorable, pour reposer tes membres délicats et remettre en état ton corps, si durement traité par ce supplice que tu as supporté avec une constance héroïque. » Elle me coucha elle-même dans le lit et restaura mes forces, grâce à des mets exquis. — Moi, disait-elle, j'y suis habituée; il ne m'en résulte aucune espèce d'inconvénient. » Elle frictionna de pommade à la rose mes fesses écorchées et déchirées jusqu'au vif en deux endroits. « Dors maintemant; je reviendrai dans deux heures. »

Tullia. — Sais-tu où elle alla, ce qu'elle fit pendant que tu dormais?

Octavia. — Non, par Vénus! Et cependant je ne vis pas venir le sommeil avant une bonne heure; mes fesses enflammées me brûlaient, comme je ne sais quel chatouillement adoucissait la douleur.

Tullia. — Oh! si Caviceo était survenu alors, quelle heureuse chance pour toi! Ta mère envoya bien vite chercher Giocondo, qu'elle tenait au célibat depuis quelques nuits, et elle n'eut pas longtemps à l'attendre. Aussitôt, lui qui se savait mandé pour venir dans les bras de sa maîtresse, il accourt. Il la trouve dans le cabinet noir contigu à la chambre où tu dormais. Elle était aussi couchée sur un lit : à l'instant, par ses baisers, ses chatouillements, elle excite au combat le jeune homme, qui ne se fait guère prier.

Octavia. — Qu'en sais-tu? Qui t'a donné de connaître ces secrets des jouissances d'autrui?

Tullia. — Elle-même vint me voir le lendemain de ce jour-là et me raconta toute l'affaire. Trois fois en une heure Giocondo triompha. Quant à elle, elle éprouva sept fois les délices suprêmes. Elle craignit même que sa voix ne fût entendue de toi, lorsque, si souvent, elle criait, dans le spasme amoureux.

Octavia. — C'est bien vrai. Il me sembla, en effet, entendre je ne sais quels murmures tout proches; mais il ne me vint pas à l'esprit de me demander ce que ce pouvait être. En outre, six mois plus tard, Giocondo épousa une belle enfant, toute jeune, délurée, âgée de seize ans, fille naturelle, que mon grand'père avait eue d'une maîtresse.

Tullia. — Dis plutôt qu'elle était honnête, timide, serviable et que la tâche maternelle avait éteint chez elle toute hardiesse à prendre du plaisir.

Octavia. — J'ai souvent entendu ma mère lui repro-

cher sa naissance. « Une fille née d'un sang impur, disait-elle, suit facilement les traces de sa mère. » Elle répondait par des larmes et des gémissements d'une muette éloquence.

Tullia. — L'infortunée Giulia était placée chez nos Vestales, dont la supérieure est Theresia, ton amie, lorsque Giocondo, qui depuis l'âge de quinze ans, exploitait de sa bêche le terrain de Sempronia, se prit à lui demander le salaire de ses labeurs, entremêlant ses prières de récriminations. « Je suis tout à toi, sans doute, tels furent les propos qu'il tint, mais jusqu'à ce jour, maîtresse, quelle récompense ai-je jamais reçue de toi, qui me permette de me dire honnêtement à toi et d'être cru tel? Quel soin as-tu pris de me faire un sort? Pauvre, chétif, j'ai le droit de me plaindre de ma riche maîtresse. Si le destin t'enlevait à moi (mais que d'abord la terre s'entr'ouvre sous mes pieds!), qu'adviendrait-il de moi, malheureux, que tu dis aimer éperdument? — Éloigne ces ineptes pensées, chasse de ton esprit ces craintes sans fondement, lui répondit Sempronia. J'ai décidément résolu de te donner en mariage une belle jeune fille et de te constituer de mon argent une dot considérable. J'ai chez moi, à l'insu de mon mari, six mille pièces d'or; elles sont dès ce moment à toi, argent comptant, si tu veux. — Fais-moi mettre en croix, dit Giocondo, si je suis jamais oublieux de tes bontés. Toute condition que tu voudras m'imposer, je l'accepte de bon cœur. — Tu connais cette Giulia que Theresia a prise pour l'élever, ajouta Sempronia; c'est elle que je te donne pour femme. Tu ne trouveras nulle part une jeune fille plus pure ni plus jolie. — Ah! maîtresse! reprit Giocondo, quelles grâces ne te rendrais-je pas pour un si céleste présent! » Quoi de plus? Les conditions furent posées, et Giulia fut donnée en mariage à Giocondo.

Octavia. — Déjà, depuis plusieurs années, Giocondo, devenu Gonsalvio, remplissait à la maison les fonctions d'intendant. Il avait la gérance suprême de tous nos biens, tant ceux de la ville que ceux de la campagne ; ma mère s'était toujours louée de son attentive et scrupuleuse fidélité. Je ne suis pas étonnée qu'on ait donné Giulia, pour prix de ses services passés et futurs, à un homme à qui notre famille était si redevable. Mais quelles furent les conditions imposées?

Tullia. — Les six mille pièces d'or devaient être payées dans quatre ans, et jusque-là rester en dépôt chez un marchand, Guelisio ; elles seraient alors comptées à Gonsalvio, s'il remplissait les promesses stipulées dans un acte écrit de sa main ; durant ce temps, il en toucherait les intérêts. Les conditions stipulées étaient celles-ci, en gros : d'abord, il n'en agirait toujours vis-à-vis de Giulia, sa femme, que suivant le bon vouloir de Sempronia ; il n'userait aucunement de ses droits maritaux, si elle le lui défendait ; ce qu'elle lui ordonnerait, soit de vive voix, soit par écrit, il l'exécuterait aussitôt et sans mauvaise humeur ; il administrerait les affaires de son maître et de sa maîtresse au mieux de leurs intérêts ; enfin, il habiterait sous le même toit, dans un vaste appartement de la maison qui lui serait désigné comme logis.

Octavia. — Giulia était donc épousée sans être épouse, et Giocondo mari sans l'être?

Tullia. — C'est vrai. Les noces faites, la première nuit qu'ils couchèrent ensemble, Sempronia ne voulut pas que Giocondo usât plus de deux fois avec Giulia du droit conjugal, et elle le lui fit jurer par serment, pour lui ôter toute possibilité de mentir. Auparavant, à force de bonnes paroles, de flatteries, de magnifiques promesses, elle enflamma Giocondo d'une telle ardeur que vigoureusement il la posséda trois fois de suite sans discontinuer. C'est

alors qu'elle le renvoya, complètement exsangue, à Giulia, après lui avoir une seconde fois arraché le serment de ne pas courir plus de deux courses dans son stade, et certes, cette nuit-là, tout au plus put-elle être dépucelée. Le lendemain, elle demanda curieusement à la nouvelle épousée comment s'étaient passées les choses, si vraiment elle était mariée maintenant et si elle était sortie vierge des embrassements de son mari. Celle-ci se mit à rougir : ses yeux baissés attestaient sa honte et elle se taisait ; enfin elle avoua qu'elle avait deux fois subi son mari. La nuit suivante, Sempronia voulut qu'elle fût possédée deux fois encore, puis, au lever du jour, on lui mit autour des reins une ceinture de chasteté ; par un grillage adapté à cette ceinture, le guichet de Vénus se trouva fermé et ce ne fut que huit jours après qu'elle eut la permission de se donner à son mari. Chose étonnante ! de cette nuit-là jusqu'à ce jour, c'est tout au plus si une quinzaine de fois elle a connu son époux et s'est aperçue qu'elle était mariée.

Octavia. — J'ai entendu, à propos de cette ceinture de chasteté, je ne sais quelles conversations qui se tenaient ces jours derniers entre Giulia et ma mère. Mais je ne vois pas bien quelle est la raison d'être de cette ceinture qui rend les femmes chastes.

Tullia. — Tu l'apprendras. Le lendemain, comme Giulia se levait, Giocondo s'approche d'elle ; tous témoins étaient éloignés ; il déplie cette ceinture. Elle se met à rire : — « Qu'est-ce que cet objet que tu tiens et où je vois reluire de l'or ? demanda-t-elle. — « Il te faut mettre cette ceinture, lui répondit-il, pour te prémunir contre la souillure maternelle. Cela s'appelle une ceinture de chasteté ; Sempronia, ma maîtresse, a porté celle-ci avant toi, pendant plusieurs années ; tu la porteras à ton tour. C'est de cette façon qu'elle a acquis sa

bonne renommée et j'espère que tu en acquerras une aussi bonne. » Le grillage d'or pend à quatre chaînettes d'acier, recouvertes de velours de soie et réunies avec le même art à une ceinture de même métal. Deux de ces chaînettes d'un côté, deux de l'autre, soudées à la grille, la soutiennent par derrière et par devant. Par derrière, au-dessus des reins, la ceinture est fermée au moyen d'une serrure faite pour une toute petite clef. La grille, haute de six pouces environ et large de trois, va ainsi du périnée à la partie supérieure des lèvres externes ; elle couvre tout l'espace qui s'étend entre les deux cuisses et le bas-ventre. Comme elle est formée de trois rangs de mailles écartées, elle permet le passage de l'urine, mais ne laisserait pas pénétrer seulement le bout du doigt. Ainsi, comme d'une cuirasse, se trouve défendue contre les mentules étrangères cette partie dont celui qui, de par la loi de l'hymen, en est le propriétaire, sait se rendre, quand il le veut, l'accès facile (1).

(1) La ceinture de chasteté semble bien originaire de l'Italie. Elle apparaît pour la première fois à la cour de Francesco II da Carrara, le dernier souverain de Padoue au seizième siècle. L'abbé Misson raconte, dans son *Voyage d'Italie,* qu'on a trouvé au palais ducal de Venise « des cadenas et divers ferrements dont cet horrible monstre bouclait ses concubines ». Et quand le président de Brosses visita le petit arsenal du palais des doges, il consigna cette observation humoristique : « C'est aussi là qu'est un cadenas célèbre, dont jadis certain tyran de Padoue se servait pour mettre en sûreté l'honneur de sa femme. Il fallait que cette femme eût bien de l'honneur, car la serrure est diablement large ! » (De Brosses, lettre XVI.) En France, la ceinture de chasteté eut quelque peine à s'acclimater, Sous Henri II, au dire de Brantôme, « un certain quincaillier apporta, à la foire de Saint-Germain, une douzaine de certains engins pour brider le cas des femmes. On dit qu'il y eut cinq ou six maris jaloux fâcheux qui en achetèrent et en bridèrent leurs femmes de telle façon qu'elles purent bien dire : « Adieu, bon temps. » Mais quelques honnêtes gentilshommes de la cour menacèrent le quincaillier des pires traitements « s'il se mêlait jamais de porter de

Octavia. — Que dut se dire en elle-même la nouvelle mariée ?

Tullia. — Ce que tu te diras en toi-même avant quelques jours, car on fabrique aussi pour toi un instrument de ce genre.

Octavia. — J'ignorais ce que machinait Caviceo, lorsqu'il me disait, de la ceinture de chasteté, que c'était la meilleure protectrice de la vertu des honnêtes femmes, qu'il me demandait si je voudrais en revêtir une et que ma mère m'en donnait le conseil.

Tullia. — « Que faut-il que je fasse ? demanda Giulia, pendant que son mari soulevait les couvertures du lit. — Mets l'un de tes pieds, lui dit-il, entre ces deux chaînettes-là et l'autre entre celles-ci. » Les deux pieds

telles ravauderies ». Et depuis onc n'en fut parlé. Et cependant des documents indiscutables nous démontrent que des appareils indiscrets et tyranniques de ce genre furent imaginés, fabriqués et employés. Le musée de Cluny possède deux ceintures de chasteté : l'une serait, d'après une tradition, celle dont Henri II revêtait Catherine de Médicis. Légende bien improbable, car la ceinture est de dimensions trop exiguës pour avoir pu s'adapter au riche embonpoint de la reine. La deuxième qui défie, postérieurement comme antérieurement, les tentatives les plus audacieuses, décèle, par le fait même, son origine italienne. Elle fut, en effet, rapportée d'Italie par Mérimée. — D'autre part, nous possédons le *Plaidoyer de Freydier, avocat à Nîmes, contre l'introduction des cadenas ou ceintures de chasteté* (A Montpellier, 1750) : ce plaidoyer fut prononcé en faveur de la malheureuse demoiselle Lajon, que son amant, le sieur Berlhe, forçait à se laisser cadenasser. — Et un policier du dix-huitième siècle constatait que « dans l'attirail d'un cabinet de toilette modèle d'une petite maison, à côté de philtres et d'élixirs, de masques et de pastilles, on trouve des *ceintures de chasteté*, des masques propres à tromper la surveillance des jaloux ». (Peuchet, *Mémoires tirés des archives de la police de Paris*, t. II, p. 310.) Enfin, cette invention nous a valu un joli conte en vers, *Le Cadenas*, adressé par Voltaire, âgé de vingt ans, à une dame contre laquelle son mari avait pris cette étrange précaution. Ce poème fut imprimé pour la première fois en 1724.

placés, il relève la ceinture par en haut, ajuste la grille devant la fente, entoure de la ceinture la partie inférieure du torse, au-dessus des reins, et ferme la serrure à clef. « Maintenant ta pudicité est à l'abri, dit-il; tout va bien. » Il lui demanda de se lever nue, de sortir du lit, de marcher; elle se lève comme il le lui ordonne, sort du lit et fait quelques pas; elle ne marche pas, dit-elle, aussi facilement qu'auparavant, forcée qu'elle est d'écarter les jambes à cause de la grandeur de la grille. « Tu t'y habitueras, dit Giocondo ; cette gêne n'a rien de bien surprenant, étant nouvelle pour toi. » Il lui ordonne alors de se coucher par terre, à plat ventre, et regarde avec admiration son dos, ses fesses, pendant qu'elle est ainsi allongée, car on dit que la Nature l'a façonnée et polie à l'équerre. Il essaie si l'on peut introduire le doigt ou quoi que ce soit par l'ouverture, y fourre le sien lui-même et sent que c'est impossible. « Tout est en sûreté, » dit-il. Aussitôt il va trouver Sempronia. « Maintenant, maîtresse, dit-il, j'ai deux clefs à t'offrir. » — « Je les accepte très volontiers », répond Sempronia; et les chevaux lancés, ils arrivent tous deux en grande vitesse au comble du bonheur. La chose achevée : « Je te rends, dit Sempronia, cette clef qui va si bien à ma serrure; donne-moi l'autre. — La voici, dit Giocondo; prends-la. — Maintenant, ajoute Sempronia, écoute quelle est ma volonté. Je veux que tu n'aies affaire à Giulia qu'uniquement en vue d'avoir des enfants et que ce soit avec moi que tu prennes tous tes plaisirs. Je veux que vis-à-vis d'elle tu sois un mari, vis-à-vis de moi un amant, un amoureux. Je ne te rendrai donc cette clef que tous les quinze jours, et encore après que tu t'en seras servi une fois ou deux. Je ne veux pas, en effet, que Giulia sache ce que tu peux faire en ce genre d'escrime, quelle est la solidité de tes reins, la vigueur de tes muscles. J'entends

de plus qu'elle soit dans la persuasion que tous les maris en agissent de même avec leurs femmes. Je prierai Teresia, mon amie, de lui parler et d'assoupir ou d'éteindre ses feux par de bonnes remontrances. Si, comme tu l'as fait jusqu'à présent, tu continues à m'aimer, à m'obéir, tu auras en moi une maîtresse zélée pour toi au delà de tes désirs; sinon une ennemie acharnée. Tu sais que les femmes adorent ou haïssent, qu'il n'y a pas de milieu. — J'accepte ces conditions, répond Giocondo; quel homme peut être plus heureux que moi, comblé que je suis de voluptés par la plus belle comme par la plus noble des femmes, en même temps que ma charmante épouse me produira des enfants? Je te la donne, je la mets à ta discrétion; si tu l'exiges, je ne coucherai pas avec elle, de peur qu'à mon contact, ardente et vive comme elle est, dans toute la vigueur de la jeunesse, elle ne vienne à s'enflammer de désirs. — Loin de moi l'idée de faire cet outrage à votre lit conjugal! s'écrie Sempronia. Quand tu la verras se consumer, fais que je le sache; grâce à Térésia, qui est toute à ma disposition, l'incendie s'éteindra. Que ta femme te serve seulement à t'enflammer pour moi, comme tout à l'heure. » C'est ainsi qu'elle refuse l'époux à l'épouse et qu'elle veut avoir Giocondo pour soi toute seule, quoique solidement attaché ailleurs par les liens du mariage.

Octavia. — Elle te le refuse aussi à toi, je pense?

Tullia. — Oui, et pour que je n'eusse pas à me plaindre d'avoir été jouée par elle, à Giocondo elle a substitué Lampridio. Lampridio était un de ces anachorètes qui fuient même l'aspect des hommes; mais, comme il ne se trouvait encore enchaîné par aucun lien, il demanda un congé et regagna en transfuge sa patrie et ses foyers. Il est possesseur d'une immense fortune; toutefois, parmi ses concitoyens, il a une mauvaise

renommée, par suite de son changement de condition. Aussi, quoique honnête homme, noble, riche et jeune, il a vainement essayé de se marier avec Lucidia d'abord, puis avec Livia, deux nobles jeunes filles. Outré de cet affront, qui lui a été jusqu'au cœur, il a rejeté toute espérance et toute idée de mariage. Ton père, qui à cette époque rentrait de l'exil, lui donna l'hospitalité chez lui, à titre d'ami et de parent. Moi, qui vais si fréquemment chez vous, j'eus maintes fois l'occasion de lui parler : insensiblement, il fut amené à me complimenter de mon esprit; il disait que Callias était un homme heureux et que, pour lui, si les destins favorables lui donnaient une maîtresse telle que moi, il n'aurait rien à envier à la félicité des dieux. Sempronia m'exhortait à le faire accoucher de son amour naissant en usant de bonne grâce, de tendres propos et de câlineries. — « Si tu parviens, me disait-elle, à incendier Lampridio de ton amour, rien ne pourra plus l'arracher de toi ; la mort seule sera capable de te l'enlever. Tu sais quelle est sa constance, son opiniâtreté; il poursuit de son ressentiment tous ses parents, tous ses proches; pour sûr il détournera la plus grande partie de sa fortune en faveur de ta famille. » Que te dirais-je encore? La femme qui se sait adorée aura toujours grand'peine à ne pas aimer qui l'aime. J'aime Lampridio, et, peu de temps après, nous arrêtâmes ces conditions, avec l'aide de Sempronia qui trama tout fort industrieusement : Lampridio ferait, par un acte public, donation à Callias d'une partie de ses biens, et il était en outre convenu que s'il mourait sans testament, Callias serait son héritier; moi, par un contrat signé de sa propre main, je lui donnerais sur moi plein pouvoir, sans être pourtant tenue à rien avant que la convention avec Callias ne fût conclue. A quelques jours de là, du consentement des intéressés et au grand

plaisir de Sempronia, tout fut couché par écrit. Le même jour, avant que Lampridio ne dît adieu à votre foyer, j'allai voir Sempronia, dans une toilette qui ajoutait à mes charmes des beautés nouvelles. Lampridio survint et, se prosternant aussitôt à mes genoux : « Je vous adore, déesse, me dit-il, et certes vous serez toujours une déesse pour moi. Souffrez qu'un mortel jouisse de votre divine beauté. J'ai tenu mes promesses, à vous de tenir les vôtres. — Elle les tiendra, répartit Sempronia, soyez heureux tous deux ; vous pouvez suffire l'un l'autre à votre mutuelle félicité, si vous savez où est votre bonheur. Sur ce, faites ce que vous avez à faire. » Elle sortit, ces paroles dites, et ferma la porte.

Octavia. — Que fit Lampridio ?

Tullia. — Il se lève aussitôt, me donne un baiser, me caresse les seins et, malgré ma résistance de femme qui voulait se laisser vaincre, me jette sur le lit. « Laissez-moi, laissez-moi, finissez, finissez! m'écriai-je ; vous me perdez. Oserai-je après lever les yeux, regarder le ciel? Voulez-vous me déshonorer? » De ses baisers il me ferme la bouche... Jamais la bienfaisante Vénus n'avait fait pleuvoir dans mon jardin une plus copieuse rosée. Je meurs encore de plaisir, mon Octavia, lorsque je me souviens de cette heure dont les jouissances ont surpassé celles de tous les jours de ma vie. Lampridio n'en tomba pas pour si peu en défaillance.

Octavia. — Assurément, tu possèdes un Hercule, comme tu dis ; pas un des autres hommes ne lui ressemble.

Tullia. — Il recommence encore. Sans doute, me l'avouai-je ingénument, cet homme-là va d'assaut en assaut. Une seule fois, comme je te l'ai conté, Callias avait couru chez moi deux milles d'une haleine. Celui-ci en courait trois, ce à quoi, je pense, bien peu parvien-

nent, parmi les plus chers à Vénus. J'étais en feu. Il m'applique un baiser. « Maintenant, je me sens aimé de toi, ma souveraine, dit-il ; va donc. — Que ferais-je ? répondis-je ; je suis folle. » Au même instant mes yeux égarés se ferment, mon âme défaille et je me sens mourir. Nous tombons pâmés dans les bras l'un de l'autre.

Octavia. — Ton récit rendrait Vesta plus lascive que ne le sont les passereaux consacrés à Vénus.

Tullia. — En se retirant, Lampridio m'embrasse, me promettant pour bientôt un nouveau combat. « Quel jugement, dit-il, porteriez-vous de moi si, rencontrant en vous un si vigoureux émule, je me montrais athlète sans courage ? » Mais lorsque je voulus me lever, je m'aperçus que je défaillais de lassitude. Il me fallut son aide pour me mettre sur pied et, quels que fussent mes efforts, je ne pus m'empêcher de retomber sur le bord du lit. — « Hélas ! m'écriai-je, vous avez épuisé toutes mes forces avec vos folles extravagances, Lampridio. Comment faire? Je ne pourrai jamais rentrer chez moi. — Prenez quelque repos, ma déesse, répondit-il, et faites un petit somme, si vous pouvez. Pour moi, je suis toujours dispos et joyeux. Pourquoi non, moi qui viens de satisfaire ma passion avec vous, femme d'une beauté céleste et plus charmante que Vénus ? Je m'éloigne ; reposez. » Comme il achevait ces paroles, Sempronia arrive en riant et en fredonnant je ne sais quels couplets libres et gras. — « Comment avez-vous scellé le pacte entre vous? dit-elle. Combien vous êtes-vous ingurgité l'un l'autre de bonheur ? Comment cela va-t-il ? — Pour moi, j'en suis morte, répondis-je, en essuyant quelques larmes qui coulaient malgré moi. — Vous pleurez, madame? demanda Lampridio ; je vous appartiens ; vengez-vous comme vous le voudrez de l'insolent qui s'est plongé

dans vos délices. — Cessez, dit Sempronia ; l'avez-vous trouvée aimable? vous a-t-elle bien rassasié de plaisir? — Jamais homme n'a été plus heureux que moi, répondit-il ; toutes les voluptés que j'aie jamais pu rêver, celles même que je puis à peine concevoir, je les ai trouvées avec elle. — Mais toi, Tullia, parle donc, dit Sempronia en se tournant vers moi ; tes sens y ont-ils aussi trouvé leur compte? Lampridio a-t-il été de ton goût ? — Oui, certes, répondis-je, au point que désormais je ne puisse rien désirer de meilleur et de plus doux. Mais, malheureuse que je suis, il a rompu mes membres de fatigue ; à peine pourrais-je faire trois pas, tant j'ai les reins brisés. — Que tu es malheureuse ! ah ! ah ! dit Sempronia. Mais allez-vous-en, Lampridio. — Je ne m'en vais, répondit-il, que si Tullia me pardonne, si elle jure, en votre présence, de m'aimer. — Je vous pardonne, répliquai-je, et je vous aime éperdument, vous qui, de cette haute réputation d'honnêteté dont je m'enorgueillissais m'avez fait déchoir en cet opprobre qui me couvre maintenant de confusion. » Après m'avoir donné un baiser, il s'éloigna ; Sempronia le suivit. — « Un mot, s'il vous plaît, reprit-elle ; arrêtez un moment. Ce que nous pourrons nous dire l'un et l'autre ne parviendra pas aux oreilles de Tullia. Parlez franchement. Avez-vous trouvé chez elle les jouissances que vous espériez ? — J'en ai trouvé, répondit-il, de bien plus grandes que je ne croyais. Divine est la beauté de Tullia, divine sa conversation ; ses trésors sont divins. Quelles grâces ai-je à vous rendre pour m'avoir fait ce présent, qui me transporte jusqu'au ciel ! Mais, je vous en prie, obtenez qu'avant que le jour ne finisse elle me permette de me rassasier de ses embrassements. — Il ne faut pas vous rassasier, répartit Sempronia ; ce n'est ni votre affaire ni la sienne que vous preniez jamais l'un de l'autre aucune satiété. —

Je me suis exprimé sottement, répondit-il ; mais vous comprenez bien ce que je voulais dire. — Je vous la garderai dans ce cabinet jusqu'au crépuscule, dit Sempronia ; son mari doit souper ce soir avec nous. Demain, quand vous aurez transporté chez eux vos pénates, vous aurez accès plus librement près d'elle, ce qui vous sera commode et agréable autant à l'un qu'à l'autre. Prenez soin de votre santé. — J'en aurai soin, » répondit-il, et il partit. De retour près de moi, Sempronia me rapporte la conversation qu'elle vient d'avoir avec Lampridio ; elle me demande aussi comment cela s'était passé pour moi : je le lui raconte ; je me plains d'éprouver une accablante fatigue. — « Je vais tout de suite, me dit-elle, réparer tes forces épuisées par un tel labeur ; un copieux goûter et quelque peu de repos vont te les restaurer. Laisse-toi aller au sommeil, pendant que je vais trouver Callias, qui t'appelle probablement, je le présume, pour te donner un assaut. Je dirai que tu as la migraine. »

Octavia. — Elle disait Callias, mais c'était Giocondo.

Tullia. — Giocondo, ce jour-là, se trouvait à la campagne ; on l'avait envoyé à la ferme. A peine avais-je vu le sommeil que j'entends je ne sais quels grincements de la porte ; elle se referme et je vois qu'on m'apporte un goûter des plus délicieux. — « Lève-toi, me dit Sempronia : ce petit repas va faire disparaître ton mal de tête. Allons. » Je mange, je bois gaîment, et voilà mes forces aussitôt revenues. Je me jette à bas du lit, j'embrasse ma chère Sempronia ; je me félicite de mon heureux sort. Après une absence de deux heures, Lampridio revient et nous fait le plus courtois salut : quelques domestiques se trouvaient là. Dès qu'ils se furent retirés, il se répandit en éloges et en actions de grâces à mon égard, mais Sempronia lui coupa la parole : — « Il nous faut songer, dit-elle, aux voies et moyens à prendre pour vivre heu-

reux et en sécurité. Prenez garde d'offusquer les yeux de Callias. Quelle calamité menacerait votre tête, à l'un comme à l'autre, s'il venait à subodorer quelque chose de vos affaires ! — Je ne crains rien de lui, répondit Lampridio, ni pour moi ni pour ma reine, quand il serait le plus perspicace des hommes, si elle veut se conduire d'après mes prescriptions. — Je veux entièrement, répartis-je, me gouverner d'après votre volonté ; dès aujourd'hui vous avez en votre pouvoir l'âme de Tullia. — D'abord, continua-t-il, je connais le caractère de Callias. Il n'est ni bon ni méchant ; mais il peut facilement devenir l'un ou l'autre. Avant peu de jours, je vous le promets, madame, il sera on ne peut plus ami et familier avec moi. Je saurai tirer de lui jusqu'à ses plus secrètes pensées. Reposez-vous, pour le reste, sur mon savoir-faire. Ce qui vous regarde principalement, c'est qu'il ne lise ni dans vos yeux, ni sur votre bouche, ni dans un geste, quoi que ce soit qui décèle et indique notre mutuel amour. J'aurai à vous donner des conseils de divers genres, parfois de très pénibles, quand je verrai qu'il s'agira de votre intérêt et du mien, de votre salut, de sauvegarder nos amours. Du rôle que vous remplirez dans cette comédie dépendent et notre existence et notre félicité. — N'ayez rien à craindre de moi, répondis-je. — Serez-vous toujours pleine de prudence et de soumission ? demanda-t-il. Je vais le savoir à l'instant : je vous demande un baiser. — Voici, répondis-je. — Un baiser sur la bouche et non un simple baiser. — Voilà, fis-je. — Je vous demande de me prendre dans vos bras. — Je vous le permets. — Je vous demande la suprême jouissance. » Je me tus alors. « Vous vous taisez, reprit-il, chère maîtresse ? Vous me refusez ce bonheur ? — Usez donc de votre droit, nigaud ! répartit Sempronia ; voulez-vous que de ses mains elle vous mette en selle ? Je vais rester

là près de la porte ; car les domestiques, sachant que vous êtes ici, méchants et hargneux comme ils sont tous, s'étonneraient que je vous laisse seul avec Tullia. » Cependant il me pressait et, dès qu'il nous vit un peu loin des regards de Sempronia : « Que craignez-vous? me dit-il ; Sempronia monte la garde. » Il me pousse de force sur le lit et m'entreprend. « Maintenant, vous allez montrer si vous m'aimez, dit-il. — En doutez-vous ? lui demandai-je ; doutez-vous que je vous aime, maintenant que me voici livrée toute à votre passion ? — Acquittez-vous donc de votre partie dignement et vaillamment, dit-il. — Je saurai m'en acquitter, » répondis-je. Alors il commence à chevaucher habilement, mais il mettait tous ses efforts, toute son activité opiniâtre à favoriser chez moi la sensation naissante, et bientôt je sentis s'entr'ouvrir dans mes reins la fontaine de Vénus. « Vite, vite ! s'écrie Sempronia ; voici que j'entends Callias venir par ici. » Je désarçonne en hâte mon cavalier. Un moment après, — « Ce n'est rien, dit Sempronia. Je ne sais quelle voix avait abusé mes oreilles. » Plus vite que la parole, Lampridio recommence la lutte. — « Tu m'assassines, disais-je : attends un peu. Mon âme s'échappe ; je vais appeler Sempronia. » Imperturbable, il provoquait chez moi de nouvelles ardeurs ; et si Sempronia, en s'avançant vers nous, n'avait abrégé la bataille, son inépuisable lubricité se fût encore donné carrière. « Assez joué, dit-elle, je crains, non les embûches des hommes, mais celles de la Fortune. » Sempronia mit tous ses soins à ce que rien, dans mes vêtements chiffonnés, mes cheveux emmêlés et tout le reste de ma toilette, ne me reprochât à moi-même mon licencieux délit. « Je vous souhaite, Lampridio, continua-t-elle, d'avoir un cheval aussi rapide que vous êtes vous-même un bon, un excellent coureur. — Non pas un coureur, répondit-il,

mais un esclave, esclave du fond du cœur ; et celle qui m'a porté au comble de la volupté est pour moi une maîtresse, non un cheval. » Nos premières noces furent donc ainsi célébrées chez Sempronia, sous ses yeux ; elle réchauffa, pour ainsi dire, dans son sein, nos amours naissantes. Je lui dois mon Lampridio, qui sera le tien aussi ; il est jeune, généreux, plein d'urbanité, de vigueur, de courage ; Hercule, en ce genre de combat, ne serait pas plus fort de reins et de muscles ; Énée le lui céderait pour la largeur de la poitrine et des épaules, car il a une poitrine ample et solide, de robustes épaules, bonnes à ce genre de travaux dont nous sommes le prix et la récompense.

Octavia. — Continue, je t'en prie, ma Tullia, de me raconter vos histoires ; ton récit me charme merveilleusement. Conte-m'en du moins les principaux chapitres ; dis-moi quel il fut avec toi durant les premiers jours.

Tullia. — Tu plaisantes, mauvaise. Avec lui, point de différence entre les premiers jours et le dernier ; il est toujours aussi chaud, aussi ardent, il m'aime avec la même fureur. Ce premier jour, nous soupâmes tous deux avec tes parents, chez vous ; Callias aussi soupa. Les conversations qu'ils eurent ensemble, il n'importe que je te les dise. Nous rentrons à la maison. Callias ne fit que de me parler de Lampridio : il lui reconnaissait la plus grande politesse ; il se sentait rapidement porté vers lui d'une sincère amitié : c'était un jeune homme honnête et mesuré, rempli d'esprit. Bacchus est suivi de près par Vénus. Lorsqu'il me voit quitter ma robe, qu'il aperçoit les rondeurs de mes seins se gonfler hors du corsage (la nuit était avancée et nous invitait au sommeil), avant que je me mette au lit, il me prend par la main et me mène dans ce voluptueux cabinet qui est près de notre alcôve. « Cet endroit sera, dit-il, le sanctuaire de Vénus

et des Muses. » La chose achevée : « Je veux maintenant, dit Callias, que tu conviennes gaîment avec moi de nos projets d'avenir, ma chère maîtresse, car tu seras toujours ma maîtresse. — Je veux tout ce que tu voudras, répondis-je ; ce que tu m'ordonneras de ne pas vouloir, je n'en veux aucunement. Que ce soit pour moi un crime et un opprobre d'avoir d'autres sentiments que les tiens durant tout le cours de ma vie ! Que désires-tu, mon cher maître, obtenir de ton esclave ? — Certes, dit-il, je suis bien persuadé que tu es on ne peut plus honnête et chaste, quoique l'on dise ordinairement que les femmes lettrées ne sont jamais bien chastes ; néanmoins j'ai peur pour ta vertu, si toi et moi nous ne lui venons en aide. — Qu'ai-je donc fait, quelle faute ai-je commise pour qu'il te vienne à l'idée un soupçon pareil, mon cœur ? demandai-je ; quelle opinion as-tu de moi ? Je n'entends pourtant pas m'opposer à ce que tu as pu résoudre. — Je veux, reprit-il, te mettre une ceinture de chasteté ; si tu es vertueuse, tu ne t'en fâcheras pas ; dans le cas contraire, tu conviendras que c'est avec raison que je suis porté à agir de la sorte. — Je mettrai tout ce que tu voudras, répliquai-je ; quoi que ce soit, je serai heureuse de le porter. Je n'existe que pour toi, je ne serai femme que pour toi, bien volontiers, isolée de tout le reste du monde, que je méprise ou que je déteste. Je ne parlerai pas à Lampridio ; je ne le regarderai même pas. — Ne fais pas cela, s'écria-t-il ; au contraire, je veux que tu en uses avec lui familièrement, quoique honnêtement, et que ni lui ni moi nous n'ayons sujet de nous plaindre de toi ; lui, si tu le traitais trop rudement ; moi, si tu lui faisais trop bonne mine. La ceinture de chasteté te permettra de vivre en pleine liberté avec lui et me donnera vis-à-vis de Lampridio sécurité entière. » A l'aide d'un ruban de soie dont il m'entoura le corps au-dessus des

reins, il prit alors la mesure, à la grosseur de mon corps, des dimensions que devait avoir la ceinture, puis, d'un autre ruban de soie, mesura l'intervalle de mes aines à mes reins. Cela fait : « J'aurai soin, ajouta-t-il, de te montrer ostensiblement combien je t'estime. Les chaînettes, qui doivent être recouvertes de velours de soie, seront en or ; l'ouverture sera en or, et le grillage, en or aussi, sera intérieurement constellé de pierres précieuses. Un orfèvre, le plus renommé de notre ville, à qui j'ai souvent rendu des services, va s'appliquer à en faire le chef-d'œuvre de son art. Je te ferai donc honneur, tout en semblant te faire injure. » Je demande dans combien de temps cette ceinture peut être terminée. « Ce sera fait dans une quinzaine », me répond-il ; dans l'intervalle, il me demande de ne pas chercher à captiver Lampridio par de trop fréquentes conversations ; après, j'en agirai avec lui comme bon me semblera. Nous allâmes nous coucher, et cette nuit-là nous fûmes trois fois heureux.

Octavia. — Tu es chère à Vénus, toi dont en si peu de temps Vénus a favorisé tant de jouissances. Et tu as pu, dans de pareilles courses, ne pas fléchir sous le cavalier ?

Tullia. — Certainement, je l'ai pu. Sempronia vint me voir le jour suivant : je rapportai toute l'affaire à Lampridio qui peu de temps après s'établit chez nous.

Octavia. — Il n'eut pas affaire avec toi ce jour-là ?

Tullia. — Ni ce jour-là, ni le reste de la quinzaine. Durant ce temps, je n'eus avec lui aucune conversation familière, lorsque nous voyions fixés sur nous les yeux de Callias ou ceux des valets qui nous observaient par son ordre (... D'un vaurien de valet, la langue est la pire chose...) Tu sais quelle est la méchanceté et la perversité de ces gens-là. Mais donne-moi un baiser ; je

crois voir dans ton visage je ne sais quoi des traits d'un noble Français qui, à Rome, l'an passé, me fit honneur de sa catapulte, sous les auspices et par l'entremise de Lampridio ; ses trois compagnons, qui l'aidèrent à la besogne et qui suèrent avec moi, tous solides et robustes qu'ils étaient, ne furent pas à sa hauteur.

Octavia. — Quelle monstruosité entends-je ! Tu as mis quatre hommes sur les dents, toi si délicate, si jolie, sans avoir toi-même les reins brisés ?

Tullia. — Tu le sauras plus tard. Mais veux-tu que je finisse le récit que j'avais commencé ?

Octavia. — Non seulement je le veux, mais je t'en prie.

Tullia. — Le lendemain, lorsque Lampridio vint s'installer chez nous, Callias dit qu'il avait besoin d'aller à notre domaine, près d'Ancône. Tu connais les charmes, la magnificence de notre villa. Comme il en parlait à dîner, Lampridio dit qu'il l'accompagnerait volontiers, si cela lui faisait plaisir ; car c'était pour lui, disait-il, un grand bonheur que de respirer librement l'air pur de la campagne. « Rien ne pourrait m'être plus agréable, ajouta-t-il, que d'en jouir avec vous. » Ils y passèrent sept jours de suite et Callias s'habitua si bien à la société de Lampridia qu'aussitôt il le prit pour confident de tous les mouvements de son âme et de ses plus secrètes pensées. Callias vantait mon esprit, mes manières, ma politesse ; il disait que ce en quoi je brillais surtout entre toutes les femmes, c'était ma vertu. — « Mais, dit Lampridio, n'est-il pas aisé, quand même elle ne voudrait pas vivre honnêtement, ce que je suis loin de souhaiter, de faire qu'elle ne puisse pas même en être tentée? Sans doute, en ce qui touche la chasteté, on peut se fier à sa femme, aux servantes;

mais une bonne serrure est plus sûre. Une femme peut vous tromper, les domestiques se laissent séduire; une serrure ne trompe ni ne se laisse corrompre. — Je suis tout à fait de votre avis, dit Callias, et Stefano, l'orfèvre, me fabrique un grillage qui doit servir de défenses avancées de la forteresse de ma Tullia. — Vous avez fait sagement, répondit Lampridio, de charger cet orfèvre du soin de vos affaires. A vous dire vrai, je veux et souhaite rester uni avec vous d'un lien d'amitié indissoluble; mais nous sommes tous portés au soupçon, et je craignais, si je venais à en user librement avec votre femme, de faire naître en vous quelque défiance (pourrait-il en être autrement? qui vous chagrinerait et me serait odieuse, à moi. Lorsque vous l'aurez mise sous clef, nous n'aurez absolument plus rien à craindre, à soupçonner. Maintenant, permettez-moi de rentrer demain à la ville; je reviendrai après-demain. Mon notaire doit me donner demain des lettres de Venise, pour une affaire de la plus haute importance, du plus grand intérêt; en m'occupant de mes affaires, je fais les vôtres. » Lampridio revint donc le dixième jour, chargé par Callias de presser Stefano, à qui il avait une lettre à remettre ainsi qu'à moi. — « Pour que vous sachiez bien, lui dit Callias, à quel point je suis persuadé d'avoir en vous un autre moi-même, je vous confie ce que j'ai de plus secret : ma femme ne veut pas qu'aucun homme puisse se douter que je me défie de sa vertu; je dois, en effet, en être assez assuré. » A son entrée dans ma chambre, Lampridio me voit entourée dans un cercle d'amies : parmi elles, Sempronia resplendissait de beauté et d'élégance. Il les salue toutes respectueusement, me remet la lettre de Callias et me dit que les chaînettes d'or et le reste de l'appareil seraient prêts dans trois ou quatre jours. Lorsqu'il revint, Lampridio me trouva seule avec Sem-

pronia. — « Tout va bien, madame, dit-il; sous peu de jours votre ceinture sera confectionnée; cette porte d'or, enrichie de pierreries, dont votre pudicité elle-même s'enorgueillit d'être défendue, reluira, éblouira de splendeurs, au devant de votre jardin. » Il nous mit ensuite l'objet sous les yeux par une description pittoresque. « Mais, ajouta-t-il sa clef n'était pas elle-même mise sous clef, et en causant de choses et d'autres, pour rire, avec l'orfèvre, j'en ai pris l'empreinte sur ce morceau de cire. Maintenant, comme vous le souhaitez, Sempronia, nous coulerons donc des jours heureux. » Il nous raconte alors par quelle adresse, quelle industrie, il s'est insinué dans l'étroite amitié de Callias, au point qu'il ne pourrait exister, en fait d'idées, de conjonction plus parfaite. — « Heureux homme que vous êtes! dit Sempronia, grâce à cette double conjonction en dehors de laquelle il n'y a pas de bonheur dans la vie : conjonction d'idées avec Callias et conjonction corporelle avec Tullia. Heureux ami, heureux amant! Vous voilà nanti de part et d'autre de la pleine possession, et vous pouvez en jouir sans trouble. Mais, de ces deux conjonctions, quelle est celle qui vous semble la plus douce? — Vous en doutez? dit-il; demandez à Tullia. — Je serais une vaniteuse et une sotte, répondis-je, si je prétendais avoir vraiment quelque charme et si je disais que Lampridio peut rencontrer chez moi la douceur de la volupté. — Je l'ai rencontrée, répliqua-t-il; que mon âme devienne une pierre et mon cœur d'airain si, hors de vos embrassements, je crois pouvoir recueillir de Vénus de plus savoureux fruits de la volupté! — Faisons trêve, dit Sempronia, aux finesses de votre galanterie; le souper nous attend. Je coucherai ce soir avec toi, ma chère Tullia, car mon mari est absent. — Et qu'est-ce que vous voulez faire de moi? dit Lampridio. — Je ne veux certes

pas contrarier vos désirs, répondit Sempronia ; tout ira bien. »

Octavia. — Et Sempronia coucha dans ton lit, Lampridio entre vous deux ? Aurait-il par hasard chevauché des deux côtés ?

Tullia. — Pas du tout. Lorsque, après le souper, la nuit avancée nous conseilla d'aller dormir, Lampridio fut conduit à sa chambre. Sempronia s'était d'elle-même revêtue de sa ceinture de chasteté, et Victorio en avait emporté la clef à son départ pour Vérone, où il allait pour un procès, s'étant adjoint Giocondo comme compagnon de voyage. Dès la première veille, ainsi qu'il avait été convenu entre nous, Lampridio vint nous trouver et se glissa dans le lit par la ruelle ; c'était le côté où je me trouvais. — « Que voulez-vous, qui êtes-vous ? m'écriai-je. — Je suis votre serviteur, madame, » répondit-il, en m'appliquant un baiser. « Maintenant, enfin, continua-t-il, je vais pouvoir jouir de toute ta beauté. » Enfin, pour te résumer en un seul mot tous les plaisirs de cette nuit, il fit faire une course de douze milles à mon bidet, presque d'une seule traite.

Octavia. — O Vénus ! qu'entends-je ? A peine Caviceo, en toute une nuit, peut faire trois courses.

Tullia. — Une fois ou deux Callias avait été jusqu'au septième mille, à cheval sur mon bidet ; Giocondo avait pu aller à huit ou neuf avec Sempronia. Mais il ne faut pas trop t'émerveiller de Lampridio : il a dans ses reins une inépuisable force. Tu te l'avoueras toi-même, la nuit prochaine.

Octavia. — Ma mère dormait-elle ? Participa-elle à vos ébats et à vos jeux ?

Tullia. — La nuit d'avant, elle avait été supérieurement ramonée. Victorio, cette nuit-là, l'avait secouée six fois, avec une impétuosité superbe, et déjà trois fois

dans l'après-midi Giocondo l'avait comblée de ses biens.

Octavia. — Et pendant ce temps, que devenait l'infortunée Giulia ?

Tullia. — Je te le dirai quand tu m'auras appris ce qu'il advint de la fortunée Octavia, après qu'elle eut perdu son pucelage. J'ai bien peur pour toi de Theodoro.

Octavia. — Tu as raison de me le rappeler. Ah ! ah ! ah !

Tullia. — Tu ris ? Tes promesses se sont évanouies, sans doute. A ta virginité perdue ne fut rendu aucun honneur, pour parler comme toi.

Octavia. — Non, mes promesses ne furent pas emportées par le vent ; mais la douleur devint un stimulant de poignante luxure et un supplément d'indicible volupté, dont je n'ai point regret.

Tullia. — De même que la volupté confine à la douleur, ainsi la douleur confine à la volupté.

Octavia. — Trois jours après que Caviceo avait couché avec moi, ma mère me fit ressouvenir de la résolution et de l'engagement pris par moi entre les mains de Theodoro. « Tu dois des obsèques à ta virginité, me dit-elle, tu lui dois des funérailles, puisqu'elle a été jusqu'à ce jour de ta vie ta digne et irréprochable compagne. — Je m'en souviens, ma mère, répondis-je, et cette obligation que vous m'avez fait contracter, je l'acquitterai quand vous voudrez. » Quoi de plus ? Nous allons trouver Theodoro, qui nous ordonne de revenir dans l'après-midi, quand le soleil commencera à s'incliner vers le couchant. Nous sommes exactes. Il m'emmène dans une chapelle intérieure de l'église et, les portes fermées, le verrou poussé : « Vous n'avez, dit-il, rien à craindre ici, ma fille, des regards importuns ; je suis le supérieur de

ce couvent. Nous ferons tout en pleine sécurité. » Il entame alors un long discours, destiné à me raffermir et à m'endurcir le courage. La tête basse, pendant qu'il parlait, et les yeux fixés sur le sol, je me préparai si bien, durant sa harangue, à subir les plus cruelles tortures que s'il m'avait ordonné de mourir, j'aurais marché gaîment au trépas. Vois, ma chère Tullia, avec quelle habileté il avait su fasciner ma raison. Aussitôt qu'il me voit tout à fait prête à ce qu'il voulait : « Votre mère elle-même, ajoute-t-il, va vous donner l'exemple, dans cet austère exercice de piété. — Il n'en est aucunement besoin, répliquai-je. C'est moi qui de mon plein gré consentis au meurtre de ma virginité, cette chose si précieuse ; c'est contre moi seule qu'il faut tourner votre courroux, homme vénérable. — Je ne souffrirai pas, s'écria ma mère, que tu supportes seule cette punition ; moi aussi j'ai été consentante à ce meurtre. »

Tullia. — Le beau combat, en vérité !

Octavia. — C'est bien, dit Theodoro. Qui de vous deux a le plus ferme courage, je le saurai bientôt. Apprêtez-vous, Sempronia. — Prête-moi ton assistance, ma fille, me dit ma mère, pour que je m'acquitte au plus vite de ce pieux devoir. » Je lui détache son jupon, sa tunique, sa robe ; elle se retrousse elle-même la chemise au-dessus des reins, et se mettant à genoux devant l'autel : — « N'épargnez pas mon impudique chair, saint homme, dit-elle ; purifiez par des coups le champ de ma lubricité. — Passez-moi donc l'instrument de piété, dit Theodoro. — Contre ma coutume, répond-elle, je l'ai oublié dans la poche de ma jupe. » Pendant qu'elle cherche à l'en retirer, qu'elle allonge le corps et se tourne vers la gauche, je puis parcourir la forme élégante du bas de son corps, j'aperçois des fesses d'une extrême blancheur, rondes, relevées, faites pour Vénus ;

des jambes grosses, bien lisses. La Nature n'a rien modelé de plus parfait, de plus beau.

Tullia. — Tu ne dis rien du bon endroit.

Octavia. — Je me tenais en arrière, de sorte que j'eus à peine la possibilité de le voir ; je le vis pourtant. Theodoro prend en main le fouet et lui dit d'avoir bon courage. Alors, murmurant je ne sais quelles paroles consacrées, comme s'il chantait un chant funèbre, il lui accable de coups les reins, les fesses et les mollets. Pendant une petite trêve qu'il lui accorde : « Fléchissez le corps, lui dit-il, courbez-vous le plus bas que vous pourrez, afin de recevoir aussi, en cet endroit que la loi conjugale vous force de laisser polluer, le châtiment que vous méritez. » A ce moment une grêle de cinglons s'abattit. — « Holà ! holà ! holà ! je défaille ! s'écrie-t-elle ; arrêtez un peu. Vous frappez plus fort que je ne puis l'endurer. — Vous êtes folle, Sempronia, » répartit Theodoro, et il recommence l'impitoyable flagellation ; elle fond en larmes, en gémissements, mais cependant reste immobile. « Tournez-moi le devant maintenant, » dit Theodoro ; elle obéit et, relevant sa chemise au-dessus du nombril, découvre son ventre, ses cuisses, toute la partie antérieure du corps. Je regardais, remplie d'étonnement, lorsque, changeant de place, le bienheureux bourreau passe à la droite de la malheureuse.

Tullia. — Le bourreau bon à mettre en pièces, veux-tu dire. Que voulait-il de plus, pour aiguiser encore davantage sa sauvage cruauté ?

Octavia. — Écoute. Il regardait aussi le bon endroit, d'un œil oblique ; lorsqu'il le voit découvert et tout prêt, vite il commence à fouetter rudement et les premiers coups tombent à trois ou quatre pouces au-dessous du nombril. — « Frappez plus haut, » dit ma mère, en poussant un gémissement. Il dirige alors la grêle de

coups sur le bas-ventre, vers les cuisses, de sorte qu'à ce supplice de grosses larmes jaillissant des yeux témoignent ce que souffre la patiente. Après cette tempête, il y eut une éclaircie ; la grêle de coups cessa. Ma mère baise la terre et, s'étant habillée, se tourne vers moi : — « Maintenant, ma fille, me dit-elle, voici ton tour ; passe en ce camp de la constance, que je viens de consacrer. » Elle défait ma robe et, lorsque celle-ci est tombée à mes pieds, relève ma chemise le plus haut qu'elle peut et me la replie tout autour de moi ; de cette façon, j'offrais aux regards et aux coups de Theodoro les parties antérieures et postérieures de mon corps. « Montreras-tu du courage, ma fille ? me demanda-t-elle. Les jouissances qui succèdent à ces souffrances momentanées, tu les goûteras toi-même ; je ne pourrais te les dire. Allons, mets-toi à genoux. — Que je voudrais, lui dis-je, vous voir vous acquitter vous-même de cette tâche, ma mère, et, pour me purifier, m'infliger vous-même les coups ! Je les supporterais certes, comme vous, avec constance et fermeté. — Cela ne se peut pas, me répondit-elle ; tu es au pouvoir de Theodoro, comme j'y suis moi-même. Mais veux-tu que je t'attache les mains ? — Volontiers, » répondis-je. Elles me furent attachées comme je le désirais, de façon que je ne pusse me servir de leur secours, quand même je m'y efforcerais.

Tullia. — Pendant ce temps, les yeux de Theodoro dévoraient la fleur de ta beauté ?

Octavia. — Ah ! bien oui ! Approchant sa bouche de mon oreille, il me susurra de me conduire et de souffrir courageusement, d'être d'un cœur intrépide.

Tullia. — « Il est d'un Romain, dit Tite-Live, d'en faire et d'en souffrir de dures. »

Octavia. — « Je veux éprouver si vous dépassez en fermeté votre mère, me dit Theodoro. Si vous ne laissez

pas échapper une plainte, vous remporterez la palme. » De sa paume, largement étalée, il me caresse chaque fesse, l'une après l'autre, puis enfonçant les ongles de deux de ses doigts me pince la peau, comme d'une tenaille, et m'en arrache violemment un lambeau. Je me tais cependant, retenant mon souffle et renforçant un gémissement dans ma poitrine. Ensuite, après avoir couvert de sa main enflammée et brûlante tout le pubis jusqu'au périnée, il me saisit également du bout des ongles trois ou quatre poils de ma toison et, au même instant, les arrache : je ne témoignai pourtant pas sentir la moindre douleur.

Tullia. — Tu es courageuse, Octavia. Qu'est-ce que Caton auprès de toi? Mais ta mère eut-elle aussi à subir le même genre de supplice?

Octavia. — « Relevez vos vêtements, Sempronia, lui dit Theodoro; étalez votre ignominie. » Plus vite que la parole, elle lui présente, en s'approchant, les fesses nues; il y enfonce ses ongles; elle frémit et, vaincue par la douleur, lève une jambe en l'air; cependant, elle ne dit pas un mot.

Tullia. — Tout cela, c'était la première pièce; j'en attends une seconde de ce Cincinnatus à longue barbe.

Octavia. — Ma mère retrousse sa robe et sa chemise, du côté où se cache le bon endroit; elle montre à Theodoro son ventre charmant, poli, blanc comme neige; elle découvre entièrement le champ de Vénus ombragé, comme je te l'ai dit, d'une toison touffue. Il sépare quelques poils, les saisit tous ensemble et, d'un coup sec, les arrache.

Tullia. — Oh! la risible chose! C'était une préparation à un jeu plus divertissant.

Octavia. — Elle grinça des dents de douleur; elle ne lâcha pourtant pas un mot, pas une plainte.

Tullia. — Achève-moi enfin ce récit.

Octavia. — Je fus flagellée, déchirée à coups de fouet, et il ne me sortit pas de la bouche un seul mot, de la poitrine un seul gémissement qui trahît ma lâcheté. Nous regagnâmes notre logis. Ah! ah! ah! Nous atteignions déjà le seuil de la porte lorsque ma mère me dit : « Comment te trouves-tu, ma fille? — Je souffre beaucoup, ma mère, répondis-je. — Dans un moment, je m'arrangerai de façon qu'un torrent de voluptés fasse disparaître la douleur. Moi aussi, je me sens les fesses et les cuisses comme dévorées par des fourmis; n'éprouves-tu pas également comme une brûlante démangeaison de dartre? — Tout à fait, répondis-je; sous la peau, j'ai d'innombrables élancements; c'est plutôt comme le prurit de quelque maladie obtuse, que des piqûres de pointes d'aiguilles; et je me sens en feu. — Quelles qu'elles soient, toutes ces incommodités, reprend-elle, vont se changer en une source de volupté inépuisable. » Elle me conduit dans ma chambre. — « Jette-toi sur ton lit, feins d'éprouver un malaise que tu n'as pas; bientôt je t'enverrai ton Caviceo, mais je veux qu'ensuite tu me rendes compte des ébats que vous prendrez ensemble. » Peu de temps après qu'elle s'est retirée, Caviceo vint me voir. « J'apprends, dit-il, que tu es indisposée. — Et très malade, répliquai-je, car on m'a dit que tu étais irrité contre moi. De quelle faute ou de quel crime me suis-je rendue coupable? — Tu es pure envers moi de toute espèce de crime, mon cher cœur, reprend-il; tu m'as jusqu'à présent comblé de voluptés et j'ai trouvé dans tes embrassements le suprême bonheur. Que je sois tenu en mépris si je me plains de toi, en qui ma mentule possède toutes les délices et toutes les jouissances des amours! » Cela dit, il saute sur le lit. Que je meure, ma Tullia, si jamais chose fut plus agréable à mes

sens! Pour te dire tout en un mot, je fis trois libations à Vénus.

Tullia. — Tu racontes merveilleusement la chose; ton récit cependant ne m'a rien appris de nouveau. Sous l'influence des coups de fouet se trouvent provoqués, de toutes les parties du corps qui aboutissent à notre Vénus, une infinité d'esprits subtils, turbulents, plus enflammés que des gerbes d'étincelles; ils accourent d'eux-mêmes dans nos organes génitaux, dans la vulve, dans les canaux spermatiques : de là le prurit et la lubricité de notre Vénus incendiée. Écoute ce que tu pourrais prendre pour un miracle. Notre amie la duchesse Leonora, si illustre par sa haute naissance, si remarquable par toutes les qualités du corps et de l'esprit, doit à des coups de fouet sa fécondité. Le duc, son mari, dépérissait d'amour pour elle, si jeune; et cependant il ne pouvait avoir d'elle aucune postérité, ce dont il était fort chagrin. Art, industrie, tout est mis en usage; aucune partie du corps n'est refusée aux expériences; l'art et l'industrie sont déjoués, rien ne sert. Enfin, sur le conseil d'un Arabe, Leonora fut fouettée de verges, comme toi, de la main de sa mère. Jusqu'alors elle n'avait éprouvé aucun plaisir en faisant l'amour; en ce moment, dès que son mari l'accola, elle fut très vivement émue. A une seconde reprise, quelques jours après, ses reins furent stimulés de coups de fouet, ses fesses et ses cuisses incendiées pour l'amour. Alors, peu s'en fallut qu'elle ne tombât en défaillance. Enfin, au bout de très peu de temps, en continuant à se faire exciter de la même manière, elle reçut son mari avec une grande volupté; elle devint grosse, elle porta dans son ventre. Parmi les hommes de notre connaissance, j'ai aussi entendu parler du marquis Alphonse, que les verges excitent au combat amoureux; sans cela il serait inerte et impuissant. Il se fait flageller

les fesses à coups de verges; on les lui administre vigoureusement; cependant sa femme est là, couchée sur le lit, pendant qu'on le fouette; il est heureux, et plus les coups sont violents, plus la tension est véhémente. Lorsqu'il voit ses armes bien préparées, il prend avec sa femme les jouissances de Vénus (1).

Octavia. — Mais véritablement, si tu en essayais toi-même, quel ne serait pas ton étonnement, je pense !

Tullia. — Je n'en ai jamais essayé, mais je veux en essayer, et dès la nuit prochaine. Pour toi, j'entends que tu goûtes les embrassements de mon Lampridio, qui, retenu depuis huit jours à la campagne avec Callias, vit dans l'abstinence de Vénus. Il m'a envoyé une lettre par laquelle il me prévient qu'il arrivera demain, que Callias veut que j'aille le retrouver, pour je ne sais quelles affaires qu'ils ont là et dont il n'a pu encore se débarrasser.

Octavia. — Nous verrons cela. Mais tu as oublié de me dire ce que ma mère t'a conté des noces de Giulia, après qu'elle eût été dépucelée.

Tullia. — Le voici. Tu sais que les noces furent à peu près clandestines; ton père était absent; aucun des parents n'avait été invité. L'acte se passa derrière la scène, comme cela se lit dans les pièces des anciens, hors de la vue des spectateurs. Avant que Sempronia ne conduisît la nouvelle mariée au lit conjugal pour y subir le tau-

(1) Forberg, après avoir cité ce passage de Chorier, le fait suivre d'une courte note :

« Encore aujourd'hui, dit-il, dans les lupanars de Londres, il ne manque pas d'individus chargés d'appliquer les verges à ceux qui le désirent, si nous en croyons le témoignage d'un ouvrage allemand, la *Gynéologie*, tome III, p. 392. » (*De figuris Veneris*, chap. II.)

reau, elle avait rempli de pernicieux conseils son esprit ingénu. Ce qu'elle put lui dire, ce qu'elle lui enjoignit de dire et de faire, ce qu'en conscience dit et fit l'innocente, tu vas en juger. Giocondo était monté à la chambre de Giulia : c'est là que devait avoir lieu la chose. Épuisé par Sempronia, il interrogeait ses armes viriles et se demandait s'il aurait assez de vigueur pour la bataille. Sempronia survient et livre Giulia à ses embrassements. « Certes, dit-elle, je veux déshabiller Giulia pour vous, Giocondo. » Elle déshabille la jeune fille et lui laisse seulement sa chemise, qui dérobait à peine sa pudeur aux regards de Giocondo. Bientôt Sempronia s'éloigne : « Je vous laisse, dit-elle, faites vos affaires. » Elle se retire dans une chambre voisine d'où elle pouvait tout voir, car l'huis était entrebâillé, comme celui de Giulia. Aussitôt Giulia tombe aux genoux de Giocondo ; sans doute on le lui avait appris. — « Je vous serai docile, s'écrie-t-elle, et tant que je vivrai j'aurai de la complaisance pour tous vos plaisirs. Si j'en agis autrement, châtiez la coupable. » Giocondo donne un baiser et la relève. Puis il la dépouille lui-même, rougissante et tremblante, la couche à la renverse sur le bord du lit, pétrit de ses mains les seins petits, fermes, arrondis, blancs, gonflés, et les couvre de baisers ; il parcourt ensuite des yeux tout son corps, et fixe enfin sa dernière pensée, son dernier regard sur le jardin de Vénus. Lorsque l'innocente jeune fille s'aperçoit qu'il la pétrit des doigts, elle s'écrie : — « Eh ! eh ! eh ! » et mêle à ses clameurs des gémissements et des soupirs. — Maintenant, dit Giocondo, soyons heureux.

Octavia. — Giocondo trouva-t-il intacte chez la jeune vierge la fleur de chasteté ? S'aperçut-il qu'elle n'avait encore été souillée d'aucun embrassement ?

Tullia. — Il la trouva intacte, comme c'est l'ordinaire

des hommes qui dans les premiers assauts ont, en ce qui touche la virginité, pleine confiance en une vierge.

Octavia. — A la façon dont elle s'était elle-même accommodée pour l'opération, je craignais qu'il ne découvrît quelque fraude.

Tullia. — Giocondo comprit facilement que ces manières d'agir lui avaient été suggérées par Sempronia, et après que dans ce premier conflit il eût fait vraiment sa femme de Giulia : « Qui donc, ma Giulia, lui demanda-t-il, t'avait rendue si savante? Assurément, tu m'as plongé dans la plus grande admiration de ton esprit lorsque tu as toi-même dirigé mes armes contre toi et par elles infligé la mort à ta pudicité, quand tu m'as entouré de tes bras, quand tu t'es agitée d'un mouvement si rapide, quand tu as poussé des soupirs et de brûlantes exclamations. » Elle se taisait. « Allons, allons, ajoute-t-il, découvre-moi ce que tu me caches sous ton silence. — Je n'ose pas, répond Giulia, mais j'ai entendu dire qu'ainsi font et doivent faire les plus chastes filles, comme je le suis. — Qui donc t'a dit, demanda Giocondo, qu'il fallait s'y prendre comme cela? — Ne me force pas à te l'avouer, répond Giulia. — Je veux que tu me le dises, réplique-t-il, sinon, je ne te croirai pas aussi chaste que tu prétends l'être. — Je t'en prie, dit alors Giulia, ne rapporte à personne ce que tu me forces de te confesser. Sempronia m'a avertie que, par devoir, je devais m'en acquitter envers toi si complaisamment, et elle m'a fait promettre avec serment d'y consentir. — C'est bien, dit Giocondo; mais prends garde de laisser soupçonner que tu m'as révélé ce secret. » Or Sempronia entendait et voyait tout, ce à quoi ni l'un ni l'autre ne songeaient.

Octavia. — Dans quelle espérance abusait-elle de la simplicité de cette enfant par de si pernicieux conseils?

Tullia. — Sans doute elle espérait que les mœurs de Giulia, par une si grande facilité, deviendraient suspectes à Giocondo. Mais jusqu'à présent elle n'en a encore soufflé mot à aucun d'eux.

Octavia. — Tu ne m'as pas fini le récit que tu m'avais commencé.

Tullia. — Quand Giulia sentit le poids de Giocondo : « Tu me tortures, gémit Giulia, épargne-moi; pitié! pitié! » Mais, inflexible, Giocondo alla jusqu'au bout, bientôt secondé par sa femme.

Octavia. — Ah! ah! ah!

Tullia. — C'est que Sempronia lui en avait donné le conseil. « Aussitôt que tu te sentiras, Giulia, chatouillée de quelque démangeaison où tu sais, fais semblant d'éprouver une sensation encore plus vive que celle que tu éprouveras. Excite ton mari de tes paroles, de tes baisers, de tes soupirs, de tes trémoussements; sans quoi il croirait que tu es de pierre, insensible, ce dont te préserve l'amour que je te porte! » Voilà pourquoi, dès la première titillation, la chaste jeune fille sut aider Giocondo à courir le stade de la volupté. « Hé! hé! hé! cria-t-elle; qu'est-ce que je sens? je me pâme. » Ces paroles proférées, elle se tait, gémissante et tremblante, l'esprit comme égaré; elle ne bougeait plus, Giocondo s'arrête : « Que veut dire cet engourdissement, Giulia? lui demande-t-il, en fatiguant de baisers ses lèvres de roses. — Je suis morte, répond-elle, tu m'as causé tant de plaisir que je ne pense pas qu'il soit possible d'ajouter quoi que ce soit au comble de mon bonheur. Je ne suis plus moi-même, je suis transportée au ciel. »

Octavia. — Les membres de la délicate enfant ne furent pas brisés par une si longue lutte? L'amour et sa compagne, la volupté, suppléaient à ses forces.

Tullia. — Il ne fut donné à Giulia de jouir que d'un

assaut jusqu'au jour, mais ce premier pouvait tenir lieu de deux ou trois. Le second, elle l'avoua elle-même, ne lui causa plus qu'une faible sensation de volupté.

Octavia. — La nuit suivante, comme tu me l'as dit, Giocondo courut deux milles?

Tullia. — Oui, mais après avoir payé le tribut à ta bienheureuse mère, à son grand déplaisir; de sorte qu'elle ne put jouir de la vigueur intacte de son mari que deux fois en tout, le second mois.

Octavia. — En effet, tout le suc se trouvant épuisé par les préalables embrassements de ma mère, ce qui restait en paraît être la lie et la boue.

Tullia. — Le second mois qui suivit les noces, un jour que Giocondo badinait avec Sempronia : « Veux-tu que je devienne père, maîtresse? lui demanda-t-il. — Oui, répondit-elle. — Comment pourrais-je le devenir, reprit-il, si tu ne me laisses pas remplir le champ de Giulia d'une brûlante et féconde semence? Permets-moi d'aller trois fois avec elle et de lancer dans toute leur intégrité les flots de ma passion dans le fond de sa matrice. La malheureuse a supporté, je l'ai appris, d'assez durs traitements; je sais combien ton amie Teresia l'a mal accueillie, quoique innocente, parce que tu la crois plus dévergondée qu'elle ne l'est. — Je te le permets, répondit Sempronia, mais à la condition qu'elle devienne enceinte. La semence qui va s'accumuler dans tes reins d'ici à huit jours, je veux que tu lui en fasses part en une seule nuit et en trois assauts, que tu te soulages dans les embrassements de ta Dioné. » La huitième nuit qui suivit ce jour, la ceinture de chasteté dénouée, la grille enlevée au guichet de la jeune femme, Giocondo arrosa librement son jardin d'une pluie féconde. Depuis ce temps, Sempronia pense que Giulia est enceinte; elle a remarqué des signes de grossesse sur le visage de la

jeune femme et les maux de cœur commencent à apparaître.

Octavia. — Que je meure si je ne déteste vigoureusement Teresia pour les indignes traitements qu'elle a fait subir à cette bonne et naïve enfant!

Tullia. — Que je meure également si je ne rends ta mère responsable de cette cruauté! Elle ne se fut pas plus tôt imaginé que Giulia brûlait de désirs et d'appétits amoureux qu'elle alla trouver Teresia. Elle lui dit qu'elle craignait fort pour sa vertu, qu'elle la croyait devenue moins pudique, qu'il lui fallait quelque sévère médecine pour la contenir désormais dans les devoirs d'une bonne mère de famille; qu'on devait se prémunir contre les chaleurs et les embûches de sa jeunesse. Teresia demande qu'elle lui soit envoyée; on la lui envoie, mais débarrassée préalablement de la ceinture de chasteté, qui est laissée en garde à Sempronia. Teresia reçoit son ancienne élève d'un visage souriant; elle donne une lettre à Giocondo et demande que Giulia lui soit laissée trois jours : elle veut se rassasier de voir la jeune fille qu'elle a nourrie, qu'elle a élevée et dont elle est privée depuis longtemps. Après bon nombre de propos, elle demande à Giulia si elle consent à lui donner la preuve qu'elle est vertueuse et véritablement vertueuse. Giulia répond qu'elle veut bien. — « Alors, dit Teresia, durant ces trois jours tu te macéreras le corps par le jeûne et tu te laisseras donner le fouet de mes propres mains. — Je ferai tout ce que vous désirerez, répond Giulia; tout ce que vous m'ordonnerez, je le considérerai comme un devoir. » Le premier jour, elle fut fouettée, mais assez doucement; le second jour, très cruellement; le troisième, un peu moins fort. Ainsi corrigée, on la renvoya à la maison au coucher du soleil. Sempronia était absente, mais Giocondo était là et, sitôt

qu'il vit arriver sa charmante femme, il vola dans ses bras. — « Je reviens, dit-elle en souriant, comme il convient à une chaste femme, on ne peut plus désireuse de te voir. » Après une courte conversation, il la conduit dans sa chambre ; elle lui raconte ce qui lui est advenu et se met à pleurer. Giocondo console de son mauvais destin la malheureuse ; il lui promet de veiller à l'avenir avec le plus grand soin à ce qu'elle n'ait plus à subir d'ennuis ni de corrections ; puis il la baise sur la bouche et il se réjouit de ce que sa chasteté n'est pas mise par la ceinture à l'abri de ses désirs. Et bientôt il lui enlève de l'esprit tout souvenir de ces trois jours et de la douleur qu'elle a éprouvée.

Octavia. — Ma mère l'ignora-t-elle? Ne s'emporta-t-elle pas contre Giocondo?

Tullia. — Elle ne sut rien et n'eut pas même l'ombre d'un soupçon. Un peu avant qu'elle ne fût de retour, Giocondo s'était sauvé dans la maison ; quand il revint quelque temps après, il salua sa femme comme s'il ne l'avait pas vue depuis trois jours.

Octavia. — Mais il ne laissa sans doute pas ma mère sans la saluer?

Tullia. — Elle dit à Giulia que Giocondo avait quelque chose à lui communiquer touchant l'affaire dont elle venait de le charger. Ils sortent tous deux et s'en vont dans la chambre de Victoria. Giulia avait reçu l'ordre d'attendre son mari jusqu'à ce qu'il revînt. — « Crois-tu, lui dit Giocondo, que je veuille préférer les embrassements de Giulia aux tiens? Je veux dépenser avec toi tout ce qu'il y a en moi d'amour. » Que te dirais-je de plus? Ils achèvent la chose, puis Giocondo revient avec Sempronia près de Giulia, que Giocondo aborde par ces paroles : « Je veux, Giulia, que notre maîtresse te connaisse telle que tu es, qu'elle sache combien tu es chaste

et pudique. Je veux que de ses mains tu revêtes cette ceinture de chasteté, tu auras, fort à propos pour toi et pour moi, un bon témoin de ta pudicité. » Sempronia félicita Giulia de sa vertu et de la bonne grâce avec laquelle elle se prêtait à cela; le bon endroit de Giulia fut alors mis sous clef. Quant au tien, Octavia, je saurai, la nuit prochaine, si tu as autant d'adresse à tous les jeux que connaît Vénus que tu as de ressemblance avec Vénus par ta beauté et tes charmes.

Octavia. — Je ferai en sorte, je l'espère, que tu n'en doutes pas plus longtemps, et, à son très grand plaisir, Lampridio s'apercevra que je suis une source d'indicibles voluptés.

SIXIÈME DIALOGUE

FAÇONS ET FIGURES

OCTAVIA, TULLIA, LAMPRIO, RANGONI (1)

Octavia. — Combien doivent être délicieuses les voluptés de cette nuit, tu m'en as persuadée jusqu'au fond des moelles par tes propres excitants.

Tullia. — Tu en éprouveras deux fois plus que je n'ai pu en promettre à tes désirs libertins, quoi que j'aie promis.

Octavia. — Sans doute, avec Rangoni arrivera Lampridio, et tous deux engageront avec nous la bataille?

Tullia. — Ils engageront tous deux la bataille avec toi seule.

Octavia. — Veux-tu te taire? En quelques heures deux postillons si terribles auraient fourbu mon bidet.

Tullia. — Silence toi-même, petite sotte. Tu suffiras

(1) Chorier a dû emprunter ce nom aux sonnets de l'Arétin. Voir *L'œuvre du Divin Arétin*, tome I, sonnet XII et note, par G. Apollinaire, pp. 215 et suiv. (Bibliothèque des Curieux, 1909.)

très bien à tous deux, et quand tu en auras tâté, tu conviendras que les héroïnes de chevalerie ne sont rien auprès de toi.

Octavia. — Je n'en ferai rien, cousine, je n'en ferai rien. Me crois-tu si libertine? Toute une nuit je serais inondée de voluptés, je m'ingurgiterais les mets réservés aux déesses, et toi tu ne goûterais pas à ce régal? Tais-toi, je n'en ferai rien.

Tullia. — De quelque façon qu'ait lieu la chose, tu dois la subir; tu le feras, tu le feras. Regarde. Il te faut triompher de tous les hasards de Vénus. Vois!

Octavia. — Oh! oh! Tu as obstrué ta porte de cette vilaine ceinture de chasteté? Que penses-tu qu'il puisse advenir de moi si tu ne partages pas mes fatigues? Tu me veux trop de bien et je t'en saurai mauvais gré.

Tullia. — Reprends courage. J'en ai éreinté quatre, et tu en crains deux!

Octavia. — Mais ces deux-là sont d'une force extraordinaire et surpassent tous les autres par leur inépuisable torrent de jouissance. Tu prétends que Lampridio court d'ordinaire une dizaine de milles dans ton stade, et tu racontes de Rangoni des choses qui touchent au prodige. Cotytto ne suffirait pas seule à eux deux.

Tullia. — Lampridio m'a raconté de Rangoni des prouesses qui dépassent toutes croyances de connaisseurs. Tu sais qu'ils sont très liés.

Octavia. — Que t'a-t-il raconté? Rangoni n'en est-il pas venu aux prises avec toi?

Tullia. — Avant-hier, lorsqu'il fut de retour en cette ville, Lampridio l'amena chez nous en qualité d'hôte, avec l'approbation de Callias. Vois quelle est sa courtoisie : aussitôt il l'enflamme d'amour pour moi, et, quand il le voit en proie aux plus furieux désirs, il le

console en lui promettant ses bons offices. Il l'assure qu'il fera tous ses efforts pour le faire jouir, comme il dit, du bonheur suprême, et lui enjoint d'avoir bon espoir. Sans me consulter, il trafique avec lui de mon amour.

OCTAVIA. — Et tu ne te mis pas en colère ?

TULLIA. — Juges-en par toi-même. Je fus fort irritée et je le montrai rudement. Pour apaiser mon courroux : — « Pardonnez-moi, me dit-il, ma dame, ma reine, ma déesse, si j'ai été trop facile. J'en suis sûr, il ne tiendra pas à toi que je ne sois dégagé de ma promesse. Rangoni t'a vue et meurt misérablement d'amour pour toi. J'avais vu, moi aussi, sa cousine à Naples et je dépérissais pour elle ; il feignit d'être brûlé d'amour afin de favoriser le mien, obtint d'elle un rendez-vous et m'introduisit dans la chambre de la jeune fille. La nuit je me rassasiai de la jouissance que je convoitais, pendant que Laura (c'est ainsi qu'elle se nomme) croyait se livrer aux embrassements de Rangoni. Ne devais-je pas me montrer reconnaissant d'un tel service ? Pardonne-moi, ma reine ; en croyant m'acquitter envers lui, je t'ai offensée sans le vouloir. »

OCTAVIA. — Que répondis-tu ?

TULLIA. — La voix de mon amant attendrit mon cœur. — « Que veux-tu que je fasse ? lui demandai-je. N'as-tu pas honte de me traiter si ignoblement, moi qui suis toute à toi ? — Ne succombe qu'à cette seule et unique faute, reprend-il ; laisse-toi fléchir par l'amour de Rangoni et les prières de ton Lampridio. Ne crains rien de moi par la suite ; je ne te demanderai rien qui ne te soit agréable, qui ne soit honnête. » Je finis par consentir. — Lampridio, lui dis-je, connais-tu Octavia ? »

OCTAVIA. — Voilà de quoi me fâcher contre toi, comme toi-même contre Lampridio.

Tullia. — Tais-toi, petite sotte. Je lui fis part de mon idée, qui consistait à le mettre dans tes bras. « Que je te rendrais heureux ! poursuivis-je. — Mais en attendant, Rangoni et moi, dit-il, nous n'en pouvons plus; nous allons l'un et l'autre nous corrompre à l'aspect de ta beauté qui nous brûle. Accorde-nous à chacun une jouissance. — Quel honneur attacheras-tu à ton nom, lui dis-je, si tu me forces à me souiller des baisers d'un autre ? Toi, si tu veux, use de ton droit. » Enfin je me laissai fléchir, à la condition de n'ouvrir qu'une seule fois à Lampridio mon stade et ma lice amoureuse ; rien de plus. Je voulais que l'un et l'autre ils vinssent intacts et, sans être épuisés, labourer ton sillon.

Octavia. — Comment pourraient-ils sortir intacts de tes embrassements ?

Tullia. — La chose se passait dans nos jardins, sur lesquels on n'a vue de nulle part, sauf de ma chambre ; tout était fermé et en pleine sécurité. En attendant ce à quoi aboutirait son ami, Rangoni se promenait à peu de distance et me dévorait fréquemment de ses yeux ardents. Lampridio fut le retrouver : « Rends, lui dit-il, des grâces immortelles à Tullia pour le don céleste qu'elle te fait et viens goûter le bonheur suprême. » La nature m'a faite de telle sorte que je suis on ne peut plus éloignée de l'effronterie. Dès qu'il s'approcha de moi, je me mis à rougir ; il me donna un baiser. Il s'accusa lui-même de son audace et m'en demanda pardon. Tout en parlant, nous étions entrés dans cette grotte construite à l'angle du jardin pour prendre le frais. Lampridio entra avec nous. — « Il est une chose que je veux que tu saches, ma reine, dit-il en s'adressant à moi, et qu'il est de ton intérêt que l'on sache, Rangoni. — Qu'est-ce donc ? demanda Rangoni. — Tullia te le fera bientôt savoir, répondit Lampridio, par ses soupirs, ses

baisers et la rage de son excitation. — Que Vénus t'anéantisse, m'écriai-je, spirituel faiseur de plaisanteries! » Il me prend par la main et m'entraîne hors de la grotte. — « Excuse-moi, Rangoni, dit-il, je vais te la rendre à l'instant aussi pure qu'elle l'est à cette heure. Je ne veux pas que tu la perdes des yeux, elle qui est la lumière de tes yeux et des miens. En deux mots j'aurai fini. » Puis, s'adressant à moi : « Tu ne sais pas, me dit-il, quel postillon tu vas avoir. Les femmes de Rome et de Venise qui ont eu affaire à lui prétendent qu'il n'y a pas un homme qui ait jamais arrosé les sillons féminins d'une pluie plus copieuse que Rangoni. Geromino Mercuriali, après avoir contrôlé avec soin tout ce que l'on disait de lui, a déclaré que c'était non seulement stupéfiant, mais tout à fait miraculeux. »

Octavia. — Pendant ce temps-là, qu'advenait-il de Rangoni, de ses ardeurs, de ses fureurs et de sa mentule? Ah! ah! j'entends je ne sais quel bruit. Les voici. Que j'ai peur, que j'ai honte!

Tullia. — « O Hymen! O Hyménée! Viens Hymen! O Hyménée! » Voici Lampridio. Pourquoi es-tu seul, Lampridio? Qu'est devenu ton compagnon?

Lampridio. — Nous avons soupé chez Mendoza, le préfet de la ville, un bon et charmant homme. Il retient Rangoni, qu'il est en train de questionner sur ses affaires, ses parents, ses alliés, tout en mêlant, avec son exquise urbanité, les choses plaisantes aux choses graves. Je me suis esquivé, aiguillonné par l'amour qui chez moi, pendant que je pensais à vous, s'est tourné en fureur; Octavia m'en guérira, si elle me veut bien portant et tout à elle. Vous vous taisez, Octavia?

Octavia. — Ma chère Tullia, mon âme, tout envahie de honte, ne me laisse aucun courage; je ne trouve pas un mot.

Lampridio. — Vous me refusez même un baiser ? Malheureux que je suis !

Tullia. — Allons, Octavia, pourquoi te recules-tu? A peine si ce lit pourra nous recevoir tous les quatre, en nous serrant, lorsque viendra Rangoni : il ne restera pas la plus petite place, même pour la pudeur. Cesse tes folies, petite niaise.

Octavia. — Niaise toi-même ! Quoi ! tu rejettes les couvertures et tu me montres nue aux yeux de Lampridio ?

Lampridio. — Qu'elle est jolie ! quelles formes délicates !

Tullia. — Je veux, Octavia, que tu sois un autre moi-même. Lampridio n'en peut plus ; n'as-tu pas pitié du pauvre diable ?

Lampridio. — Plaide pour moi, Tullia ; fais en sorte qu'Octavia se laisse aimer, me laisse cueillir la fleur de sa beauté et de sa jeunesse. Oh ! le corps fait pour l'amour !

Octavia. — Cessez, cessez ; je me mets à crier si vous poussez plus loin.

Tullia. — Quelles frénésies te prennent ? Es-tu dans ton bon sens ? Par la déesse Pertunda ! si tu ne veux pas de Lampridio pour ami, tu m'auras pour ennemie.

Octavia. — Et voilà que ton Lampridio ne se fait pas faute de parcourir mes seins, ma poitrine de ses attouchements libertins... Il me possède toute. Que ferai-je, effrontée, après un tel outrage ?

Tullia. — Que murmures-tu dans tes balbutiements ? Est-ce que l'ancre de Lampridio a touché le fond de ta rivière ?

Octavia. — J'ai cru qu'il l'avait touché. Mais voici que Lampridio défaille également ; il s'en va, il lève l'ancre. Laisse-moi pourtant, Lampridio, t'appliquer un baiser,

te manger de baisers avant que tu ne descendes de mon cheval.

Tullia. — Veux-tu donc, libertine, exciter à de nouvelles prouesses un homme dont la vigueur est épuisée? Il n'en sera rien. Toi, Lampridio, va retrouver Rangoni, de peur qu'il ne nous soupçonne, toi autant que nous, de n'être pas restés bien sages.

Lampridio. — Puisque tu me le conseilles, je vais retrouver mon ami. Je dirai que j'ai passé ces quelques instants avec Frederico, le cousin du préfet.

Tullia. — Mais comment trouves-tu Octavia? Quel plaisir as-tu éprouvé avec elle?

Lampridio. — Je n'ai rien trouvé chez elle que tu n'aies aussi, ma Tullia, et qui ne donne une idée de la vraie et pleine volupté. Mais nous en reparlerons plus tard. Adieu.

Octavia. — Que de grâces j'ai à te rendre, Tullia! Maintenant je sais ce que c'est que Vénus, tant il m'a causé de plaisir! J'ai vraiment goûté toutes les jouissances de Vénus.

Tullia. — Je suis heureuse de voir que tu as trouvé véritable tout ce que je disais de Lampridio.

Octavia. — As-tu remarqué comme il est sorti joyeux, comme il m'a donné un baiser? Que tu es heureuse de pouvoir t'ébattre dans ses bras toutes les fois que cela te plaît! Mais Rangoni ne t'a t-il pas aussi comblée d'une incroyable volupté?

Tullia. — Je reviens donc au récit que j'avais commencé; tu me sembles en avoir envie et cela me fait aussi plaisir, à moi.

Octavia. — Tu me donneras ainsi la meilleure part de tes jouissances.

Tullia. — De tous les animaux, c'est l'homme dont la rosée est la plus abondante; mais de tous les hommes,

c'est Rangoni. « Je t'avertis, me disait Lampridio, d'avoir à n'en rien perdre. Mon suprême bonheur, c'est de t'inonder. » Là-dessus, il s'éloigna.

Octavia. — Que se passa-t-il ensuite?

Tullia. — Rangoni s'élança au-devant de moi. — « Rien maintenant, s'écria-t-il, ne t'arrachera à mes désirs. » Il me prend par la main et, moitié de gré, moitié de force, m'entraîne vers le lit, qui se trouve, comme tu le sais, dans un des coins. Il glisse une main sous mon corsage, l'autre sous ma ceinture.

Octavia. — Il te montra sans doute un trident énorme, digne du héros et de toi-même?

Tullia. — A peu près comme celui de Lampridio; autant que je pus le voir, il n'y a pas entre eux une grande différence : la longueur est de onze ou douze pouces. « Favorisez mon amour du vôtre, madame, s'écria-t-il. » Insensiblement, je m'étais laissé pousser jusque sur le lit; il me jeta à la renverse, me fit mille caresses sous les aines, puis dans cet intervalle que je t'ai dit être appelé le périnée, où brûlent les plus ardentes torches de Vénus. — « Allons, allons, disais-je, finissez! vous vous moquez de moi. Pourquoi m'incendier, moi qui déjà suis enflammée de votre amour? — Acceptez donc, dit-il, tout ce qu'il y a d'amour en moi. » Aussitôt il me pénétra. Dès que je le sentis : « Vous me faites mal, vous me faites mal, méchant! » lui criai-je. Lampridio m'entendit; il accourut : — « Prends garde, Tullia, dit-il, que l'on ne perçoive ta voix de la rue voisine, derrière le mur. Quel est l'honnête homme qui ne la connaît pas? Retiens ton souffle. »

Octavia. — Il vous aperçut en train de lutter à cette palestre, et il put s'empêcher de rire, se retenir de cette rage que provoque Vénus dans sa nudité?

Tullia. — Il nous vit et, s'apercevant que mon pied

gauche portait à terre : « Je veux à tous deux, ajouta-t-il, prêter le ministère d'une assistance affectueuse ; » et il plaça dessous un escabeau.

Octavia. — Ah! ah! le risible spectacle! Vous étiez bien risibles tous les deux, toi et Rangoni.

Tullia. — Un moment, celui-ci resta immobile. « Étreins-moi, ma reine, » s'écria-t-il ; en effet, ses membres défaillants allaient lui manquer. « Depuis trois mois, ajouta-t-il, aucune femme n'a soulagé mon ardeur amoureuse. Mais, tu le sais, tu aurais de la peine à en trouver un qui fût aussi vigoureux que moi.

Octavia. — L'éperon enfoncé, pouvait-il et pouvais-tu soutenir la course?

Tullia. — Je me sentis bientôt inondée de volupté ; je ne pus m'empêcher de faire des mouvements désordonnés.

Octavia. — De peur, sans doute, que toi, que Lampridio appelle marmoréenne à cause de ta blancheur, tu ne parusses être de pierre à Rangoni, si tu restais immobile, froide et insensible.

Tullia. — « Je vois les cieux, m'écriai-je en délire, je vois les cieux ouverts ; » et aussitôt, débondant les écluses, je m'abîmai dans le délire de la volupté.

Octavia. — Te rassasia-t-il? Si un nouvel athlète s'était présenté, aurais-tu refusé le combat?

Tullia. — Certainement un nouveau combat m'aurait causé plus de fatigue que de plaisir.

Octavia. — On prétend que tout animal est triste après l'amour.

Tullia. — Bien au contraire ; par l'animation de son visage, la gaîté de ses propos, Rangoni manifestait toute sa joie d'avoir pu librement jouir de mes trésors. Il appelle Lampridio, mais je me débarrasse d'abord de ses étreintes, de peur d'être obligée, de gré ou de force, de faire

l'amour pour les beaux yeux de Lampridio. D'une course rapide, j'étais rentrée à la maison avant qu'ils ne se fussent aperçus de ma fuite. Or, Octavia, je n'ai rien perdu de toute la liqueur vénérienne. Ce que cela signifie, je n'en sais rien; mais si je me savais enceinte de cette fois-là, comme j'adore Callias, j'en serais désolée.

Octavia. — En comparaison de ton quartumvirat, qu'était-ce que cette bagatelle?

Tullia. — Je comprends; tu veux que je te raconte ma campagne de Rome.

Octavia. — Oui.

Tullia. — Callias avait été frappé d'une maladie que tout d'abord les médecins jugèrent devoir être longue et peut-être mortelle; il était alors à Rome, pour un procès très difficile à terminer avec mon cousin Ottoboni. Cette même raison m'appela à Rome, et si Callias a enfin recouvré la santé, il le doit à mes soins empressés, aimants; il ne le nie pas, du reste. Dès qu'il commença à entrer en convalescence et que toute crainte de danger fut écartée, l'envie me prit de m'amuser un peu, après ces trois longs mois où j'avais été plongée et abîmée dans le chagrin. Il venait souvent à la maison une de nos plus proches voisines, d'un âge pas encore très avancé et appartenant à la famille Orsini. Un lien très étroit s'était établi entre nous; souvent elle couchait avec moi, elle était l'unique consolation de mes soucis. Une nuit, après que nous nous fûmes livrées à divers propos, tantôt gais, tantôt sérieux, mes pensées se tournèrent vers l'interruption que j'éprouvais en fait d'ébats amoureux. Comme elle m'interrogeait là-dessus : — « Si je me mets, lui répondis-je, à sentir ces feux se rallumer dans mes veines, nulle vertu, nulle fermeté, nulle pudeur ne réussira à les éteindre. » Aussitôt cette dame, d'un commerce délicat et distingué plus que nulle autre, me dit :

— « Je veux que demain même vous jouissiez des dons de Vénus, après en avoir été si longtemps privée; que vous en jouissiez jusqu'au dégoût, et, si vous n'êtes pas une sotte, vous le voudrez aussi. Vous n'aurez d'ailleurs rien à craindre pour votre honneur et votre réputation; j'exige seulement que vous vous mettiez entièrement à ma discrétion. — Je le veux bien, répondis-je; que pourrais-je craindre, vous ayant comme caution? Je vous prends pour guide, prête à marcher sous vos auspices. » Le matin venu, elle me recommande de me sustenter le corps, mais d'un léger repas seulement, sans me gorger de nourriture. De ses propres mains elle me lave la poitrine, les seins, le ventre, avec de l'eau parfumée, et le calice de Vénus avec de l'huile de myrte, puis m'habille d'une légère robe blanche en tissu de soie : je me crus plutôt voilée d'un nuage transparent que vêtue d'une robe. Nous nous rendons alors en voiture à une villa suburbaine entourée de délicieux jardins. Là, Flora et Vénus, épanouies et joyeuses, s'ébattent et folâtrent dans toutes les saisons de l'année; en toute saison fleurit un printemps éternel. Nous pénétrons dans un splendide édifice, et elle me conduit à un appartement intérieur, où une lumière cachée, entretenant un demi-jour perpétuel, favorisait à la fois la pudeur et l'impudeur.

Octavia. — Séjour fait exprès pour des ébats de luxure.

Tullia. — Une vieille femme, d'un visage et d'une mise modeste, vint au-devant de nous. — « Je ferai en sorte, dit-elle en se tournant vers Donna Orsini, que cette jeune femme amenée par vous et qui avant peu de temps sera ivre de volupté, vous en rende des grâces éternelles. » En disant ces mots, elle me prend par la main; Donna Orsini s'en va, et, la porte refermée, la vieille m'entraîne, toute hésitante, dans l'intérieur de la mai-

son. « D'abord, mon enfant, me dit-elle, acceptez de bon cœur tout ce qui vous arrivera, tout ce qu'on voudra vous faire. Vous ne vous appartenez plus; vous appartenez à quatre vigoureux athlètes que je tiens là tout prêts à entrer en lice avec vous. L'un est Français, l'autre Allemand, les deux autres sont nés à Florence. Ma maîtresse aime les Florentins. Tous sont dans la plus grande vigueur de la jeunesse, fort amis des uns des autres et, ce qui vaut mieux encore, nobles de naissance. — Non, non! répliquai-je, tant d'athlètes me tueront; ayez pitié de moi, ma mère, un seul me suffira; que ce soit un duel et non une bataille; renvoyez les autres. » Elle se mit à rire et, pendant que je parlais, voici qu'ils se présentent tous. — « Choisissez, me dit la vieille, celui que vous voulez prendre le premier; donnez vous-même à chacun son rang de bataille; ainsi que vous l'aurez réglé, ils viendront lutter dans vos bras. » Je tends la main au Français; il s'appelait de La Tour. Je demande qu'à celui-ci succède Aloisio, à ce dernier Conrad, à Conrad Fabrizio. Aloisio et Fabrizio étaient les deux Florentins; Conrad, l'Allemand. La matrone donne alors le signal, d'un coup de trompette : - « Jeunes gens, s'écrie-t-elle, montrez à cette enfant, si jolie, si délicate, quel usage amoureux savent faire d'un corps de femme des gens ingénieux comme vous l'êtes. Celui qui se comportera le plus vaillamment dans la lice de Vénus obtiendra cette bague en récompense de sa bravoure et pour prix de sa victoire. » Elle leur montra un anneau d'or où brillait, enchâssé, un diamant, présent de Donna Orsini, pour qu'ils se montrassent d'autant plus ardents à la lutte. « Allez donc maintenant, et faites vos affaires. » Là-dessus, elle sortit de l'appartement.

Octavia. — Ne tremblais-tu pas de voir quatre lutteurs prêts à t'assaillir?

Tullia. — Tu le sauras. La Tour me baise la main et tout droit me mène en un coin de la chambre que voilait aux regards un rideau tiré; un lit s'y trouvait, élevé d'un pied à peine, et une lampe projetait sa tremblante lumière, comme si elle avait conscience de nos folies. Fabrizio éleva la voix : — « Hé! l'ami, dit-il, fais vite. Nous ne t'en voulons pas d'avoir été le premier appelé, mais dépêche! — Il n'y aura point de fraude, répliqua La Tour; pour grand que soit mon plaisir, j'irai vite. » Couverte de la plus grande honte, ce qui m'est naturel et que je n'ai pas besoin de feindre, j'étais hors de moi. Doucement il me renverse sur le lit, à demi malgré moi. Les autres m'entendirent tomber quelque peu fort et poussèrent un éclat de rire : je poussai un gémissement. « Que m'arrive-t-il, m'écriai-je, moi qui jusqu'à présent ai mené une vie chaste, pure et sans tache? Qu'allez-vous penser de moi? — Quittez cette sotte pudeur, me répond La Tour. Vous n'êtes pas la première que l'on amène dans nos bras; nombre des plus jolies et des plus honnêtes femmes nous ont subis, comme vous allez nous subir. Nous avons trouvé le moyen de rendre décent le lupanar et de parer la luxure. Personne ne vous reprochera ce que jamais ne saura personne; vous-même, pendant que nous consommerons l'amour, en libertins, mais en gens honnêtes, vous croirez approcher le plus près possible de la vertu. — Dépêche-toi, criait Fabrizio, tu nous assassines par tes lenteurs. — J'obéis, » répond-il, et aussitôt il m'accole. Comme je ne bougeais pas : « Du moins, madame, me dit-il, aidez-moi un peu. » Je le favorise d'un petit mouvement onduleux et, peu d'instants après, je me sens approcher du bonheur. Plus de place maintenant pour la pudeur, plus d'honnêteté calculée; je ne me rappelle plus qui je suis, et moi aussi je lutte. Mais déjà il était parvenu au terme, et j'eus à peine le

temps de crier ma joie. Conrad accourt, excellent homme, mais inculte. — « Excusez-moi, madame, dit-il, je m'abstiendrai de longs discours et parlerai en agissant. » Sans ajouter un mot, il m'assaille et parvient au but en quelques bonds. — « Pourquoi donc, Conrad, lui dis-je, avez-vous changé l'ordre prescrit et pris la place d'Aloisio? — C'est une convention que nous avons faite entre nous, répond-il. Les deux Florentins viendront tous les deux ensemble et, je pense, ensemble s'en iront. Ils disent que nous sommes des sots, nous autres Français et Allemands, qui nous refusons à comprendre en quoi consiste le véritable plaisir. » Conrad se retire; Aloisio et Fabrizio accourent. Aloisio me fait soulever les jambes, prend position; puis, aidé de Fabrizio qui me remue en cadence, il éteint en quelques secondes l'incendie qui me brûlait. Aloisio se lève; Fabrizio se prépare au combat et me prie de me tourner sur la figure.

Octavia. — Je sais ce qui va arriver.

Tullia. — Je me tourne comme il voulait, sachant que c'était une loi pour moi et qu'en favorisant sa volupté je trouverais la mienne. Lorsqu'il aperçoit mes fesses, dont la blancheur aurait obscurci l'ivoire de la neige : « Oh! que vous êtes belle! » s'écrie-t-il. Sur ses instructions, j'incline la tête et la poitrine, et je me hausse sur les genoux. « Quelle voie prends-tu? demande Aloisio. — La même que toi, répond Fabrizio; après, nous verrons. »

Octavia. — C'était une menace.

Tullia. — Il alla par où il devait aller, tenant un sein de chaque main; bientôt je ressentis d'indicibles délices, et peu s'en fallut que je ne me pâmasse de volupté. Dans ce seul assaut, j'avais perdu plus de forces que dans les trois précédents. Ainsi se passa la chose; tel fut le premier acte de la pièce, composé de quatre scènes.

Octavia. — L'opinion que j'avais conçue de Fabrizio

me donna le change un moment. Les Florentins sont, en effet, sujets à faire prendre le change à Vénus. On dit qu'ils se délectent du charme des jeunes garçons, qu'ils chérissent les femmes assez complaisantes pour se transformer en garçons avec eux et se laisser traiter en garçons.

Tullia. — Je l'ai moi-même expérimenté, et ce qu'ils savent pratiquer en ce genre, j'en serai pour toi la meilleure preuve. Enfin, car il serait sans intérêt pour toi que j'insistasse minutieusement sur chaque détail, La Tour et Conrad, lançant leurs chevaux à toute bride, descendirent dans ma lice. Comme Aloisio s'avançait vers moi, la vieille survint. Elle avertit Aloisio et Fabrizio de prendre garde que j'eusse à me plaindre d'avoir été souillée par eux d'obscènes attouchements. Il leur était sans doute permis de labourer dans le sillon qu'ils voudraient, mais il ne l'était pas de même de répandre leur rosée. S'ils n'en tenaient nul compte, ils irriteraient Dona Orsini et pècheraient en bonne conscience. Elle m'adressa ensuite la parole et m'exhorta à me prêter de bon gré à toutes les fantaisies. Ils tirent au sort à qui le premier reviendra le mérite de bêcher le meilleur de mon terrain (c'est ainsi qu'ils s'exprimaient); pour les tristes et fétides pédérastes, une honteuse dépravation, en fait de plaisir, surpasse toutes les douceurs d'une véritable prouesse. — « Je ne le supporterai pas, m'écriai-je, je vous demande au moins quelque répit, pas trop long. » Ils prirent donc correctement leur plaisir, par le droit chemin, à huit reprises successives. Entre tous, c'était La Tour qui me plaisait le plus; l'idée me vint de lui offrir les prémices d'une complaisance nouvelle pour moi, une virginité inattendue.

Octavia. — Pour les Florentins, les femmes ont, en effet, deux virginités, une de chaque côté.

Tullia. — La Tour me répondit que je lui faisais là non pas un cadeau, mais un affront, et m'accabla de reproches. — « Pour qui me prenez-vous donc, madame? me dit-il; Dieu me préserve, dans mes caprices, d'une telle démence! C'est une infamie d'y songer, une ignominie de s'y livrer. Nulle volupté ne me sera chère si vous ne la partagez. Je ne vous demande qu'une seule chose; ne refusez pas de me l'accorder. — Tout ce que vous voudrez, répondis-je, quoi que ce soit, je vous l'accorde. — Laissez mes yeux se repaître librement de la vue de votre divine beauté. » Je me dépouille aussitôt de mes vêtements. Et après quelques combats face à face avec mes quatre partenaires, Aloisio me dit de me tourner sur la figure. — Que voulez-vous donc faire, demandai-je, à cette partie qui a peur de vous? Oubliez-vous que je suis une femme, et non un garçon? — Taisez-vous, dit Fabrizio; ce que nulle des jeunes Romaines, parmi les plus distinguées les mieux douées du côté de l'esprit et de la beauté, n'a osé nous refuser, vous nous le refuseriez, vous si spirituelle et si jolie? — Mais j'ai horreur de cela, répliquai-je; je ne pourrai pas le supporter. — Vous le supporterez très bien, reprit Aloisio. De plus jeunes que vous sont célèbres, auprès de nous autres, par cet usage qu'elles font de leur corps. La perte de votre autre virginité vous aura plus coûté. » Voyant que ma défense n'aboutissait à rien, j'obéis à ces enragés. Aloisio se penche alors sur moi et chevauche brusquement à rebours. Puis Fabrizio m'attaque de la même façon. J'avais poussé un cri au premier assaut; mais bientôt, ce que je ne croyais pas possible, je me sens envahie de je ne sais quel furieux prurit, au point que, je n'en doute guère, je m'habituerais fort bien à la chose, si je voulais. Mais que jamais une telle folie ne traverse l'esprit de Callias! Fabrizio n'abusa cependant pas outre

mesure de ma complaisance, et l'intempérance de ce vaurien ne n'empêcha aucunement d'être heureuse.

Octavia. — Et Callias, dis-moi, je t'en prie, n'essaya-t-il jamais de t'aimer ainsi ?

Tullia. — Je t'avouerai que si, mon Octavia.

Octavia. — J'en ai autant à t'avouer, ma chère Tullia.

Tullia. — Le second mois après mon marige, une après-midi, Callias, qui se trouvait avec moi, voulut tout d'un coup me voir toute nue. Mais écoute !... écoute !...

Octavia. — Ah ! ah ! je vois venir nos athlètes.

Tullia. — Je les entends parler. Courage, Octavia ! tu vas avoir à jouer un joli jeu. Courage ! Que de coupes de nectar tu vas engloutir !

Octavia. — J'en frissonne !

Tullia. — Grand bien te fasse, Rangoni ! Je te mets dans les bras d'une bien jolie fille, s'il en est au monde. Tu n'en trouveras nulle part une plus digne de ton amour, et bientôt tu avoueras que tu es ivre de volupté, j'en suis sûre.

Lampridio. — Rangoni te rends grâces, Octavia ; il t'en rendra bientôt plus encore en montant ton cheval comme il le mérite.

Rangoni. — Je sais qu'après cela rien ne pourra être ajouté à mon bonheur. Mais vous, Octavia, qu'avez-vous à rester si triste et immobile ? Ne savez-vous pas que vous devez faire la veillée de Vénus ?

Octavia. — Finissez ! finissez ! Je vais me jeter hors du lit, remplir de cris toute la maison. Finissez ! Pourquoi me tourmenter, méchant ? pourquoi me souiller de vos baisers inpudiques ?

Rangoni. — Oh ! que vous êtes belle ! Oh ! que vous êtes divine ! Soyez aussi indulgente et bonne que vous êtes jolie.

Tullia. — Où te caches-tu? tu n'es pas sage, Octavia. Allons, Rangoni, arrête la fugitive. Va ferme!

Lampridio. — Que signifie cette querelle? D'où vient cette altercation?

Octavia. — Ayez pitié de moi, Lampridio.

Lampridio. — Vraiment oui! Vous refusez de goûter le suprême bonheur, et j'aurais pitié de vous? A quel propos user de miséricorde?

Octavia. — Vous voyez comme ils me maltraitent tous les deux, votre Tullia et je ne sais quel ami que vous avez amené. Malheureuse que je suis!

Tullia. — Tout va bien. Maintenant rejette, Octavia, ce poids qui t'obsède. Recule-toi, Lampridio.

Lampridio. — Pourquoi ne veux-tu pas que je me rassasie les yeux et l'imagination de ce voluptueux spectacle?

Octavia. — Ah! ah! ah! Comme tu es brutal! Maintenant, maintenant, je veux tout ce que tu veux, Rangoni; tout ce que tu voudras, je le ferai, j'obéirai à tous tes caprices, à tous, à tous.

Tullia. — En délirant comme tu fais, tu as rejeté une de tes jambes hors du lit.

Lampridio. — Va, Rangoni, je soutiendrai de mes mains cette colonne de marbre.

Octavia. — Cesse, vaurien, cesse, je meurs!... je meurs. Comme tu me donnes et me retires la vie, arbitre de ma vie et de ma mort! Oh! tu m'as presque étouffée sous cette étreinte. Cela n'aura donc jamais de fin! Tu m'assassines, Rangoni, en défaillant au milieu de ma défaillance. Tu te retires si tôt!

Tullia. — Si tôt? Quelle est ta folie? Par Vénus! c'est tout au plus si à cet embrassement peut se comparer celui de Jupiter, quand il engendra Hercule dans le sein

d'Alcmène, et voici que la passion de Lampridio te guette encore.

LAMPRIDIO. — Oui, je veux t'aimer...

TULLIA. — Et d'une action rapide tu as achevé ton discours, Lampridio.

OCTAVIA. — Mais toi, Lampridio, aide, aide.

LAMPRIDIO. — Aide-moi toi-même, Octavia; aide-nous, Tullia.

TULLIA. — Que veux-tu que nous fassions, l'un et l'autre ?

LAMPRIDIO. — Je veux que tous nous participions, tous nous tendions au bonheur.

TULLIA. — Occupe-toi de bien remplir ton rôle, mauvais plaisant, nous nous acquitterons fort bien des nôtres ?

OCTAVIA. — Tu t'agites bien, Lampridio, mais ce ne sera pas impunément, je veux te faire plaisir.

TULLIA. — Tu te montres vraiment vaillant au combat, Lampridio; tu sembles vouloir rendre l'âme, Octavia, tandis que ce héros amoureux semble vouloir te pénétrer tout entière.

OCTAVIA. — L'importun bavardage ! Pourquoi détourner mon esprit d'une si vive sensation d'immense volupté ?

TULLIA. — Oui, l'amour de Lampridio brandit une torche brûlante. Pour la peine, mon Lampridio, je veux te donner un baiser.

LAMPRIDIO. — O le doux baiser, voluptueux accroissement de ma jouissance ! Approche les globes d'ivoire de tes seins, que je les baise..

OCTAVIA. — Dépêche ! oh ! dépêche.

TULLIA. — Et toi, et toi, tu fonds en jouissance. Aidez-vous gentiment l'un l'autre. Bravo, par le dieu Subigus !

Bravo ! Mais toi, Rangoni, à quoi songes-tu, muet et immobile ?

Rangoni. — Voici ma réponse.

Tullia. — Oui, tu es un vaillant champion. Je le vois, vous ne laisserez pas à la malheureuse un moment de repos.

Rangoni. — « A tous est dû quelque repos; à tous incombe le même labeur. »

Lampridio. — A toi maintenant, Rangoni, d'occuper la place vide, ce champ qui n'est pas le champ de Mars, mais le champ de Vénus, quoique Mars voulût bien y descendre. J'en sors comblé de bonheur.

Rangoni. — Tu me fuis, ma déesse? tu me tournes le dos?

Octavia. — Je ne fuis point; je demande seulement que tu m'accordes une courte trêve.

Tullia. — Tu languis, tu es fatiguée. Il faut assaisonner la volupté pour que de la volupté renaisse, sans fin, la volupté.

Octavia. — Vois comme Rangoni me tourmente, moi qui suis déjà vaincue.

Rangoni. — J'attendrai pourtant. Que veux-tu que nous fassions, Tullia? Donne les lois de la lutte amoureuse, toi qui en es la présidente après Vénus.

Tullia. — Tu vois, Octavia, comme je me dispose à favoriser ton bonheur. Que ton dos joigne étroitement mon dos; mais fais en sorte de ne point m'accabler du poids de ton corps.

Octavia. — Un tel fardeau sera au-dessus de tes forces, quand cet individu ajoutera son poids au mien. J'obéis pourtant à la reine qui l'ordonne, de peur d'encourir quelque châtiment.

Tullia. — Rangoni ne voudra pas m'étouffer, je le

sais; il allégera le poids de son corps; ni l'art ni les moyens ne lui feront défaut.

RANGONI. — Je vous épargnerai l'une et l'autre le plus que je pourrai.

OCTAVIA. — Hâte-toi, mon roi; le désir me presse. Est-ce bien ainsi, Tullia? Quelles folies! quelles folies!

TULLIA. — C'est bien, Octavia, fais comme moi-même, ce vous sera d'autant plus agréable, à toi et à lui. Très bien, très bien!

OCTAVIA. — Je sens tomber goutte à goutte une pluie que Danaé, fille d'Acrisius, préférerait à la pluie d'or de son Jupiter. Remplis, Tullia, remplis!...

TULLIA. — Le rôle qui m'est dévolu, je le remplis.

OCTAVIA. — Tu as été deux fois heureux, Rangoni... et moi trois. Ah! ah! ah!

TULLIA. — C'est-à-dire que trois fois, de ton argent, tu as de bon cœur, et comme tu le devais, payé le tribut à Vénus.

RANGONI. — Cette ville ne renferme pas de plus spirituelles et de plus polissonnes jeunes femmes que vous ne l'êtes toutes deux. Il ne saurait exister de plus gracieuse conjonction que ne l'a été celle-ci, quand même ce serait avec les Grâces toutes nues. Que je meure si Vénus elle-même, habile à chercher, à inventer des jouissances, a jamais trouvé procédés plus ingénieux!

OCTAVIA. — Mais peu à peu m'envahit les membres je ne sais quelle lassitude qui m'enveloppe d'une lourde torpeur.

RANGONI. — Tu te reposeras, ma Vénus, après m'avoir rassasié du fruit de tes délices. Prends donc du bon côté, s'il te plaît, l'hommage que je vais te rendre.

TULLIA. — Et toi, va te faire mettre à la potence si jamais tu songes à rendre ton hommage autrement que du bon côté.

Rangoni. — Par Subigus! tous les côtés d'une fille, jolie comme l'est Octavia, sont bons; on dit, en effet, que tout le corps d'une belle femme est bon pour l'amour. Mais laissons là ces plaisanteries et passons aux choses sérieuses.

Tullia. — Comment veux-tu la posséder? Tiens, voici qui sera bien. Sois leste, Rangoni, monte en selle.

Octavia. — Aussitôt dit, aussitôt fait. Comme tu possèdes, Tullia, un athlète docile en ce genre de palestre! Mais tu m'agites, ma Tullia, plus violemment que je ne puis le supporter. Tu vas, je le crains, me luxer l'emboîtement de la cuisse, si tu n'y prends garde.

Rangoni. — Tu joues là, vraiment, ma Tullia, un jeu bien remarquable. Inutile à toi, Octavia, de faire le moindre mouvement; à elle seule, Tullia suffit.

Octavia. — Je n'ai presque pas d'autre rôle que de me prêter complaisamment à tes désirs; le reste, tu le dois à Tullia.

Tullia. — Tes yeux égarés se ferment, Octavia; tu vas goûter les suprêmes délices.

Octavia. — Oui, oui! Ah! ah! arrête un peu, Rangoni!

Rangoni. — Vénus n'a jamais vu d'aussi délicieuse amoureuse que toi. Tu m'as dévoré toute ma vigueur.

Tullia. — Viens, Lampridio, viens venger ton ami, à qui a été fait cet outrage; je t'ai vu boire une coupe de vin aromatisé. Les forces te sont revenues, sans doute.

Lampridio. — J'ai bu, en effet, et j'ai puisé dans le vin de nouvelles flammes; ton Octavia va bientôt s'en apercevoir.

Octavia. — Avec vos fantaisies, vos appétits désordonnés, vous allez me tuer, je crois.

Tullia. — Répudie cette crainte; c'est par ce moyen qu'est donnée la vie à toutes les espèces des êtres, crois-

le bien, Octavia. Allons, Rangoni, charge-moi, courbée sur tes épaules, cette victorieuse héroïne.

Rangoni. — Quand je l'aurai prise ainsi, qu'en sera-t-il?

Tullia. — Prends-la d'abord. Toi, Octavia, descends du lit.

Octavia. — Mes reins fléchissent. Vous me prenez pour un éléphant et non pour une femme.

Tullia. — Tu es délicate et tu te traites douillettement, Octavia. Obéis-moi, Rangoni; empoigne-moi cette petite sotte. C'est pour toi, Lampridio, que tout ceci se prépare.

Octavia. — Attends un peu, Rangoni; je vais de moi-même me placer sur tes épaules.

Tullia. — Il faut le faire et non le dire. Vois comme Lampridio est plein d'ardeur.

Lampridio. — Tu es, Octavia, montée on ne peut plus légèrement à cheval.

Tullia. — Maintenant, Rangoni, enlace fortement tes bras aux bras de la jeune enfant. Et toi, Octavia, sois docile.

Lampridio. — Ouvre, ma déesse, ma maîtresse adorée, ouvre-moi les douceurs de ton jardin d'amour.

Tullia. — Ouvre toi-même; mets la clef dans la serrure.

Octavia. — Je craignais je ne sais quoi de honteux.

Rangoni. — Nous ne voulons favoriser de nos entreprises et de nos amours que le bon endroit, l'endroit permis. Mais dépêche, Lampridio; sois à ce que tu fais.

Lampridio. — Quand je me serai mis dans la position convenable, toi, Tullia, tu favoriseras ma chevauchée.

Tullia. — Aussitôt ordonné, aussitôt exécuté.

Octavia. — Par ma foi! cela ne peut pas se faire sans une grande gêne pour moi; et voici que Lampridio m'attaque avec une rudesse...

Lampridio. — Le jeu n'en sera que plus doux, et pour toi et pour moi.

Octavia. — Bien ! bien !

Tullia. — Je vais venir en aide à Lampridio, qui sue. Mais, Lampridio, tu es capable de faire tomber en avant cheval et cavalier. Va plus doucement.

Octavia. — Pourquoi le retarder, puisqu'il se hâte? Que... Ah!... Pourquoi l'arrêter quand il court? Ah! ah!... Que le diable t'emporte!

Tullia. — Quoi! si tôt rassasiée? Que Vénus te chérit! Et toi, Lampridio, es-tu ensorcelé?

Octavia. — Tu te trompes, tu te trompes! Tu plaisantes. Oh! oh! il pleut!...

Lampridio. — Accepte, ô ma déesse, ce don de moi-même qui me fait défaillir et pâmer.

Tullia. — Va, va, donne-toi tout entier à Octavia.

Lampridio. — La chose est faite. Cet exercice m'a merveilleusement restauré; il m'a rempli de bonheur sans épuiser mes forces.

Tullia. — Maintenant, Rangoni, dépose ton précieux fardeau. Permettez qu'après tant de combats, les membres fatigués de votre maîtresse, si jolie, prennent quelque repos. Voyez : c'est à peine si elle peut se tenir sur ses pieds. Méchants que vous êtes, vous avez brisé les nerfs de cette délicate enfant.

Octavia. — Je t'en prie, Rangoni, jette-moi sur le matelas du lit; je ne pourrais y monter seule.

Tullia. — Tu ne gagneras rien du tout à simuler une si extrême lassitude. Il a été décidé que chacun de ces deux athlètes t'aimerait dix fois. Tu ne t'échapperas pas auparavant de leurs bras; on ne t'accordera que des suspensions d'armes.

Octavia. — Agissez plus humainement avec moi, mes héros. Si vous voulez aller jusqu'au bout de votre ga-

geure, j'en mourrai. Agissez plus humainement, mes Hercules.

TULLIA. — Cette nuit, que tu le veuilles ou non, il en sera fait comme nous avons décidé.

OCTAVIA. — Quelle horreur! Ce serait un prodige.

TULLIA. — Jusqu'à ce moment, sept batailles ont été livrées; il t'en manque trois pour arriver à dix. Nous nous retirerons alors, toi et moi, dans la chambre voisine, où je prendrai à tâche de réparer tes forces. Cette trêve sera le prélude d'un nouveau combat.

OCTAVIA. — Approche-moi ton oreille, Tullia.

TULLIA. — Parle, parle, mais non à voix basse.

OCTAVIA. — Je serais une effrontée si je le faisais. Approche l'oreille. Je suis en feu, je ne puis plus le supporter.

TULLIA. — Votre vigueur brutale, Lampridio et Rangoni, a blessé Octavia; elle se plaint.

OCTAVIA. — Tais-toi, je vais te frapper du poing, tais-toi.

RANGONI. — Elle se plaint?... Je t'en prie, ma Tullia, de quoi se plaint-elle?

TULLIA. — D'être en feu.

OCTAVIA. — Que chuchotes-tu? Que chuchotes-tu?

TULLIA. — Elle n'en peut plus.

OCTAVIA. — Tu es la plus bavarde des bavardes. Peu s'en faudrait que je ne te détestasse.

RANGONI. — Te souviens-tu de Laura, Lampridio?

LAMPRIDIO. — Je m'en souviens et je me souviens aussi des services que tu m'as rendus, car c'est grâce à toi que mon taureau a labouré son champ.

TULLIA. — C'est sans doute cette femme, Rangoni, dont tu as procuré la jouissance à Lampridio? Tu as joué un tour à l'ardente et crédule jeune fille. C'était un gage d'amitié d'un genre nouveau.

Octavia. — Si je t'ai causé quelque plaisir, Rangoni, si tu m'aimes, Lampridio, racontez-moi comment la chose s'est passée.

Rangoni. — C'est à Lampridio à parler, je n'ai eu tout cela servi que de guide, je n'ai pas eu dans la pièce d'autre rôle.

Lampridio. — Je me trouvais à Rome, vers la fin de l'automne, chez Rangoni. Laura me charma de ses yeux fripons, toute chaste et vierge qu'elle était. Je me desséchais d'amour ; elle, elle adorait Rangoni. Celui-ci s'aperçut qu'elle l'aimait et que j'aimais Laura. Il persuada à la nourrice de la jeune fille de l'introduire, à l'entrée de la nuit, dans la chambre de Laura. La vieille femme n'ignorait pas les ardeurs de la jeune fille, et elle lui avait promis de lui faire goûter toutes les délices de l'amour, pourvu qu'elle lui obéît. Elle lui obéit ; mais Rangoni me substitua à lui-même. A l'heure convenue, je me présente à la porte de la chambre et la vieille me conduit par la main près de la jeune enfant couchée au lit. Tout se trouvait plongé dans l'obscurité. Près de là, dans la chambre contiguë, couchait la mère de Rangoni ; Laura était la fille de sa sœur. La vieille nous avertit que ce n'était pas le lieu de nous abandonner à de longs discours, que tout au plus nous pourrions nous parler à voix basse, de peur d'éveiller les soupçons de sa méfiante maîtresse. Elle ajoute, en approchant sa bouche de mon oreille, qu'avec une vierge il ne faut pas en user brutalement, mais silencieusement, de peur que les craquements du lit fatigué ne réveillent la patronne endormie.

Tullia. — Quelle savante et judicieuse attaque dut recevoir Laura, cette nuit-là ! Tu as sans doute remporté le prix sur Caton lorsqu'il faisait l'amour.

Lampridio. — Tu veux rire. Je trouve la jeune vierge dévêtue, et je m'approche d'elle. — « Tu te souviens, lui

dit la vieille, de ce que je t'ai recommandé. Tu vas goûter l'amour de ton cher Rangoni, mais ce ne sera pas sans quelque sensation douloureuse, car cet amour se manifeste brutalement. Ne pousse pas un cri cependant, si tu ne veux que nous périssions tous. Laura, entoure Rangoni de tes bras. » Je monte à cheval, la vieille approche la catapulte, elle pénètre de trois épaisseurs de doigt dans la porte brisée.

Octavia. — Qu'advenait-il de Laura vis-à-vis de toi et vis-à-vis de toi-même ?

Lampridio. — Elle m'enchaîne de ses bras, me couvre de baisers et, devenue femme, laisse échapper de doux et tendres gémissements comme une tourterelle veuve. Nous apaisâmes bellement l'un et l'autre notre amoureuse fureur. Mais voici, tout à coup, que survient la mère de Rangoni.

Tullia. — J'ai peur, j'ai grand'peur pour vous. Les bruyants éclats de votre rage impuissante auront éveillé la mère de Rangoni.

Rangoni. — C'est cela même. Quel esprit ouvert à la malice !

Lampridio. — « Qu'est-ce donc, Laura, que ce bruit que j'entends ? s'écrie la vénérable matrone. Es-tu seule ? — Nous sommes seules, répondit la vieille. — Un fantôme m'est apparu en rêve, ajouta Laura, et j'ai failli tomber du lit en voulant, effrayée, prendre la fuite. — Si jeune, tu délires déjà ? reprend Margarita (c'était le nom de la matrone), tranquillise-toi. Ces épouvantails de rêves sont des sottises. — Je me suis jetée à bas de mon lit, s'écrie la vieille, dès que j'ai entendu mon enfant se plaindre ; » et, tout en parlant, elle courait de côté et d'autre, faisant beaucoup de bruit. Laura, tremblante, me pressait contre son sein, d'une timide étreinte. — « Je suis morte, disait-elle, cher cousin ; et toi aussi tu es mort, c'est terrible,

mais je mourrai avec toi, ce n'est rien. » La mère de Rangoni sort, et la vieille enfin m'entraîne bon gré mal gré hors de la chambre, les noces joyeusement achevées.

Rangoni. — Laura, comme toi, Octavia, possède un corps plein de suc, de jolis seins rondelets, mais ils ne sont pas, comme chez toi, aussi écartés l'un de l'autre. On dirait qu'ils s'adorent et qu'ils se touchent pour se baiser.

Tullia. — Ce rapprochement des seins est excellent pour faire arriver au comble de la volupté, mais il n'est point partie intégrante dans la beauté.

Octavia. — Pour faire arriver au comble de la volupté?

Tullia. — Oui, tu comprendras cela plus tard. Maintenant, comprends ceci : il te manque encore trois assauts.

Rangoni. — Vois comme déjà Priape manifeste sa joie! Mais je veux aller au bonheur par une nouvelle route.

Tullia. — Par une nouvelle route? Non, j'en atteste mon amour, tu n'iras point par une route nouvelle.

Rangoni. — Ma langue a fourché : je voulais dire d'une autre manière.

Tullia. — Et laquelle? L'idée m'en vient à l'instant; on l'appelle le cheval d'Hector. Mais qu'est-ce que tu as à te pavaner, à étaler ainsi tes lascivetés?

Octavia. — Tu me la payeras, méchante, tu me la payeras. Que veux-tu que je fasse, Tullia?

Tullia. — Lève-toi et mets-toi à cheval sur Rangoni en lui tournant le dos. Tu t'es admirablement placée. Tout va bien. O soupirs que voudrait pousser Vénus ! Quoi ! vous défaillez si tôt tous les deux? C'est aller trop vite, Octavia. Voici encore une torche d'amour qui brûle pour toi, Octavia, et il te faut l'éteindre si tu veux être enivrée de la douceur suprême.

Lampridio. — Où vas-tu te cacher, fugitive? Te joues-tu

de moi? Ne veux-tu pas que j'achève ma randonnée? Mieux eût valu me le refuser tout à fait.

Octavia. — Je parle du fond du cœur : les forces me manquent. Je n'en puis plus.

Tullia. — Sornettes! Ç'a été une escarmouche et non un combat. Tu semblais disposée à manier la massue d'Hercule, et en un rien de temps tu feins d'être accablée de fatigue! Sornettes!

Octavia. — Toutes mes sensations sont engourdies et comme ensevelies en elles-mêmes. Suis-je vivante? Prends garde, Lampridio, veux-tu te souiller en ayant commerce avec un cadavre?

Lampridio. — Je vais te rappeler à la vie avec cette véritable verge de Mercure, ce spectre enflammé de Vénus, ce rameau d'or. Vois, tâte. Je te gratifierai de l'immortalité; par cette apothéose digne de Vénus, je te transporterai au milieu des déesses.

Octavia. — Mais!... mais!... écoute, Lampridio. Quelqu'un frappe violemment à la porte. Qu'est-ce que cela veut dire? Les dieux et les déesses qui favorisent les amours et qui y président anéantissent l'imposteur, quel qu'il soit, qui vient troubler un si remarquable tournoi!

Lampridio. — Le bruit redouble; je vais aller voir. On a ouvert les portes; celui qui vient vers nous d'un pas rapide est déjà proche.

Tullia. — Retirez-vous, retirez-vous. Gagnez la chambre qui vous a été préparée, de peur de donner quelque prétexte aux soupçons.

Rangoni. — Et vous, fermez votre gynécée.

Octavia. — Adieu, mon Rangoni, adieu, Lampridio; vous êtes l'un et l'autre la lumière de mes yeux. Comme vous m'avez tuée amicalement! Comme vous m'avez assassinée voluptueusement! Il n'y a pas de vie douée de plus de vie que cette mort.

Tullia. — Nous n'avons rien à craindre. Nos maris sont absents et j'ai pris soigneusement mes précautions pour que les valets, ces animaux pleins de méfiance, ne soupçonnent rien de nos plaisirs. Tout est sûr. Mais tu connais le caractère de notre préfet : c'est un homme affable, courtois, ami des voluptés jusqu'à se moquer du qu'en dira-t-on. Il a coutume de passer les nuits blanches dans les délices de la table ou les folies du jeu, au milieu de jeunes gens qu'il estime ou dont il veut se faire estimer. Il fait participer à ses conversations spirituelles, ses amusements, ses bouffonneries, ceux qu'il aime ou qu'il prise. C'est de la sorte, par cette douce facilité de mœurs, qu'il s'est concilié la faveur de toutes les classes de la société, sans se perdre de réputation, pourtant. Par Vénus ! l'homme n'est digne de vivre que s'il sait vivre. Se priver de Vénus, de Bacchus, des amusements, ce n'est pas vivre ; c'est même en être loin. Mais il faut savoir éviter l'humeur maligne de ces hommes qui croient être les seuls sages au monde, qui ne louent rien hormis eux-mêmes et leurs sottes et insipides mœurs : « Juges iniques envers les autres, intègres envers eux-mêmes. » Fuyons les regards de ces gens, Octavia ; fuyons les harpies, ces féroces, obscènes et rapaces oiseaux à face humaine. Sous le masque d'une gravité censoriale, ils salissent tout ce qu'il a de beau et poursuivent de leurs malédictions tout ce qu'il y a d'honnête. Cependant, il faut toujours avoir l'apparence de l'honnêteté.

Octavia. — Qu'appelles-tu tenir une conduite honnête ? Les avis, là-dessus, ne s'accordent guère.

Tullia. — Ce qui est honnête, c'est ce qui semble l'être. Les hommes ne recherchent rien au delà de ce qui tombe immédiatement sous les sens. Prends le masque de l'honnêteté ; celui qui a soin de s'en couvrir est, pour le vulgaire, un honnête homme. Livre-toi aux plaisirs,

mais sous les dehors de la vertu, et tu n'en passeras pas moins pour une honnête femme. Si tu laisses écarter le rideau, ne serait-ce que la largeur d'un ongle, tu te verras tomber sous le coup des censures des sots, qui veulent qu'on les croie les seuls sages, et ils te déchireront de leurs médisances ; ils parleront de toi comme d'une femme perdue, et, par une perfide simulation, se mettront à déplorer ton sort, les malveillants impitoyables qu'ils sont. Eux-mêmes ils se cachent, ils ne marchent que masqués, et c'est à se cacher qu'ils mettent leur plus grand soin. Cachons-nous donc, nous aussi. Le monde entier joue la comédie. Au spectacle, nous louons, nous condamnons, tant que se joue la pièce, ce que les acteurs font devant nous, ce qu'ils disent au jour de la rampe; mais de ce qui se fait ou de ce qui se dit derrière la scène, le rideau baissé, nous ne soufflons mot. Dans le commerce de la vie ordinaire, on expose de même à la critique ce qui se fait sous les yeux de tout le monde, mais non ce qui se trame et se pratique sous le voile. Oh ! si nous voyions à l'œil nu, alors qu'ils sont livrés à eux-mêmes et aux passions dont les a doués la nature, ces grands de la terre et ces je ne sais quels orgueilleux qui simulent l'abattement et, par une feinte sévérité de mœurs, veulent se frayer le chemin du ciel ! Oh ! si nous les voyions ! Mais voici Lampridio.

Lampridio. — Le préfet a, paraît-il, quelque communication à nous faire : c'est ce que viennent de nous dire de jeunes garçons à longs cheveux qu'il nous envoie de l'école des pages. Il nous prie de nous rendre chez lui, si cela ne nous gêne pas.

Rangoni. — Que faut-il faire, ma Tullia ? Quel conseil, Octavia, nous donnes-tu ?

Tullia. — Ce que l'honnêteté veut.

Rangoni. — Qui est-ce qui jugera honnête de se séparer

de ses amours, quand ils sont si gracieux, si charmants, si enjoués ?

Octavia. — J'en ai bien de la peine.

Tullia. — Mais il faut obéir. Les hauts personnages, lorsqu'ils sont placés au faîte des honneurs, n'ont qu'à souhaiter pour commander ; leurs désirs sont des ordres. Allez-vous-en ; donne un baiser, Lampridio.

Octavia. — Avec vous s'en vont toutes mes délices. Donne un baiser, Rangoni. O moitié de mon âme !

Lampridio. — Ce doux baiser que j'emporte me tiendra lieu de ta présence. Mais donne-toi toute à moi, Octavia.

Octavia. — Non.

Rangoni. — A moi non plus ?

Tullia. — Ni à l'un ni à l'autre. Cédez à la nécessité et non pas à l'amour, habiles ouvriers en fait d'amusements et de libertinages.

Lampridio. — Que Junon, protectrice de l'hymen, me voie d'un mauvais œil si je n'aimerais mieux quitter la vie que m'arracher de vos bras !

Rangoni. — J'aimerais mieux passer la nuit avec vous, mes Vénus, que tous les jours de ma vie avec Jupiter, défenseur des princes.

Tullia. — Les voilà partis. La malheureuse Octavia attendait vingt preuves d'amour, à peine en a-t-elle reçu huit. Allez, maintenant, et fiez-vous aux choses humaines !

Octavia. — Mes reins auraient été au-dessous d'un tel travail ; toi, tu en as d'infatigables. Peut-être aurais-je pu aller, saine et sauve, jusqu'à dix; mais au delà, non. Ce qui fatigue la volupté n'est plus volupté.

Tullia. — En attendant, tu as brisé les efforts de Lampridio et de Rangoni montant à l'assaut de ta vigueur ; tu as épuisé leurs forces, toi qui es si tendre, dont les reins sont si faibles, si délicats !

Octavia. — Ces agitations ont complètement éloigné de moi le sommeil; quand même je le voudrais absolument, il me serait impossible de dormir. Causons.

Tullia. — Tu veux que Vénus continue à te sourire jusqu'au jour, sous la forme d'un entretien libre et libidineux. Mais j'aperçois un billet par terre; il est tombé de la poche de Lampridio ou de Rangoni. Voyons ce qu'il y a d'écrit dedans.

Octavia. — Voyons; donne-le-moi à lire.

Tullia. — Prends, lis.

Octavia. — C'est une lettre écrite sans art, sans ordre; elle décèle, à première vue, la main d'une jeune fille.

LAURA A RANGONI, SON AMOUR

« Je n'ose te dire : Salut, puisque je n'attends de toi aucun salut et que tu ne désires aucunement me sauver. Qu'est-il donc arrivé, par l'acharnement d'un destin contraire, pour que tu ne sois pas venu me voir à l'heure où tu l'avais promis à ma passion insensée? En attendant, je ne vis plus et je ne puis pas mourir. Je vis pour toi, mon soleil, et je mourrai pour toi, car je t'appartiens. L'une de ces alternatives sourit agréablement à mon âme malade; la pensée de l'autre me détourne de me pendre, moi qui te désire tant. Entre la vie et le trépas, je me tiens sur les frontières de l'un et de l'autre. Si tu viens, je retourne à la vie; si tu refuses, je cours à la mort : le chemin ne sera pas long. Toute gaîté est absente de moi et moi aussi je m'absente de moi-même quand tu es loin de moi. Des ardeurs sans trêve, de cuisantes inquiétudes, de violents soucis m'entourent, malheureuse! comme d'une ligne de circonvallation et, me donnant l'assaut, font irruption chez moi. De quel côté que je me tourne, devant moi ne se dressent que des tourments, si tu ne viens à mon secours

et ne m'arraches à tant de calamités, à mes propres fureurs. Si je me vois méprisée de toi, je me traiterai en condamnée à mort et je me tuerai, moi qui, du jour que je me suis mise à brûler d'amour pour toi, ai commencé, folle que j'étais, à mourir de fièvre. Accours, si tu veux que je recouvre ma raison. Adieu. »

Tullia. — Vraiment, cette Laura, qui écrit si bien, ne manque ni de finesse, ni de vigueur d'esprit. Dans son commerce amoureux, je crois qu'on pourrait rencontrer tous les bonheurs, tant elle est spirituelle.

Octavia. — A-t-elle donc aussi reçu Rangoni dans ses bras ? Je croyais qu'elle n'avait connu que Lampridio.

Tullia. — L'incendie s'était glissé dans les moelles de la tendre jeune fille; déjà elle sentait quelque flamme en cet endroit que Vénus, ignorée d'elle jusqu'alors, avait voué à ses feux. Toute la nuit, de-ci de-là, dans la rage impuissante de l'amour, elle roulait sur son lit ses membres délicats; elle prétendait brûler. Sa nourrice la croyait dans le délire. « J'apporterai remède à ta maladie, ma fille, lui dit-elle; mais cesse de t'agiter si follement. Aie bon espoir; celui qui t'a mise dans une telle rage t'en guérira. Ne désespère de rien, je t'en prie. Fais trêve à ces emportements, qui te sont funestes et qui me tuent. » Le matin venu, la vieille va tout droit trouver Rangoni, lui conte ce qui se passe, le supplie de consoler son amante, de sauver sa beauté, digne des baisers de Jupiter. La mère de Rangoni venait, dès le point du jour, de partir pour la villa, distante de deux milles de la ville. Que pouvait faire le jeune homme? Il se laisse toucher; il suit la vieille où elle veut le conduire. Il trouva la jeune enfant assise sur son lit, les cheveux en désordre comme une Ménade, brisant de sanglots sa poitrine délicate, obscurcissant d'une grosse pluie de larmes les rayons de ses yeux, qui auraient obscurci le soleil.

Dès qu'elle le voit entrer, elle se jette à bas du lit, deminue, comme elle était : — Tu es venu vers moi ! s'écrie-t-elle en se suspendant à son cou ; tu es venu vers moi, enchanteur, pour m'ôter la raison, à moi qui jusqu'alors n'avais contracté aucune souillure ! Rends-moi ma pureté. Tu ne le peux pas ? Donne-toi donc entièrement et constamment à moi ; cela tu le peux. » En proférant ces paroles, des torrents de larmes tombent de ses yeux. « Je ne le cédais, ajoute-t-elle, à aucune des jeunes filles nobles qui jouissent d'une bonne renommée. Je resplendissais des louanges de la vertu ; rien que pour te complaire, j'ai cessé de les mériter. Je suis tombée du haut de toute ma gloire au moment même que, folle, je m'enflammai d'amour pour toi. Aie pitié de moi. Fais, si tu le peux, que je redevienne moi-même ; mais telle que je me connais, tu ne le pourrais pas ; fais donc alors en sorte d'être à moi, du fond du cœur : cela tu le pourras. Mais tel que je te connais, tu ne le voudras pas : tu réserves pour une Vénus tes embrassements dignes de Vénus. » Que te dirai-je de plus ? Rangoni ne souffrit pas plus longtemps d'être accablé de reproches ; la paix se conclut entre eux. Sous les auspices de la déesse des amours, à leur grande et réciproque volupté, ils accomplirent les rites chers à Vénus.

Octavia. — Et les fureurs lascives de la libertine Laura furent apaisées comme les tiennes propres à la villa Orsinia, dans l'honnête lupanar ?

Tullia. — Tu détournes malignement la signification d'un vocable déshonnête. C'est parler en folle. Écoute bien. On donne le nom de louves et de courtisanes à ces femmes qui, sans goûter aucun plaisir, se livrent pour de l'argent ou passent dans le public pour le faire ; ce sont des puantes, sorties de la populace misérable et affamée. N'importe où elles aillent, les infâmes, elles

traînent avec elles l'ordure du lupanar; elles sont à elles-mêmes leurs ignominieux opprobre. Mais à celles qui, comme nous, sont de condition relevée, cette honteuse appellation ne convient nullement; chacune de nous doit être estimée d'après son rang, sa dignité dans le monde, si tu veux porter un jugement équitable. Les mots de louve et de lupanar s'appliquent à l'infimité des conditions, non à l'action elle-même.

Octavia. — Le beau raisonnement! Mais si je ne me trompe, tu avais déjà reçu une douzaine de javelots dans ton bouclier lorsque Rangoni est venu troubler tes folies pour favoriser les miennes. Il a coupé le fil de ta narration; j'entends que tu me l'achèves.

Tullia. — Je l'entends bien, moi aussi.

Octavia. — Que Vénus en veuille à mort à cet Aloisio et à ce Fabrizio, ces affreux vauriens, en rébellion contre les voluptés honnêtes et naturelles!

Tullia. — Pourtant des gens d'esprit assurent qu'il n'y a rien du tout de blâmable en cela; que l'entrée de derrière, chez une femme, est une partie de son corps tout comme sont les mains, et qu'il n'y pas plus de crime à s'en servir que, pour un mari, à se faire caresser par sa femme. Quoi qu'il en soit, mon Octavia, la chose de toute façon me semble ridicule, sinon infâme.

Octavia. — Pour moi, elle est tout à la fois ridicule et dégoûtante. Quel plaisir peut-on avoir à se tromper volontairement de sexe, dans d'obscènes fureurs? Qui n'aurait en abomination cette infamie, pour peu que l'on rende à toute créature humaine le respect qui lui est dû? L'homme qui abuse si affreusement d'une jeune fille profane véritablement la noblesse d'un beau corps. Je ne sais comment une pareille fureur a pu s'emparer de nos compatriotes.

Tullia. — Les astrologues, interprètes du Ciel, disent que cela provient de la maligne influence d'une constellation, laquelle ne souffle pas cette peste aussi violemment chez ceux qui naissent de l'autre côté des Alpes. Les Italiens et les Espagnols sont les peuples qui se délectent le plus de ce plaisir, tant avec les jeunes garçons qu'avec les jeunes filles. Lorsqu'ils nous le demandent à nous, ils appellent cela le corollaire; lorsque c'est à de jeunes garçons, cela prend le nom de complaisance. Chez les Osques, c'était un amusement qui n'avait rien de déshonnête. Tu sais combien les Grecs furent gens éminemment intelligents? Eh bien, ils adoraient la Vénus Callipyge, c'est-à-dire *aux belles fesses,* et ils décernèrent le prix de la grâce aux deux sœurs Callipyges; ce qu'ils honorèrent en elles, ce ne fut ni l'éclat de leurs yeux, ni le charme de leurs visages, mais leurs belles fesses. Certes qui ne hait pas les cuisses doit nécessairement ne pas haïr les fesses. Nieras-tu qu'elles soient la racine et, par droit originaire, la meilleure partie des cuisses?

Octavia. — Oui, gracieuses à voir, admirables à palper, elles sont les délices des yeux et des mains; mais quiconque y cherche une jouissance au delà de celle-ci, je le considère comme un horrible scélérat, qui empoisonne l'air et l'espace.

Tullia. — Bon! bon! bon! Je ne vois pas ce que l'on peut reprocher d'ignominieux à celui qui expérimente, sur le simulacre d'un ennemi, ce qu'il peut faire en lançant le javelot que bientôt il tournera contre l'ennemi véritable.

Octavia. — Tu appelles un amusement l'outrage que tu as été forcée de subir?

Tullia. — Nieras-tu que Caviceo t'en ai fait autant? La rougeur dont tu es toute couverte t'accuse. Tu n'es

pas médiocrement impudente! Qu'as-tu à me reprocher, petite farceuse?

Octavia. — Une fois ou deux, je l'avoue, Caviceo essaya s'il pourrait, mais il ne put pas; depuis, il s'en est constamment abstenu.

Tullia. — C'est exactement ce qui m'est arrivé à propos de cela avec Callias, si ce n'est que pour lui faire paraître le chemin encore plus difficile, j'en accrus la difficulté par mes paroles. « C'est comme femme que tu m'as épousée, lui dis-je; c'est d'une femme que tu désirais les embrassements. Tu espérais avoir de moi des enfants et du plaisir; mais par où je suis femme je te donnerai à la fois et du plaisir et des enfants, sans que tu blesses mon honnêteté, que tu tourmentes ma pudeur. Si tu veux des enfants, procrée-les, adroit ouvrier, dans cette officine du genre humain; si tu veux de la jouissance, là jaillit la source de toutes les jouissances que la sémillante Vénus assaisonne de ses lascivetés et de ses lubricités. Approche de cette source. La route n'est ni trop en pente ni rocailleuse; elle n'est pas plus large qu'il ne faut pour celui qui va au bonheur. Tu la prendras plutôt pour un sentier que pour une route. Pousses-y ton cheval; il y marchera, par Vénus! d'une allure agréable et ne se fatiguera pas, comme il le fait maintenant à un travail inutile. Il cherche à décharger quelque part son fardeau; il trouverait bien mieux son chemin tout seul, s'il était seul à chercher, si tu lui lâchais la bride. » Callias se mit à rire. — « Eh bien! dit-il, je la lui lâche; qu'il aille à sa volonté, car la mentule est entre tous un animal volontaire. » A l'instant, celle-ci entra dans l'écurie qu'elle vit ouverte devant elle et peu après, au grand plaisir de l'un et de l'autre, déchargea son fardeau. Depuis, cette impétuosité d'une furieuse et aveugle passion une fois calmée, jamais Callias ne tenta quoi que ce

fût qui pût m'être désagréable ou nous sembler honteux à l'un comme à l'autre.

Octavia. — Puisque nous en sommes sur le chapitre de ces vilenies, je t'en conjure, ma Tullia, dis-moi ce que tu en penses au fond du cœur; conte-moi toute l'histoire de cette fantaisie, comment elle est née, comment elle a été accueillie par des libertins, comment elle devint à la mode; par quelle raison il se fait qu'elle ait envahi certains peuples et qu'au contraire elle n'ait pas pénétré chez beaucoup d'autres. Je pense qu'il a été vomi par les cavernes du Styx, ce feu de soufre, qui n'est bon qu'à souiller, par son contact pestilentiel, les étincelles de l'amour chaste.

Tullia. — Tu juges sainement. Voici comment la chose est arrivée. Il n'y a pas de doute à cela, les hommes, « n'importe où cheminent la Lune et le Soleil », sont tous agités des mêmes passions, formés de la même matière, construits de la même façon ; ils sont tous également portés au plaisir, et ce qu'ils appellent le plaisir par excellence, c'est cette âcre et violente envie qu'ils ont, non tant de procurer la suprême jouissance au corps et aux sens d'un autre, que de tirer du corps d'un autre leur propre jouissance. Ils aiment jusqu'à la fureur effrénée ces parties du corps d'un autre au moyen desquelles ils s'ouvrent chez eux-mêmes des torrents de délices qui font jaillir de leurs moelles cette humeur lubrique qu'ils nomment semence, laquelle, si elle coule dans notre champ, engendre un homme. Dans cette émission, tu le sais bien, Octavia, ils trouvent tout le bonheur qu'ils cherchent chez nous. La veine de Vénus une fois tarie, tu sais comme ils sont dégoûtés de nos charmes, comme ils prisent peu les baisers, les embrassements et tous les autres dons de Vénus : ou bien ils se retirent, mis en fuite, ou bien ils se taisent comme hébétés ou changés en

pierre. Ainsi, ceux qui se sont indigérés de vin et de nourriture ne font plus aucun cas de la nourriture ni du vin. A la vérité, les hommes naissent avec une propension marquée pour l'amour de notre sexe; ils sont portés davantage à user de ces parties de notre corps par où nous sommes femmes, sans doute sous l'impulsion de la Nature, mère de toutes choses. C'est, en effet, ainsi qu'elle promet aux êtres l'immortalité, par l'union des sexes entre eux. Mais toute cette quantité de semence qui s'élabore dans les reins des hommes et des femmes n'est pas nécessairement réservée à la génération; tel est du moins, dit-on, l'avis des sages. La Nature a voulu que l'on fît de cette semence absolument le même cas que de celle des plantes et des arbres. Or, par exemple, pour ce qui est du blé, une partie sert d'aliment aux animaux et est consommée par eux; une partie est réservée pour les semailles. Lorsqu'on eut abandonné l'usage du gland, Cérès apprit aux mortels l'art de faire du pain avec le blé, et ce nom fut donné au pain parce qu'on traçait dessus la figure de Pan. Cette portion est la part du ventre et de la gourmandise : qui prétendra pourtant que la Nature s'en offense? Des autres graines des plantes, que nul besoin, nulle sensualité ne pousse l'homme à recueillir, la Nature en fait tomber une certaine quantité par terre et il en naît de nouvelles plantes; elle laisse le reste périr bien tranquillement. Il en est de même, soutiennent Socrate et Platon, de la semence apte à la reproduction de l'homme, et il serait stupide de croire que, dans l'intention de la Nature, la totalité doive en être employée à la procréation humaine. Nos corps, Octavia, possèdent un conduit par lequel nous pouvons lâcher de la semence hors de notre vulve, lorsque nous sommes enceintes : ce conduit n'existerait pas si, d'après le vœu de la souveraine Nature, la totalité de la semence devait

être utilisée. De leur côté, les hommes peuvent en lâcher quand il leur plaît et comme il leur plaît : ils n'auraient, sans aucun doute, la faculté d'émettre de la semence que dans cette partie de notre corps qui sert à la génération, si cette substance était uniquement destinée à procréer l'homme. Enfin, lorsque nos matrices, remplies d'une semence féconde, se gonflent; que la grossesse est arrivée au sixième, au huitième, au neuvième mois; bien mieux, lorsque l'heure de l'accouchement nous talonne, languissantes, nos maris ne laissent pas d'avoir encore affaire à nous, et certainement ils en ont bien le droit. Il est donc faux que la semence doive être uniquement employée à la procréation, qu'elle n'ait pas d'autre usage. Car, à ce moment dont je parle, reste-t-il quelque espoir de procurer à la femme une nouvelle grossesse? Ce serait de l'impudence de le soutenir. Les conséquences qu'il faut tirer de tout ceci, tu les aperçois, Octavia?

Octavia. — Parfaitement.

Tullia. — C'est pour cette raison que les médecins, par l'emploi des pessaires, comme ils disent, provoquent à la volupté les jeunes filles d'un tempérament froid; ils forcent à sortir de cavités profondes les flots trop paresseux de la semence qui y croupit, ce qui est cause d'un grand nombre d'infirmités pour les femmes non mariées. Personne pourtant ne condamne la médecine, ne taxe le secours qu'elle apporte de criminelle complaisance. Nous voyons de la même façon des agonisants renaître à la gaîté, des mourants être rappelés à la vie.

Octavia. — On s'y est pris de la sorte pour rendre la santé à Livia, ta cousine, si pâle sept mois avant son mariage, le teint comme chargé de suie, blême, vivant simulacre de la mort.

Tullia. — C'est pour de telles raisons, qui brillent par une apparence, quoique fausse, de vérité, que ce qui

n'était d'abord que le fait de l'intempérance chez certains délicats devint en quelques pays le lot de tous. Ils prirent des femmes, mais ne cultivèrent leur champ qu'en vue d'avoir des enfants et aucunement par amour. Dès qu'elles étaient enceintes, ils les traitaient comme des réprouvées, s'abstenaient de tout commerce avec elles, les reléguaient dans les endroits les plus reculés de la maison et ne les jugeaient plus dignes ni de leurs baisers, ni de leurs embrassements. Être mère, c'était, pour ces malheureuses, un motif d'injure et de réprobation. Chez les rois d'Asie, notre sexe était presque un objet de dégoût. Bagoas fit les délices de Darius : il incendia même Alexander. Les peuples se modèlent sur l'exemple des princes qui les gouvernent. L'infamie dont nous parlons s'était emparée de tous, dans tous les genres d'état et de conditions. Tous brûlaient de la même fureur, la plèbe, les grands, les rois. Cette dépravation causa la mort de Philippe, roi de Macédoine; il mourut de la main de Pausanias, qu'il avait violenté. Cette passion soumit au roi Nicodème Jules-César, femme de tous les hommes comme il était l'homme de toutes les femmes. Auguste n'évita pas ce déshonneur; Tibère et Néron s'en faisaient gloire; Néron épousa Tigellin, Sporus épousa Néron. Trajan, le meilleur des Princes, se faisait accompagner d'un *paedagogium*, alors qu'il parcourait l'Orient de victoire en victoire : ce qu'il appelait son *paedagogium*, c'était une troupe de jolis garçons bien découplés, que jour et nuit il appelait à venir entre ses bras. Antinoüs servait de maîtresse à Adrien; rival de Plotine, il fut plus heureux qu'elle. L'empereur le pleura mort, et celui qui avait cessé d'être au nombre des vivants, il le plaça parmi les dieux, lui consacra des autels et des temples. Antonin Héliogabale, neveu de Sévère, avait coutume,

ainsi que parle un vieil auteur, de se faire administrer du plaisir « par tous les creux du corps ; » ses contemporains le regardèrent comme un monstre. Devant cette Vénus dansa la gravité de l'austère philosophie, mêlée au chœur des pédérastes. Alcibiade et Phédon dormaient avec Socrate lorsqu'ils voulaient rendre leur précepteur de bonne humeur. C'est du genre d'amours de cet homme sacré que tire son origine la locution usitée en matière érotique : aimer d'un amour socratique. Toutes les actions, toutes les paroles de Socrate furent considérées comme sacrées par toutes les sectes de philosophes ; on lui bâtit un temple, on lui érigea un autel ; ses actions eurent force de loi ; ses paroles l'autorité d'un oracle, Les philosophes ne s'écartèrent pas de l'exemple de leur héros (car Socrate fut mis au rang des héros) et de cette nouvelle divinité nationale. Lycurgue, législateur des Laconiens quelques siècles avant Socrate, refusait la qualité de bon et utile citoyen à qui n'avait pas un ami pour lui servir de concubine. Il voulait que les vierges s'exerçassent nues sur le théâtre, pour que l'aspect de leurs charmes, vus en toute liberté, émoussât chez les hommes cette vivacité sensuelle qui, la nature aidant, les attire vers nous, et qu'ils gardassent toutes leurs ardeurs pour leurs amis et compagnons ; en effet, ce que l'on voit tous les jours frappe moins. Que te dirai-je des poètes ? Anacréon brûlait pour Bathylle ; presque toutes les plaisanteries de Plaute portent sur ce sujet. Elles sont de ce genre : « Je ferai comme les garçons ; je me courberai, la tête sur un panier », ou bien : « Le poignard du soldat allait-il bien à ton fourreau ? » Ce maître suprême en l'art poétique, Virgilius Maro, qui dut le surnom de Parthenius (la Vierge) à son ingénuité, à sa pudeur innée, Maro chérissait certain Alexandre, dont Pollion lui avait fait présent, et il l'a chanté sous le nom d'Alexis. Ovide

fut atteint de la même maladie; pourtant, il préféra les jeunes filles aux garçons, parce que dans ces amusements il voulait une volupté réciproque et non une jouissance égoïste. Il aimait, disait-il, le plaisir « qui de part et d'autre éjacule », et c'est pourquoi il était moins touché de l'amour des garçons. Les jeunes filles et les femmes se voyant négligées, les unes par ceux qu'elles aimaient, les autres par ceux qui les avaient admises comme épouses à leurs foyers, si elles ne servaient que comme femmes, en arrivèrent à se prêter au rôle de garçons. La dépravation fut portée à ce point que l'on extorqua des nouvelles épousées cette complaisance, comme auparavant des femmes mariées; de la sorte, le mari allait par le garçon à la jeune fille, et les deux sexes se trouvaient réunis en un seul et même corps. Dans les poésies badines des anciens, Priape menace tout voleur de légumes qui s'approchera de son épieu de le forcer à lui accorder « ce que la première nuit on accorde à l'ardent époux alors que, sotte, il craint qu'il ne la blesse autre part ». Usant du droit d'imaginer, commun aux peintres et aux poètes. Valerius Martial feint d'entendre sa femme murmurer qu'elle aussi elle a des fesses, pour le détourner de l'amour insensé des garçons. « Junon, lui dit-elle, par ce côté aussi plaît à Jupiter. » Le poète ne se laisse point convaincre; il lui répond qu'autre est le rôle du garçon, autre celui de la femme, et qu'elle ait à se contenter du sien. Sous l'écriteau et sous la lampe, dans les lupanars se tenaient assis des garçons et des filles, ceux-là ornés sous la stola d'ajustements féminins, celles-ci habillées en hommes sous la tunique, et la chevelure arrangée à la mode des garçons. Sous l'apparence d'un sexe on trouvait l'autre. « Toute chair avait corrompu sa voie. » Considère combien fut fréquent cet usage des garçons et des filles de mentir à leur sexe !

Ganymède et Junon présentent à tour de rôle l'un et l'autre leurs fesses à Jupiter, se prévalant l'un et l'autre des attraits qu'ils ont dans le trésor de leur derrière. Nulle crainte pour les imposteurs qui commentent ces infamies ou qui en font des contes d'être accusés de violer la religion ; nulle crainte d'être accusés d'impiété pour ceux qui croient à ces fables, par sottise ou par libertinage. Jusqu'où ne peuvent aller les misérables humains dans la voie où des dieux les précèdent, Jupiter faisant ses délices de Ganymède, Apollon d'Hyacinthe, Hercule d'Hylas : « Qui n'a pas son Hylas ?... » puisque Jupiter est le dieu de la majesté, Apollon celui des sciences, Hercule celui du courage ? L'Asie fut le premier foyer de cette peste, l'Afrique n'en resta pas indemne, et, par contagion, le fléau se répandit bientôt en Grèce et dans les contrées de l'Europe qui lui sont limitrophes. En Thrace, Orphée fut l'importateur et le souteneur de ce malpropre plaisir ; les Siconiennes, se voyant méprisées « durant les fêtes des dieux et les orgies du nocturne Bacchus, dispersèrent par les vastes champs les membres du jeune homme mis en pièces ». On dit que dans ces temps anciens les Celtes tournaient en dérision ceux d'entre eux qui se préservaient soigneusement de cette maladie : ils ne pouvaient prétendre ni aux emplois ni aux honneurs. Ceux qui conservaient la pureté de leurs mœurs étaient tenus à l'écart comme impurs. Dans la démence publique de toute une ville, il n'est pas bon d'être seul sage et, par la raison que cela n'est pas bon, cela non plus n'est pas convenable (1).

(1) Après avoir constaté que les Grecs et les Romains furent d'enragés pédérastes, F.-K. Forberg cite en entier le développement de Chorier, avouant qu'il ne saurait mieux ni plus élégamment dire. Il s'est borné à ajouter quelques notes à titre d'éclaircissements. Il ren-

Octavia. — De tous les hommes les plus éloquents, qui te surpasserait par l'éloquence ? Comme tu exposes avec ingénuité, avec ingéniosité tout ce que tu dis !

Tullia. — Sous le nom de Celtes, on comprenait non seulement les peuples qui habitaient la Gaule au delà des Alpes, mais toutes les nations de l'Occident, au nombre desquelles sont les Italiens et les Espagnols. Maintenant, entre tous les hommes, les Français font profession de détester les plaisirs contre nature ; ceux qui en sont souillés, ils les purifient dans les flammes vengeresses, ne pensant pas que le tranchant du fer soit suffisant pour venger la chasteté outragée. Les Italiens et les Espagnols s'en étonnent ; il est inutile de parler des peuples qui sont courbés sous le joug de Mahomet. Chez eux, les Français et tous les peuples du Nord passent pour avoir les sens obtus, impropres aux plaisirs ; ils disent qu'ils n'ont pas, comme eux, le sentiment de la véritable volupté. Mais, en somme, c'est nous autres, femmes, qui aiguisons de la sorte les caprices des

voie d'ailleurs aux sources, c'est-à-dire aux historiens Justin, Tacite, Suétone, Athénée, Spartianus, Lampridius, Corn. Népos, Elien, Valère Maxime, Saint Jérôme, aux poètes Horace, Martial, Juvénal, Plaute, Ovide, Catulle. Pour les débauches des empereurs romains, il renvoie le lecteur au fameux ouvrage de d'Hancarville, *Monuments de la vie privée des douze Césars* (à Caprée, chez Sabellus, 1780), dont les planches gravées sont le plus curieux et le plus élégant commentaire des tableaux des historiens et des poètes anciens. Enfin Forberg reproche à Chorier d'avoir oublié, sur sa liste des pédérastes, Horace qui écrit, *Epode* XI :

« Maintenant je suis épris de Lyciscus, dont ne pourraient me détacher ni les avis sincères, ni les dédains sévères de mes amis. », et encore *Satires*, I, II, 116-119 :

« Lorsque l'engin vous brûle, si vous avez à votre portée une servante, ou quelque jeune esclave, prêt à supporter à l'instant votre choc, préférez-vous que l'érection vous crève ? Moi non. »

(Voir Forberg, *De figuris Veneris*, ch. II.)

hommes, qui les forçons à chercher ailleurs une jouissance qu'à peine ils peuvent trouver chez nous pleine et entière.

Octavia. — Je ne comprends pas.

Tullia. — Tu vas comprendre tout comme moi. Chez nous autres, Italiennes et Espagnoles, le guichet de Vénus, qui osera le nier ? est bien plus large que chez les autres femmes. Avec nous, à moins d'être fourni et outillé outre mesure, l'homme, au lieu de faire l'amour, croirait plutôt s'exercer au javelot sous de vastes portiques. La conque, lorsqu'elle admet trop facilement le visiteur, diminue beaucoup son plaisir ; la mentule aime à être comprimée, sucée ; si elle se promène trop à l'aise, elle est mécontente. Or, en usant de la Vénus postérieure, la chose se pratique mieux. L'entrée est difficile pour la mentule qui y cherche son chemin ; lorsqu'elle y pénètre, non seulement elle remplit tout le logement, mais elle le fait craquer. Le stade ne se trouve donc pas avoir plus d'ampleur que le coureur n'en désire ; l'auberge s'accommode à l'hôte qu'elle reçoit, les muscles pouvant se resserrer ou se relâcher à volonté. Au contraire, la vulve, dès qu'une fois elle a été ouverte et changée en un horrible gouffre, nulle industrie, nulle posture de la femme, nul mouvement ne fera jamais qu'elle ne soit large, qu'elle ne s'ouvre comme un horrible gouffre pour la misérable mentule, à la honte de l'union des sexes. C'est pour cela que les amateurs du plaisir dépravé sont si nombreux chez nous et qu'ils sont, au contraire, en petit nombre parmi les Français et les Allemands. Au Nord, les femmes ne sont pas aussi larges ; tous les membres sont comme rétrécis et resserrés par le froid. Les hommes, trouvant avec leurs femmes, dans le légitime commerce, tout le plaisir désirable, que pourraient-ils demander de plus que ce qu'ils ont

sous la main, dans le garde-manger? De même, chez nous, ceux qui sont avantageusement fournis, amplement outillés, ne recherchent, ni comme agents ni comme patients, le plaisir contre nature. Voilà, mon Octavia, ce que tu désirais savoir.

Octavia. — Tu as oublié de me dire si tu approuves ou si tu détestes ce plaisir autant que je l'abomine moi-même, certes!

Tullia. — Si je l'approuvais, je serais folle. La voix tonnante du ciel, si la terre faisait silence, condamne cette infamie. Lucien a disputé subtilement de l'une et l'autre Vénus; il n'en condamne aucune; tu ne pourrais savoir celle qu'il juge préférable à l'autre. Achille Tatius, dans *Clitophon,* a de la même façon caché son sentiment sous un langage ambigu (1). Tous les deux étaient Grecs. Parmi les auteurs latins, pas un n'en prononce soit la condamnation, soit l'apologie. Ce qui a lieu de surprendre, aucun législateur n'a défendu le plaisir contre nature (2); sans doute ne faisaient-ils pas un crime des voluptés qui n'entraînent pas la mort. Mais je te répondrai avec une entière bonne foi, sans dissimulation socratique. La Vénus postérieure est digne de tous les supplices, de toutes les réprobations. Les désirs d'un sexe sont naturellement portés vers l'autre sexe; l'homme qui cherche son plaisir avec un garçon fait violence à la

(1) Voir *Dissertations amoureuses de Lucien* (Bibliothèque des Curieux, 1909) : *Les deux amours*, pp. 53 et suiv. — Voir le plaidoyer du philopède Ménélas, extrait de *Leucippe et Clitophon,* d'Achille Tatius, dans le même ouvrage, p. 156.

(2) Cependant la loi Scantinia, qui datait, croit-on, de l'an 526 de Rome, prononçait de sévères peines pécuniaires contre les pédérastes et leurs complices; mais c'est en vain, dit Suétone, que Domitien tenta d'appliquer cette loi : la passion pédérastique était invétérée.

propension naturelle. Cupidon inspire l'amour; qui jamais a voulu abuser de Cupidon? Il ne voudrait ni le mettre ni se le laisser mettre. Dès que l'ardeur amoureuse commence à bouillonner dans les veines, les adolescents pressentent aussitôt, tout irréfléchis qu'ils sont, que dans les embrassements d'une femme ils trouvent le remède prêt à calmer cette tempête de feu. Une jeune fille enflamme ce garçon, au sortir de la puberté; un garçon enflamme cette jeune fille; ils sont en proie à de mutuels désirs : c'est le cours ordinaire de l'amour. Les flèches qu'il décoche dans un jeune cœur, l'amour les trempe dans la partie adverse. Pour qu'il les tourne d'un autre côté, il faut de la réflexion et un long usage de la vie. Ce n'est pas la nature, c'est la corruption des mœurs qui souffle ces fureurs aux âmes corrompues. Si le mauvais côté était destiné à l'usage qu'on en fait, il serait transformé pour cela; le nerf lascif pourrait y pénétrer sans grand effort, sans aucun danger pour ceux qui pratiqueraient la chose. Des filles peuvent être dépucelées avant leur puberté, avant d'être aptes à recevoir l'homme, et sans doute les premiers assauts leur causent une vive douleur; mais en quelques heures cette douleur s'évanouit et bientôt elle est suivie d'une volupté suprême. Les choses se passeront bien plus incommodément si la jeune fille ou le jeune garçon subit une violence contre nature. D'abord d'intolérables souffrances sont infligées au patient; puis, la plupart du temps, s'il est défoncé par un trop gros épieu, de cet excès naissent d'affreuses infirmités que tout l'art d'Esculape est impuissant à guérir. Les attaches des muscles étant rompues, il arrive que les excréments s'échappent sans qu'on puisse les retenir. Quoi de plus dégoûtant? J'ai connu de nobles dames ainsi affligées de si cruelles maladies, par l'éruption et la pullulation d'ulcères, qu'à

grand'peine, au bout de deux ou trois ans, ont-elles recouvré la santé. Moi-même, je ne suis pas sortie saine et sauve des embrassements maudits d'Aloisio et de Fabrizio. D'abord, lorsqu'ils m'enfoncèrent leurs dards, j'endurai un atroce supplice; bientôt, l'apparence d'un léger chatouillement me consola, toute blessée que j'étais, de ma souffrance. Mais lorsque je fus de retour à la maison, une douleur ardente me saisit de nouveau à l'endroit qu'ils avaient déchiré; je me sentais brûlée d'une démangeaison qui m'embrasait et, malgré les bons soins de Donna Orsini, ce feu sacré eut grand'peine à s'éteindre. J'étais destinée à mourir misérablement si mes blessures eussent été négligées. Pour toi, Octavia, dans les premiers jours de la puberté, tendre et délicate comme tu l'es, tu n'aurais pas pu être de cette façon sitôt livrée aux plaisirs. Parvenue à l'époque de la pleine puberté, tu as brisé les efforts des lances les plus dures et les plus grosses, presque sans dégâts. Mais qu'en eût-il été de toi, je frémis de le dire, si une aussi énorme catapulte avait déchargé ses fureurs dans une autre partie de ton corps? Je ne suis nullement touchée des arguments que, pour plaider leur cause, ces ennemis du genre humain, les pédérastes, les vieux débauchés, tirent de la nature des choses, des mœurs, de l'excellence ou de l'illustration de certains hommes. Personne de sensé ne se persuadera que la perte volontaire de la semence humaine soit exempte de toute tache d'infamie, et qu'anéantir un homme, cela ne doive être imputé à déshonneur. Celui qui jette sa semence ailleurs que dans le sillon de la femme veut anéantir un homme et, en effet, il anéantit celui qui aurait pu être procréé; il est homicide et adultère. C'est ôter la vie que la refuser. Quand la nature, dans ses secrètes officines, travaille à produire la semence, c'est en vue de la génération, non

de la débauche. Elle a voulu forcer à venir dans les bras l'un de l'autre l'homme et la femme que, pour celle-ci, les difficultés de l'accouchement, pour celui-là, le souci d'élever les enfants, pourraient en dissuader. Elle les pousse à la génération, qu'ils éviteraient pour elle-même et pour elle seule, par le doux attrait des douces jouissances. « Mais, disent-ils, qui niera que la semence lâchée dans le sillon d'une femme enceinte ne soit perdue ? » Mensonges ! Les médecins affirment qu'une femme enceinte peut concevoir un nouvel embryon si on a commerce avec elle. Le fait a eu lieu, rapportent-ils, toutes les fois qu'une femme qui venait de mettre au monde un enfant, quelques jours après est de nouveau rendue mère par un second accouchement; c'est ce qu'ils appellent superfétation. Qui ne laissera à la nature, cette ouvrière toute-puissante, le soin d'utiliser la matière, dont elle saura former ce qu'elle fait habituellement? Qui ne se fiera à la nature? Pour ce qui est du froment et des choses similaires, ce ne sont pas des semences, comme le prétendent ces mauvais plaisants; ce sont des fruits parfaits, contenant en eux leur semence, qui a le pouvoir et la faculté de les reproduire. Le bœuf, le bélier, le coq sont pareillement des animaux d'une perfection absolue, chacun dans leur genre. Qui prétendra que nous devons avoir horreur de les manger, parce qu'en vue de la perpétuité de chaque espèce ils renferment aussi leur semence vitale? Ce n'est point faire outrage à la nature; par la même raison, aucune secte de philosophie, si clairvoyante fût-elle, n'a vu d'outrage dans la consommation du froment et des fruits.

Octavia. — C'est très bien, mais tu as contre toi que ce sont des mœurs approuvées par un long usage, et que des hommes illustres, dans tous les temps, les ont pratiquées.

Tullia. — Aucune longueur de temps ne peut faire que les mauvaises mœurs acquièrent l'autorité qui n'est due qu'aux bonnes. Depuis la naissance du monde, il s'est accompli toutes espèces de crimes, de meurtres, de brigandages, d'empoisonnements. Qui néanmoins osera les louer ou s'en vanter? Des cités et des villes ont été dévastées par des pestes et par des contagions d'horribles maladies; des familles entières ont été détruites : qui donc pourtant niera que les pestes et les maladies soient un mal, sous le prétexte que, depuis la plus ancienne origine des choses jusqu'à nos jours, ces fléaux ont toujours existé? Il faut juger des choses par ce qu'elles sont en elles-mêmes, non par leurs circonstances. Par conséquent, de même qu'aucune longueur de temps ne diminue l'infamie, de même la gloire des hommes les plus illustres ne peut glorifier l'opprobre. Resplendissants de lumière sur les sommets, ils se sont laissé obscurcir par ces nuages; par ces excès, ils se sont précipités du haut degré de gloire où ils étaient. Mais, en vérité, cette souillure n'a pas atteint tous ceux qui ont joui de l'illustration et de la renommée. Le plus grand nombre s'est préservé sain et sauf de cette contagion; n'en doute pas. En certaines contrées sévit cette secrète dépravation; mais le plus grand nombre, si tu considères les nobles, le peuple, tous les rangs de la société, en est exempt; il conserve sa vertu inaccessible à ce fléau et pure de tout forfait. Enfin, si tu veux juger équitablement et sagement, il faut juger des choses par ce qu'elles sont en elles-mêmes, non par leurs circonstances.

Octavia. — Je ne m'étonne plus si le visage de ce La Tour, qui s'est montré vis-à-vis de toi hostile à cette lasciveté, a trouvé grâce devant tes yeux, toi qui es une si sainte et chaste femme.

Tullia. — La chaleur de la conversation m'a fait interrompre mon récit; je le reprends, mauvaise, car tu m'en avertis. La Tour vint immédiatement après Aloisio et Fabrizio. — « De quelle indulgence vous avez fait preuve, ma déesse, en laissant souiller un corps si charmant, abuser d'une céleste beauté! Voulez-vous que j'aille venger, dit-il, l'honneur dû à votre beauté, à votre noblesse, et qu'ils ont profané? Voulez-vous, ma déesse, car pour moi vous serez toujours une déesse, que de ma main vengeresse je les immole tous les deux sur votre autel? — Je ne le veux pas, répliquai-je; je savais à quelle loi je me soumettais lorsque je descendis en cette arène. Ils ont usé de leur droit. Mais je loue votre généreuse réserve; je vous aime d'autant plus ardemment que je les hais avec plus de violence. » En disant ces mots, je lui appliquai sur la bouche, mon Octavia, un baiser que Vénus elle-même, aurait-on pu croire, avait imprégné de ses plus lascives séductions. Sans plus tarder, de chaque main il s'empare d'un de mes seins. « Voyez, dit-il, madame, comme s'élance vers vous ce trait au moyen duquel je vous procurerai, non pas la mort, mais toutes les douceurs possibles. Servez, je vous en prie, de guide à l'aveugle mentule dans cet obscur sentier, de peur qu'elle ne s'écarte du but; je ne veux pas retirer mes mains d'où elles sont et les priver du bonheur dont elles jouissent. » Je fais comme il voulait... Vraiment, la volupté est plus intense dans les bras d'un homme qui vous plaît que dans ceux de tous les autres hommes, si séduisants et si lascifs qu'ils soient. Aussitôt, je me sentis défaillir, et peu s'en fallut que les jarrets ne vinssent à me manquer. « Arrêtez, lui criai-je, arrêtez mon âme qui s'enfuit! — Je sais par où, répondit-il en souriant. Elle va sans doute vous échapper par cette issue inférieure que

j'occupe; mais je la tiens très soigneusement bouchée. » Tout en parlant, il s'efforçait, en retenant son souffle, de me garder en lui. « Je vais refouler en arrière votre âme fugitive », ajoutait-il. Ne pouvant répandre en moi tout son corps, du moins il épanchait dans le mien toutes ses passions, tous ses désirs, toutes ses lascivetés, toutes ses pensées, toute son âme en délire, par ses voluptueuses étreintes. Pour moi, j'enlaçais ses membres ardents des plus étroites chaînes de mes bras, de sorte que je me trouvais suspendue à son cou, lancée au-dessus du sol; je pendais ainsi, comme fixée par un clou. Le travail traînant en longueur, je n'eus pas la patience d'attendre, et je me pâmai de plaisir. Je ne pus m'empêcher de crier : « Je sens toutes les... je sens toutes les délices de Junon aimée par Jupiter! Je suis enlevée au ciel! — Ne nous quittez pas, nous autres mortels, s'écrie aussitôt Conrad, avant d'avoir rassasié votre Conrad des dons de vos charmes; admettez-le au partage de votre immortalité et de votre félicité. » A ce moment, La Tour, que Vénus et l'amour excitaient à la volupté, défaillit. Le lierre ne s'enroule pas autour du noyer plus étroitement que je ne serrais La Tour. A peine avait-il achevé que voici Conrad. « Eh quoi! dit-il, voulez-vous que je reste là tout seul à m'ennuyer? Ces polissons de Florentins sont en effet partis. Je ne sais où leur mauvais démon les aura conduits tous les deux. »

Octavia. — Je voudrais qu'ils eussent été conduits au supplice, eux qui t'avaient suppliciée avec leur furieuse passion.

Tullia. — Repus et fatigués, ils étaient allés se promener dans un bois voisin, où verdoyaient des tilleuls et des chênes, afin de raviver au grand air leurs forces épuisées et languissantes. Conrad, me trouvant assise sur le lit, m'aborda par ces paroles : « Je suis Allemand et je

déteste le mauvais tour que vous ont joué ces scélérats. Vous allez voir que je ne brûle pas moins ardemment que La Tour. Mais dites-moi, s'il vous plaît, ce que vous voulez que je vous fasse. Vous vous taisez? » Je me taisais en effet, et La Tour venait de s'éloigner. « Moi, continua-t-il, je vais vous découvrir loyalement toute ma pensée. » Là-dessus, il vint à moi.

Octavia. — C'est ainsi qu'il t'ouvrit le fond de sa pensée. Pas de repos, donc, pas de trêve! Héroïne d'un courage herculéen, il t'ordonne d'entreprendre un quatorzième travail.

Tullia. — Conrad ne me déplaisait pas, sans me plaire énormément; je n'accordai ni ne refusai. Il me fit ce qu'il voulait, comme à une femme qui dort, car je ne répondis pas un seul mot à ses avances. Je te l'avouerai, ma chère Octavia, je me trouvais engourdie, comme si mes forces épuisées reprochaient à ce florissant jeune homme l'inertie, voisine de la tombe, de la vieillesse. Pour lui, il imagina une variation, et pas trop bête. Inutile de t'en dire plus long...

Octavia. — Puis, rappelés à la tâche et au tribut qu'ils te devaient encore, Aloisio et Fabrizio parvinrent-ils à te satisfaire, selon ton avis?

Tullia. — Je n'en finirais jamais si je voulais tout te raconter par le menu. Conrad m'aima six fois; Aloisio et Fabrizio, le premier cinq fois, l'autre sept; La Tour aussi, sept. Je soutins donc vingt-cinq assauts à moi seule, et je restai victorieuse : tous furent d'avis que j'avais bien gagné de me voir le front ceint par Vénus de la couronne de laurier, pour avoir si heureusement milité et combattu. Pourtant n'en doute point, Octavia, après tant de labeurs accomplis, les forces me manquaient presque. A peine pouvais-je me tenir sur mes pieds; néanmoins je remportai la victoire.

Octavia. — Lasse des hommes, sans doute, mais non pas rassasiée?

Tullia. — Rassasiée autant que lasse. La Tour, qui avait le premier engagé la bataille, fut aussi celui qui y mit fin. Il reçut le prix du tournoi, sur ma demande; il obtint même de moi, ce noble jeune homme, ce vaillant champion, que je lui fisse connaître mon nom, ma demeure, que je lui permisse de venir me voir. Il y vint fréquemment par la suite. Mais un tel dégoût m'avait prise, qu'à peine si durant trois longs mois je l'admis une ou deux fois dans mes bras, lui si plein de désirs et d'ardeur, fléchie enfin par ses larmes, ses prières, ses protestations d'amour.

Octavia. — D'où provenait ce dégoût?

Tullia. — Eux tous, ils avaient fait de moi un instrument aphone. Enfin, je laissai mon amant, qui était dans le brillant et la fleur de la jeunesse, prendre avec moi le suprême bonheur. Je ne le lui accordai point, et même je ne ressentis point grand'chose. Par la suite, ce dégoût du plaisir s'étant évanoui, nous nous servîmes l'un à l'autre de véhicule pour rappeler à nous et répéter souvent des ébats qui tout d'abord semblaient être bien loin de nous. Je te dirai à l'occasion, Octavia, ce qu'il nous arriva pendant une année entière. Tu entendras de jolies choses, dont tu seras jalouse; tu entendras aussi de tristes choses, qui exciteront ta pitié et ta douleur. La Tour m'a été enlevé, par la perfidie d'Aloisio. Hélas! hélas! cette perfidie fut cause de sa mort; pourquoi m'a-t-elle, infortunée, laissée en vie?

Octavia. — Calme-toi, et de ce triste souvenir passe à des souvenirs plus gais. Dis-moi, Tullia, existe-t-il, en dehors de ceux que tu as expérimentés, d'autres moyens de s'aimer? Bonne Vénus! en combien de figures t'es-tu changée pour plaire!

Tullia. — Autant d'inflexions et de conversions du corps, autant de postures propres à Vénus. On n'en peut établir le nombre, ni indiquer celle qui est la meilleure pour le plaisir. Chacun prend là-dessus conseil de son caprice, du lieu, du temps, et choisit celle qui lui plaît. L'amour n'est pas le même pour tous. Eléphantis, jeune fille grecque, avait retracé sur des panneaux de bois peints celles qu'elle savait être pratiquées par les libertins « pour qu'on s'amusât à besogner d'après les peintures ». Une autre composa douze manières propres à procurer le plus de volupté au joûteur; on appela ce recueil le *Dodekamekanon*. De nos jours, un homme d'un génie divin, Pietro Aretino, en a figuré un grand nombre dans ses Dialogues, avec un enjouement plaisant (1). Le Titien (2) et Le Carracchio (3), artistes souverains, les ont

(1) Forberg s'exprime ainsi à propos de quelques-uns de ses prédécesseurs :

« Astyanassa, au témoignage de Suidas, fut la première à traiter des postures vénériennes; Philénis de Samos, ou plutôt, pour laisser à chacun la réputation qu'il mérite, Polycrate, sophiste athénien, a écrit, sous le nom de cette honnête matrone, un ouvrage sur les diverses formes du baiser (*Priapée* 63; Lucien, *Apophras*, chap. 24). Les œuvres libertines de la jeune Grecque Eléphantis ornaient, dit-on, la chambre à coucher de l'empereur Tibère (Suétone, *Tibère*, ch. 43); Paxamos a composé un *Dôdekateknon*, traité sur les attitudes du baiser. La courtisane Cyrène fut surnommée *Dodekamekanon* parce que, dans le baiser, elle savait pratiquer douze postures (Suidas). » Il cite encore Sotadès de Maronée, surnommé *Cinédologue*, grâce auquel les ouvrages impudiques ont gardé l'épithète de Sotadiques (Athénée, XIV, 4) et Sabellus, dont les vers, au dire de Martial, traitent trop éloquemment des voluptés charnelles (Martial, XII, 43) : et surtout « Pierre Arétin, d'un génie merveilleux ». (Voir *L'œuvre du Divin Arétin*, Bibliothèque des Curieux, 1909.)

(2) La *Bibliographie* du Cte d'I*** (Paris, 1864) cite *Les Amours des Dieux*, d'après Le Titien, Ann. Carrache et Jules Romain, gravés à l'eau-forte sur acier par Réveil ; notices par Duchesne aîné, Paris 1833, in-8, avec 18 planches.

(3) Augustin Carrache. *Les Amours des dieux payens*, orné de

reproduites par la peinture. Mais il y en a beaucoup qu'on ne peut mettre à exécution, quand même les articulations et les reins des partenaires seraient flexibles au delà de ce qu'on ne saurait supposer. A force de méditer et de réfléchir, beaucoup d'idées tombent dans l'esprit, qu'il est impossible de réaliser. De même qu'il n'y a rien d'inaccessible aux désirs d'une volonté impétueuse, de même il n'y a rien de difficile pour une imagination intempérante et déréglée. Elle se glisse où elle veut, par tout chemin qu'elle tente : elle trouverait une plaine où il y a des précipices. Mais il n'est pas aussi facile au corps de se plier à tout ce que la pensée, bonne ou mauvaise, conçoit.

Octavia. — Il n'est qu'une seule posture propre à Vénus, s'il n'est qu'une seule Vénus. Toutes les autres que les hommes et les femmes ont imaginées, dans la rage et le feu des passions, sont dépravées et criminelles.

Tullia. — Quelques-uns prétendent que la façon de faire l'amour indiquée par la Nature est celle où, pour l'accouplement, la femme se présente à la mode des quadrupèdes, inclinée et les reins projetés en arrière; le soc viril pénètre ainsi plus commodément dans le sillon féminin et le flot de semence dans le champ génital : « Dans la pose des quadrupèdes généralement sont réputées les femmes concevoir mieux, parce qu'ainsi les organes peuvent absorber la semence, le torse étant fléchi, les reins soulevés. Les mouvements lascifs ne conviennent pas aux épouses, car la femme s'empêche de concevoir et s'y dérobe si, joyeuse, elle active des fesses la volupté de l'homme et, en se désarticulant tout le

vingt figures (d'Annibal Carrache). A Lampsaque, chez tous les marchands de nouveautés, 1802, 2 tomes en 1 vol. in-16 (Bibl. Nat. *Enfer*, 307.)

corps, provoque des flots. Par là, en effet, elle chasse hors du sillon et du droit chemin le soc, et détourne du but le jet de semence. Les putains usent, dans leur intérêt, de tels trémoussements, crainte d'être souvent pleines et de languir en gésine, afin qu'aussi la volupté ait pour l'homme plus d'attrait : à nos épouses il ne semble en être aucunement besoin (1). » D'autres recommandent le commun usage et la posture ordinaire ; ils veulent que l'homme s'allonge sur la femme couchée à la renverse, sein contre sein, ventre contre ventre, pubis contre pubis, écartant de son rigide épieu la fente délicate. Ceux-ci ordonnent à la femme d'exécuter des mouvements violents et répétés pendant qu'elle fait l'amour; ceux-là les lui défendent. Chaque opinion a ses bons motifs. Mais les médecins proscrivent cette posture où la femme se met à cheval sur l'homme : elle est, disent-ils, contraire à la conformation des parties destinées à la génération. Pour moi, ma chère Octavia, j'approuve par-dessus tout l'usage commun.

Octavia. — En peut-il être autrement ? car, je t'en prie, quoi de plus doux que de se représenter à l'esprit la femme couchée sur le dos, supportant le poids gracieux d'un corps adoré et l'excitant aux tendres transports d'une incessante mais voluptueuse lasciveté? Quoi de plus agréable que de se repaître du visage de son amant, de ses baisers, de ses soupirs, des flammes de ses yeux égarés ? Quoi de meilleur que de réchauffer ses amours dans ses bras, de partager des sensations que ni l'âge ni aucune incommodité n'émoussent? Quoi de plus favorable aux plaisirs, aux voluptés de l'un et de l'autre que ces lascifs mouvements imprimés et rendus? Quoi de plus

(1) Lucrèce, *De la nature des choses*, IV, v. 1253 et suiv.

opportun, au moment où l'on expire de volupté, que de revivre sous le baume vivifiant des baisers enflammés? Celui qui chôme Vénus à l'envers ne satisfait qu'un de ses sens; celui qui la chôme à l'endroit les satisfait tous.

Tullia. — Mais en cela, Octavia, nous voyons arriver ce qui la plupart du temps, par suite d'un long usage, arrive aux plus heureux. Comme s'ils étaient dégoûtés des bonnes choses dont ils sont comblés en abondance, tu en verras qui, méprisant des épouses d'une beauté parfaite, s'éprennent de filles à quatre sous et se plongent avec délices dans les plus sales amours. D'autres, c'est le dégoût et la satiété des mets recherchés, des festins somptueux qui les prend; dédaigneux du falerne, des choses exquises, ils s'ingurgitent du vin gâté et du pain moisi, comme s'ils mouraient de faim. Ce qui ne nous est pas habituel nous charme, et nous nous ruons sur ce qui nous est défendu.

Mais pendant que tu te divertissais et que je discourais, voici que nous avons passé une nuit blanche. Avant peu d'heures il nous faudra nous lever. Un bon somme nous fera grand bien et tu as besoin de repos. Sommeille donc, Octavia, avec autant de plaisir que tu as veillé; Vénus t'en fasse la grâce!

SEPTIÈME DIALOGUE

Le septième dialogue fut ajouté, sous le titre de *Fescennini,* dans la deuxième édition, celle de 1678. Ainsi que nous l'avons expliqué dans l'introduction, la scène se déplace, les personnages sont devenus Espagnols, ils évoluent en Espagne, non plus en Italie.

D'autre part, le dialogue se trouve coupé par instants : des lacunes nombreuses en rendent la lecture plus difficile. Toutefois la facture est la même, l'esprit en est aussi libertin, la philosophie non moins curieuse.

Nous avons détaché de ce beau hors-d'œuvre quelques pages remarquables qui nous ont semblé exprimer avec le plus de relief les idées de l'auteur de la *Satyre sotadique.*

La vraie Beauté de la Femme

Octavia. — Autre chose est la beauté, autre chose la grâce. La Nature, de sa main, façonne les belles, celles qui sont gracieuses doivent de l'être à leur art, à leurs soins. Les unes règnent par leur propre droit, celui des autres est précaire. Les femmes vraiment belles incendient d'amour les cœurs même les plus durs. — « Pour ce qui est de la beauté, les avis diffèrent, dit Alfonso. Cependant, un point sur lequel les connaisseurs sont d'accord, c'est que celle-là semble à chacun la plus belle qui lui convient le mieux. En effet, de même que tel mets ne plaît pas à tout le monde, ainsi le même genre de beauté ne convient pas à tous les hommes. Autant de têtes, autant d'opinions, autant d'yeux, autant de charmes. Mais celle qui de l'avis du plus grand nombre reçoit le nom de belle convient assurément au plus grand nombre, soit en vue de la volupté, soit en vue de la procréation. Voulez-vous que je vous résume la chose en un mot ? Les gens aveugles donnent l'épithète d'aveugles aux mentules, qui sont on ne peut plus perspicaces. C'est à elles seules qu'il faut se fier pour un bon choix. Dès qu'apparaît la jeune fille qui doit plaire aux possesseurs des mentules, celles-ci l'aperçoivent, sans avoir besoin d'être averties; d'elles-mêmes elles s'émeuvent ; or la véritablement jolie femme, c'est celle pour laquelle elles s'émeuvent le plus. Frederico, votre cousin, aimait Lucia, une fille chassieuse, camarde, brèche-dent ; il l'aimait éperdument. Le père du jeune homme

lui remontrait sa bêtise. — O mon père, mon père, répondait le jouvenceau, sers-toi de mes yeux et non des tiens, pour regarder Lucia, et tu changeras d'avis, ô mon père. Tu diras qu'elle est digne de mon amour et de celui de tous les hommes. — Sans doute ses sens s'émouvaient pour Lucia, et pas aussi bien pour toutes les autres, réputées belles entre les plus belles et les plus charmantes. En effet, les uns attachent du prix à un corps solide et plein de suc ; les autres appellent une virago celle qui est d'une santé un peu trop florissante. Autrefois, plurent universellement aux Grecs les femmes trapues, grosses, d'une carrure puissante et robuste. Telle était Hélène, qui passa entre les Grecques pour un modèle de la parfaite beauté. Les Phrygiens leur préféraient les femmes fluettes ; ils privaient de nourriture les jeunes filles, les réduisaient, à force de soins, à être minces comme des joncs. Telles les aimaient les Français, mais non les Italiens et les Espagnols. Un corps bien fait doit être entre les deux ; ni fluet, ni obèse. Une femme sèche et décharnée, ô bonne Vénus ! il n'est rien de plus étranger à tes mystères, aux humides baisers, aux voluptueux entre-frottements, à ta brûlante mixtion. Une jolie femme, mais sèche et maigre (si toutefois peut être jolie une femme sèche et maigre), est le vivant simulacre d'une Vénus morte. Qui voudrait besogner une Vénus morte, si ce n'est quelque farceur de croque-mort ? Qui voudrait du simulacre d'une morte ? Périandre, tyran de Corinthe, qui avec Bias et Thalès joua son petit rôle dans le chœur des Sept Sages, Périandre enfonça le soc dans le sillon de son épouse déjà refroidie, et, prêtre des funérailles, fit à Vénus un dernier sacrifice. »

Tullia. — Il savait que chez la femme le sexe vit le premier et meurt le dernier, de même que chez l'homme, c'est le cœur ; il présumait qu'elle pouvait

vivre encore par là pendant que tout le reste était mort.

Octavia. — Les grands corps sont très estimés. Sa haute et superbe stature recommandait Alcmène, mère d'Hercule. Mais si j'avais le choix, disait Alfonso, j'aimerais mieux chez une femme la petite que la grande taille, je préférerais au pin le laurier, quoique pourtant, ajoutait-il, la courte, la longue conviennent à mes désirs. Mais celles qui ont une si haute stature ne sont longues que de la longueur de leurs jambes ; la disposition des parties supérieures ne correspond point au bas, ce qui, à mon avis, est, par Castor ! aussi défectueux que ridicule. On croirait (cela va te faire rire, Tullia), que le sexe est fiché au bout de longues perches. Chez qui ne provoquerait pas le rire cette idée qui surgit toutes les fois que Magdalena vous vient à l'esprit ? Si vous la voyez nue (je l'ai vue moi-même) du haut du corps jusqu'au ventre, vous la croyez d'une taille beaucoup plus courte qu'elle ne l'est ; mais si vous voyez ses cuisses et ses jambes, vous la croyez grande ; elle est, en effet, très grande. Mais les femmes de courte stature ont une mauvaise réputation ; chez les petites femmes, on prétend que je ne sais quoi n'est pas du tout petit. Gertrudis, même chez les Pygmées, passerait pour une naine ; chez elle, tous les membres sont admirablement proportionnés entre eux, sauf le mitan. »

Tullia. — Je le sais, Octavia ; elle a, en dessous, non un nid de passereau jaseur, mais une profonde et large caverne. A l'âge de treize ans, restée jusqu'alors inaccessible à toute volupté, elle fut mariée à Alfonso Guzman. Dans les premiers embrassements, Alfonso la trouva plus ouverte que Vénus après avoir été sondée par Mars. Dans sa pétulance amoureuse, il avait promis à ses compagnons qu'ils entendraient la vierge hurler pendant

le sanglant et mémorable massacre de son pucelage ; la vierge ne poussa pas seulement un soupir ; quant aux larmes de sang d'une virginité immolée, pas une.

Octavia. — Les trop grandes femmes, disait Alfonso, n'ont que peu ou point de vigueur. En un instant, les membres comme brisés, elles fléchissent à mi-course. Les autres, vous par exemple, ajoutait-il, sont bien plus vigoureuses, bien plus ardentes. — Moi, répondit Luisa en éclatant de rire, je fatiguerais Mars, aussi sûr que Mars fatiguait Vénus, s'il venait lutter avec moi ; qu'il y vienne, qu'il y vienne.

Tullia. — Toi non plus, Octavia, tu n'es pas sans vigueur ; tu as les cheveux noirs, les yeux noirs et brillants, la peau brune au visage et par tout le corps. Je n'ai rien de plus à dire.

Octavia. — Oh ! méchante ! C'est toi-même qui m'as faite telle que je suis. Que me reproches-tu, perverse, qui ne soit ton ouvrage ? Je te ressemble autant que tu ressembles toi-même à la blonde Vénus. Je n'ai rien de plus à te dire. On prétend que celles-là sont plus libertines dont la tête est ornée de cheveux d'un beau noir ; s'il en est ainsi, libertines aussi vous êtes, vous dont une toison noire cache le sexe. Bêtises tout cela, pures bêtises ! Toi-même, est-ce que tu as des cheveux blonds ?

Tullia. — Je ne veux pas te voir en colère, toi qui es le couillon gauche de Vénus. Il en est ainsi ; de la couleur on ne peut tirer aucun indice certain de mérite. Chacun a là-dessus ses préférences, les uns aiment mieux le blond, les autres le brun, d'autres le châtain. Des cheveux blonds recommandaient Aspasie et les jeunes filles de l'Attique. Thésée ayant perdu deux des vierges qu'il menait en Crète au Minotaure, les remplaça par deux jeunes garçons dont on fit teindre en blond la chevelure pour qu'ils ressemblassent davantage à des

jeunes filles. Vénus, reine de Chypre, inventa, dit-on, l'art de teindre les cheveux, art encore aujourd'hui en faveur auprès des Italiennes. Cette nuance plaît seule à ces folles; elles osent exposer pour cela leur tête nue aux rayons brûlants du soleil. Vois quelle est leur démence : elles cherchent à donner cette teinte à leurs cheveux en les incendiant. Pourtant Pindare et Anacréon étaient d'un autre avis : le premier dit que les Muses ont les cheveux noirs, le second en dit autant de sa maîtresse; l'un était de Thèbes, l'autre de Téos : vraisemblablement cette couleur était estimée des Thébains et des Téïens; Téos est une ville de l'Ionie moyenne. Le cygne de Thèbes jugea sans doute digne des Muses la couleur préférée de ses concitoyens; le chantre de Téos en fit de même l'ornement de sa maîtresse, qu'il veut, dans cette chanson, représenter comme d'une grande beauté. Le châtain tient le milieu entre le blond et le noir, participant de l'un et de l'autre, mais plus près du noir que du blond. Ovide console une jeune fille dont les cheveux, à force d'en prendre trop de soin, étaient prématurément tombés. Fut-il jamais rien, dit-il, de plus charmant?

« Leur couleur n'était pas noire, elle n'était pas dorée non plus, mais neutre en quelque sorte, mélangée de l'une et de l'autre. »

Ces cheveux ressemblaient, poursuit-il, à ceux

« que souvent Dioné nue est représentée soulever de sa main humide ».

Octavia. — A propos des yeux, Alfonso développa éloquemment une foule de considérations très fines. Mais tu es une érudite, Tullia; en comparaison de toi, qui sais plaisanter avec tant d'érudition, il n'a rien dit.

Tullia. — De perfides, mais délicieuses embûches d'amour se cachent dans les yeux. Briséis, objet de la courte fureur d'Achille, avait les yeux noirs, et Catulle,

les délices des lettres latines, se moque de je ne sais quelle femme en disant d'elle qu'elle n'a

« ni un joli pied, ni les yeux noirs ».

Cependant, les yeux bleus de Minerve sont en honneur près des poètes, qui ont toujours eu la plus grande liberté de prêter aux dieux les beautés qu'ils savaient être estimées et aimées du vulgaire. Mais ils prisent par-dessus tout les grands yeux, largement ouverts : ils les appellent des astres. Les Grecs appellent ces yeux-là des yeux de bœuf; tels sont dépeints les yeux de Junon, de Vénus et d'Harmonia, épouse d'Amphiaraüs. Toutefois, les petits yeux ne manquent pas non plus d'amateurs.

Octavia. — De même qu'à la guerre, pour frapper plus sûrement, les archers clignent l'œil à demi clos, de même l'Amour, blotti dans de petits yeux, non largement ouverts, darde plus sûrement sa flèche, frappe plus sûrement. La reine Isabelle avait des œillets, non des yeux, mais il en jaillissait d'innombrables éclairs, et quels cœurs, parmi ceux qui la regardaient, pouvaient se croire à l'abri ? Personne, Tullia, ne t'a jamais vue sans t'aimer. Si tes yeux sont petits, ils n'en sont que plus vifs, plus dangereux pour les imprudents qu'ils incendient. Quant à la couleur du visage et de tout le reste du corps, les avis diffèrent. Les uns donnent la palme aux blanches, les autres aux brunes. On estime sans doute beaucoup cette blancheur de lait qu'avait Cydippes,

« Quand son blanc visage se teint de nuances rosées ».

Dans la couleur blanche réside la plus grande beauté ; on dirait qu'elle est de la lumière, ou plutôt une émanation plus lumineuse que la lumière elle-même ; mais les brunes sont plus ardentes et d'une peau plus douce au toucher. Les blanches ne supportent pas aussi bien le poids des ans et les fatigues prolongées de l'amour.

Elles s'affaissent aussitôt, comme si elles avaient les reins brisés : elles deviennent vite flasques et molles : pour elles, la jeunesse est voisine de la vieillesse, bien mieux, elle y participe.

Tullia. — Antonina, la sœur d'Isabelle, surpasse par son admirable blancheur la blancheur du lait et du lys ; Isabelle est brune.

Octavia. — Je te conterai, veux-tu, ce qui leur est arrivé à chacune d'elles la première nuit de leurs noces. L'assaut vénérien a été pénible à celle-là, agréable et facile à celle-ci.

Tullia. — Achevons d'abord notre peinture de la jolie femme. Pour ce qui est de la bouche, des lèvres, des dents, nous sommes à peu près d'accord. Une petite bouche est, dit-on, l'admirable siège de l'Amour rendant ses oracles; puis, c'est l'opinion de tous les hommes, une jeune fille qui a la bouche petite a, par la même occasion, la conque assez peu largement ouverte; le sanctuaire de Vénus n'offre chez elle qu'un tout petit guichet.

Octavia. — Cette opinion est néanmoins fausse : Fernando Guzman s'est plaint d'y avoir été trompé. Il épousa Fulvia, d'une petitesse de bouche remarquable, et trouva chez elle, non un étroit guichet par lequel il pénètrerait, en haletant, dans le domaine de Vénus, mais une immense caverne dont la déclivité précipita sa mentule dans un marais semblable à celui du Styx. — « Oh ! la jolie bouche ! s'écria Fernando en lui appliquant un baiser; mais aussi menteuse que jolie. Fais en sorte que chez toi, ma Fulvia, le reste ne trompe pas de la même façon ton crédule amant. — Je sais fort bien que je ne vous ai en rien menti, répliqua-t-elle; mais peut-être avez-vous introduit chez moi un mobilier par trop mesquin; vous me reprochez ce qui est de votre faute. » Fernando se mit à rire, et il acheva.

Tullia. — Très bien. Des lèvres roses et mollement protubérantes, comme les tiennes, Octavia, tu dirais que c'est, dans cette supérieure région des cieux de Vénus, un arc qui se gonfle et vibre de baisers. Des dents blanches, pures, brillantes, bien rangées autour de la langue, comme des pierres précieuses, sont à la fois un avantage et un ornement. Qui ne s'émerveillera, en effet, de ce que la langue, par sa flexibilité, la volubilité de l'élocution, suffise seule à l'innombrable variété de pensées qui s'agitent dans notre esprit, et qu'elle les exprime mieux, avec plus d'art qu'elles n'ont été conçues? Mais c'est principalement dans les baisers, tu le sais bien, Octavia, et les amants qui ne sont point des sots ne l'ignorent pas, qu'une langue frétillante fait naître les délices plus douces que le miel. Quoi qu'il en soit, la vérité dernière, c'est que ce qui semble beau à chacun l'est véritablement. Ta bouche, Octavia, n'est point petite, et tu plais pourtant. Beaucoup d'autres jeunes femmes ont des lèvres plates, des dents mal rangées, sans être d'ivoire, une langue mal pendue, balbutiant je ne sais quoi de désagréable, et pourtant elles plaisent. Il en est qui aiment les borgnesses; Priape est borgne, en effet, et la mentule, créatrice et volupté des hommes, est borgne aussi.

Octavia. — Combien est délectable l'assaut d'une langue brûlante, quand d'elle-même, en dehors de l'enceinte des dents, elle s'élance impétueusement au-devant du baiser qu'elle désire! Certes, lorsque nous nous entre-baisons, Caviceo et moi, nous n'expirons jamais si bien de plaisir qu'en nous sentant deux langues, lui et moi. Les âmes et les haleines s'entremêlent, au bord des lèvres, avec une incroyable volupté, semblable à celle qui résulte plus bas, pour le corps tout entier, de l'accouplement des sexes. Éléonora, reine des Sarmates,

disait que le baiser est la nourriture de l'Amour; que cet enfantelet devait s'adresser à la bouche, pour se repaître véritablement; sinon, que sa faim était misérablement trompée, comme on le raconte de Tantale. Ainsi trompe l'espoir de l'amoureuse jeune fille celui qui du bord des lèvres de la vulve approche la mentule, nourriture de la vulve, et ne l'y introduit pas, couché avec elle. Que la bienveillante Vénus m'épargne une telle folie ! Car c'est assurément un fléau pour l'amour, une maladie mortelle, que d'être seulement humectée et non inondée de la salive voluptueuse, ardemment souhaitée.

Tullia. — L'amant, n'eût-il plus de sang dans les veines, ressuscite à l'aspect des seins. Dès qu'il les aperçoit, il revient à la vie, joyeux et plein de force, s'ils sont fermes, blancs, petits. Chez les Phrygiennes, les plus estimés étaient les plus gros, ceux qui, suivant l'expression d'Ovide, occupaient toute la poitrine; les plus beaux sont ceux qui restent durs, solides, ceux que l'on tient tout entiers, comme dit un autre, en fermant la main. Enfin, les connaisseurs ont dressé un tableau de ce que doit être la beauté parfaite, et ils déclarent heureuse en tout point celle à qui la Nature, sage ordonnatrice des choses, a accordé pour chaque partie du corps certaines qualités, qu'ils réputent exquises. Savoir : que la peau, les dents, les ongles soient blancs; les cheveux, les yeux, les sourcils noirs; les lèvres, les joues, le dessous des ongles teints de rose; les cheveux longs, les mains longues, le corps élancé; que trois choses soient courtes : les dents, les oreilles, le ventre; qu'au contraire, le front soit ample et vaste, les épaules larges, que les sourcils soient entre eux séparés par un assez grand intervalle; enfin, que le corps soit fluet, la bouche petite, la conque entre-bâillée seulement pour recevoir la rosée qu'elle désire; les lèvres, les fesses, les mollets

doivent être charnus; les doigts minces et fluets, le nez aussi, les cheveux également, luttant de finesse avec les fils de l'araignée; la tête, les seins, les pieds doivent être petits. On aime les cheveux qui ondulent naturellement, un front qui n'est pas trop vaste, rejetant en arrière la racine des cheveux, les narines légèrement relevées. A chacun, Octavia, son goût sert de règle; mais le goût est à lui-même sa propre règle, et aucun homme sensé n'ira en chercher une autre.

Octavia. — Tu sais que l'on met au nombre des plus séduisantes beautés de Lucrezia ses fesses marmoréennes et proéminentes; elles servent de charmant oreiller à Cupidon, lorsqu'il couche avec elle, et en même temps d'enclume pour la procréation, lorsqu'il lui plaît de forger.

Tullia. — Horace appelle dépyge la femme dont les fesses ne présentent aucune rondeur :

« Elle est dépyge, camarde : buste court et pied long. »

Chez les Grecs furent illustres ces jeunes filles que l'on surnomma les Callipyges, à cause de leurs belles fesses. Nées de gens de peu, elles eurent de riches et nobles maris, rien qu'à cause de cela. Leurs fesses leur tinrent lieu de dot; elles plurent suffisamment, grâce à cette dot naturelle.

Octavia. — Si les seins se trouvent séparés l'un de l'autre par un intervalle convenable, je sais qu'on les prise davantage; chez moi, comme tu peux le voir, ils sont rapprochés au point de se toucher : Caviceo ne les en estime pas moins. Comme ils sont l'un et l'autre d'une beauté qui n'est pas commune, et blancs et fermes, au milieu de nos jeux et de nos ébats lascifs il dit que cela n'a rien de surprenant, si mes seins amoureux l'un de l'autre s'entre-donnent mutuellement de continuels baisers.

TULLIA. — Rien de plus ?

OCTAVIA. — Que je meure si je ne t'aime plus que mes propres yeux !

TULLIA. — Et moi également, si je ne t'aime plus que mes yeux, plus que les yeux mêmes de la Nature, à savoir le Soleil et la Lune !

La Pudeur du Nu dans l'Art

Tullia. — Les peintres et les sculpteurs d'à présent sont des gens ignorants, dans les sciences comme dans les arts, et, à l'exception d'un ou deux, des farceurs, des ivrognes, n'ayant aucun talent dans leur art. La peinture a dégénéré de la peinture, l'art de l'art. Mais il y a péril, dit-on, si l'on représente des hommes nus et des femmes nues, qu'il n'en résulte quelque artificieuse excitation à la débauche. Sornettes! Ceux d'entre nos compatriotes qui passent leur vie dans l'Inde ou en Amérique, où les parties des femmes s'étalent librement, n'en sont pas plus portés aux désirs libertins. Ils s'accoutument à les voir, et l'habitude émousse le désir. Crois-moi, Octavia, nous nous gardons avec des soins jaloux; nous dérobons soigneusement nos trésors aux regards, et les cœurs des hommes n'en sont que plus enflammés. Ils conçoivent l'opinion de bien plus belles choses que, plus tard, ils n'en voient. Lorsque nous leur avons fait largesse de nos corps, ils brûlent bien moins. Ces charmes que l'autre jour ils adoraient sans les avoir vus se sont évanouis en un moment. La loi défend-elle une chose, elle ne fait qu'ajouter à l'attrait de cette chose. La plupart des hommes seraient plus chastes s'ils étaient plus libres. Que le vin coule, comme l'eau d'un fleuve entre ses rives, à peine trouvera-t-on un ou deux ivrognes. Que les femmes se promènent toutes nues, et l'amour ne s'enflammera plus, comme il le fait, de désirs impudiques. Ceux qui possèdent des tableaux où sont peintes des

filles nues n'éprouvent pas d'émotion à les regarder; la continuelle habitude de les voir les a faits de marbre. Les sages en question présument donc à ce sujet sottement, d'après leur propre conscience. Penchées vers la terre, leurs intelligences se sentent enclines à la débauche, et l'étude des belles-lettres, qu'ils ne pratiquent aucunement, ne corrige ni ne tempère chez eux la malignité de leur caractère.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 1
Notes bibliographiques 27
Avis au Lecteur 33
Poésie à la louange de Luisa 37
Horoscope de Tubéro 40
Premier Dialogue : L'Escarmouche 45
Deuxième Dialogue : Tribadicon 55
Troisième Dialogue : Anatomie. 67
Quatrième Dialogue : Le Duel 79
Cinquième Dialogue : Voluptés. 99
Sixième Dialogue : Façons et Figures 177
Septième Dialogue. 237
La vraie Beauté de la Femme. 239
La Pudeur du Nu dans l'Art 251

ORLÉANS. — IMP. ORLÉANAISE, RUE ROYALE, 68

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, Rue de Furstenberg. — PARIS

LES MAITRES DE L'AMOUR

Anthologie des Œuvres les plus remarquables (prose et vers) *des littératures anciennes et modernes traitant des choses de l'Amour.*

PREMIÈRE SÉRIE

Dissertations amoureuses de Lucien
Introduction et Notes par B. de Villeneuve . . . . . 5 francs.

L'œuvre du Divin Arétin (I)
Introduction et Notes par Guillaume Apollinaire. . . . . 7 fr. 50

L'œuvre du Marquis de Sade
Introduction, Essai bibliographique et Notes par Guillaume Apollinaire. . . . . 7 fr. 50

L'œuvre du Comte de Mirabeau
Introduction, Essai bibliographique et Notes par Guillaume Apollinaire. . . . . 7 fr. 50

L'œuvre du Chevalier Andrea de Nerciat
Introduction, Essai bibliographique et Notes par Guillaume Apollinaire. . . . . 7 fr. 50

L'œuvre du Praticien de Venise Giorgio Baffo
Introduction, Essai bibliographique et Notes par Guillaume Apollinaire . . . . . 7 fr. 50

DEUXIÉME SÉRIE

L'œuvre de Nicolas Chorier
Introduction et Notes par B. de Villeneuve . . . . . 7 fr. 50

L'œuvre libertine des Poètes du XIXe siècle
Introduction et Notes par Guillaume Apollinaire . . . . . 7 fr. 50

Le Théâtre d'Amour au XVIIIe siècle
Introduction et Notes par B. de Villeneuve. . . . . 7 fr. 50

L'œuvre du Divin Arétin (II)
Introduction, Essai bibliographique et Notes par Guillaume Apollinaire. . . . . 7 fr. 50

Le Livre d'Amour de l'Orient
Introduction et Notes par B. de Villeneuve . . . . . 7 fr. 50

L'œuvre des Conteurs libertins de l'Italie au XVIIIe siècle
Introduction et Notes par Guillaume Apollinaire . . . . . 7 fr. 50

PROSPECTUS DÉTAILLÉ SUR DEMANDE